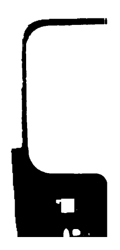



aries
584



SOUVENIRS

D'UN PROSCRIT

— Troyes, imp. et stér. de G. Bertrand. —

SOUVENIRS

D'UN

PROSCRIT

RECUEILLIS PAR

HYACINTHE CORNE

ANCIEN DÉPUTÉ

Quand l'esprit de foi et de sacrifice les soutient, les nationalités sont impérissables.



.S
LIBRAIRES-ÉDITEURS
E., 2 BIS
1

SOUVENIRS

D'UN

PROSCRIT

RECUEILLIS PAR

HYACINTHE CORNE

ANCIEN DÉPUTÉ

Quand l'esprit de foi et de sacrifice les soutient, les nationalités sont impérissables.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

AVANT-PROPOS

Depuis que nous avons eu la pensée de mettre au jour ces *Souvenirs d'un Proscrit*, ce tableau de la foi généreuse, des luttes et des souffrances d'un martyr de la nationalité polonaise, la cause des nationalités s'est soudainement réveillée dans le monde.

La Pologne en a tressailli. Elle a porté le deuil des héros naguère morts pour elle; et aussitôt son sang encore une fois a coulé!... Puis sont venues de vagues promesses. Peut-être ont-elles ravivé l'espérance chez un peuple qui sait bien que son droit est immortel!

Qu'adviendra-t-il? Notre âge réparera-t-il enfin ce que l'Europe entière a proclamé le *crime politique* du XVIII[e] siècle? Verrons-nous la Russie, engagée dans des voies toutes nouvelles, honorer et illustrer

sa nationalité slave en relevant elle-même le peuple qui en a toujours été la plus énergique et la plus noble expression?

Il ne nous appartient pas de sonder à cet égard l'avenir mystérieux... Mais, du moins, prévenons toute confusion d'idées dans l'esprit de ceux qui ouvriront ce livre. Rappelons ici à quelle époque, sous quel régime ont été écrites ces pages où un proscrit polonais retrace l'oppression de son pays et ses propres douleurs. Alors c'était le règne de l'empereur Nicolas Ier; la Pologne ne trouvait en lui qu'un maître irrité et impitoyable. Alors, pour les glorieux vaincus de 1831, au ciel de la Russie il n'y avait pas même un pâle rayon d'espérance.

H. CORNE.

10 avril 1861.

Au mois d'octobre 1851, à Paris, sous les combles d'un hôtel garni du faubourg Saint-Jacques, un étranger mourait, isolé, sans secours, ignoré même de ses plus proches voisins.

Cet homme pourtant avait eu dans son pays une grande existence. Il était de noble extraction ; il était jeune et riche ; il brillait par l'esprit, par l'élégance des formes et des manières. Plein d'instruction d'ailleurs et de courage, tout semblait ouvrir devant lui une large et belle carrière... A trente ans, c'en était fait !... Toutes ces heureuses prémices de sa vie aboutissaient aux misères et aux sombres douleurs de l'exil.

Noble lithuanien, patriote polonais, soldat de son pays dans la grande prise d'armes de 1831, bientôt il

avait vu toutes ses espérances ruinées, la Pologne encore une fois abattue. Il s'était vu lui-même proscrit, dépouillé de ses biens, voué à une mort ignominieuse, s'il remettait le pied sur le sol natal. Après avoir erré dans plusieurs contrées de l'Europe, il était venu, à la fin, cacher à Paris ses chagrins et son dénûment. Dans sa fière indépendance, fortifié par les épreuves, roidi contre le malheur, il ne demandait aux autres hommes que de lui laisser son repos et son obscurité. De qui que ce fût il n'acceptait aucun secours; il refusait même le subside que le gouvernement français accordait aux réfugiés politiques. Au temps de ses prospérités, il avait aimé passionnément les arts; aux prises avec la misère, il ne voulut devoir qu'à son crayon et à son burin le pain de chaque jour. Pour vivre, il *illustrait*, moyennant un mince salaire, quelques publications qui avaient la vogue du moment.

La constitution de cet homme avait été robuste. Depuis quelques années, elle était minée profondément. L'indigence et les veilles achevaient chez lui l'œuvre de la destruction. Un matin, la femme qui venait faire son ménage le trouva les mains crispées sur la poitrine, affaissé sur sa table de travail et froid depuis plusieurs heures. La rupture d'un anévrisme l'avait tué comme eût fait un coup de foudre. L'habitant de la mansarde voisine, un ouvrier, pris de compassion, veilla la dernière nuit auprès de son cercueil. Le matin venu, on lui fit les funérailles du

pauvre. Informés à temps, quelques compatriotes, ses compagnons d'exil, suivirent sa dépouille jusqu'au cimetière du Mont-Parnasse. Une collecte faite entre eux le sauva de l'ignominie de la fosse commune.

Cependant, sur la terre étrangère, cet infortuné avait un ami... Un Français, qui par hasard l'avait connu, avait autant de sympathie que d'admiration pour cette belle âme. Mais il habitait au loin; il ne résidait à Paris que lorsque ses devoirs publics l'y appelaient. Il n'y était pas au moment où la mort avait terminé les souffrances du malheureux proscrit...

Quand on leva les scellés apposés d'abord sur le chétif mobilier du Lithuanien, dans un des tiroirs on trouva un paquet cacheté. Il était à l'adresse de cet ami absent. — Si malheureuse qu'ait été sa destinée, si ferme que soit son courage, l'homme ne se fait pas facilement à l'idée de mourir tout entier, de ne rien laisser de lui sur cette terre dans une mémoire et dans une âme humaines. Tant que sa lutte ne fut pas achevée, le Lithuanien, comme tous les hommes forts, avait toujours eu une invincible répugnance à parler de ses malheurs. Un cœur noble et qui saigne de ses blessures craint de n'être qu'un spectacle pour un monde léger et indifférent. Mais, peu de temps avant sa mort, quand déjà sans doute il la sentait venir, il traçait quelques lignes d'adieux touchants pour celui dont il avait apprécié la sympathie vraie et profonde; il lui léguait, avec le soin de les mettre en

ordre, des notes étendues où il retraçait tous les événements de sa vie et donnait cours à ses pensées et à ses émotions intimes.

Ce sont ces notes, c'est ce manuscrit du Lithuanien, que nous nous décidons à publier aujourd'hui. Si l'on nous demande le pourquoi et l'à-propos de cette publication, nous dirons simplement que ce manuscrit a le mérite, à nos yeux, de mettre en relief une chose rare : une âme de citoyen, animée d'une foi sainte et dévouée jusqu'au sacrifice. En outre, il nous paraît que, dans le monde moral comme dans le monde matériel, les contrastes ont leur puissance et leur utilité. En regard de beaucoup de doctrines, de pratiques et d'excitations énervantes, il nous a semblé bon de mettre le tableau des convictions généreuses et des nobles douleurs. En face de ces dieux tant adorés, le plaisir et la fortune, nous aimons à élever, avec des matériaux trouvés près du cercueil d'un proscrit, un monument pieux en l'honneur de ces croyants qui, de nos jours même, ne se découragent pas de vivre, de souffrir et de mourir pour la cause du droit, pour leur nationalité, pour leur patrie.

SOUVENIRS
D'UN PROSCRIT

I

Je suis né au commencement du siècle, en janvier 1802, au château de Luczyn, dans l'ancienne vaivodie de Wilna, à un mille * environ de cette capitale du grand-duché de Lithuanie.

Celui qui me verrait écrivant ces lignes, dans une mansarde du vieux Paris, sous la veste d'un artisan, au milieu de mes instruments de travail, de mes outils qui me font vivre, serait loin de soupçonner l'illustration de ceux de qui je descends; mais il ne m'est pas permis, à moi, de l'oublier. La famille dont je suis le dernier rejeton, les Luczynski, a tenu pendant plusieurs siècles un rang distingué parmi la noblesse lithuanienne.

Mon aïeul paternel, et après lui mon père, Simon Luczynski, eurent le malheur de vivre sous Stanislas-Auguste, ce roi vassal de la Russie, qui perdit tout à cette

* Huit kilomètres.

époque néfaste où l'on vit trois grandes puissances, convoitant nos dépouilles, se liguer pour détruire ce qui est l'imprescriptible droit d'un peuple, prendre traîtreusement à la Pologne sa vie avec sa nationalité, et l'Europe trois fois assister impassible au démembrement de la Pologne, associant ainsi à un crime odieux une immense faute. Mon aïeul et mon père, comme tous ceux qui dans notre patrie sentaient un cœur battre sous leur poitrine, chaque fois que le sol national fut insulté, se levèrent pour la sainte cause de l'indépendance. Ils lui sacrifièrent tout : leur repos, leurs honneurs, leur fortune, leur sang aussi. Compagnon d'armes des Jasynski et des Kosciusko dans l'héroïque campagne de 1794, mon père, après la capitulation de Varsovie, se réfugia en France. Plus tard, il fit dans les légions polonaises de Dombrowski, la campagne d'Italie de 1799. Lorsque Paul Ier, paraissant répudier la politique cruelle de Catherine, rouvrit aux exilés leur patrie, mon père revint en Lithuanie, obtint de rentrer en possession d'une partie de ses biens, notamment du domaine de Luczyn, et épousa une jeune fille d'une famille noble de la Mazovie, Hedwige Malinoska. Je fus le seul fruit de cette union et ma mère mourut peu de temps après m'avoir donné le jour.

Quoique bien des scènes de deuil aient entouré mon berceau, cependant ma première enfance, dès que je recueille mes plus lointains souvenirs, ne se présente à mon esprit que sous des aspects riants. L'enfance, cet âge privilégié, heureux du souffle même de vie qui l'anime, heureux de la fraîcheur de ses impressions, peut-il jamais être triste ? Il y a une grâce printanière attachée à tout ce qui ne fait que d'éclore. Comme elle est vive et gaie, la blonde enfance, même dans la poussière du chemin, au seuil de la pauvre cabane ! quel degré de

misère, quelle dureté du sort ou des hommes ne faut-il pas pour éteindre le sourire sur les lèvres d'un enfant! Moi, du moins, à cet âge, j'étais comblé de caresses, et je jouissais à tout instant du spectacle d'une belle et grandiose nature.

C'est un pays bien peu connu du reste du monde et dont on se fait de bien fausses idées, que ce nord de la Lithuanie où je suis né. N'allez pas vous figurer ces plaines plates et mornes de la Moscovie où l'on n'aperçoit de loin en loin que la maigre silhouette des bouleaux se dessinant sur un ciel pâle; ni ce partage de l'année en deux saisons seulement, un affreux hiver de huit mois, et un court été d'une chaleur lourde et étouffante. La Lithuanie a un printemps, un mois de mai tiède et qui développe une vigoureuse végétation; elle a des nuits d'été rafraîchies par les brises soufflant des bords de la Baltique; son ciel, doucement éclairé, prête à ses paysages des teintes tranquilles et sereines. On y voyage des journées entières au milieu de forêts où les chênes robustes entremêlent leur verdure à celle des grandes pyramides des sapins. Ces solitudes, variées par mille accidents de terrain, sont en outre animées par des eaux vives et transparentes qui courent vers notre beau fleuve, le Niémen, où s'étendent en lacs paisibles au fond des vallées. Les environs de Wilna, en particulier, offrent de charmants paysages, capables de rivaliser avec ceux des contrées les plus favorisées que j'ai eu occasion de voir dans mes voyages. Là, se dessinent deux chaînes de hautes et pittoresques collines qui, dans leur courbe gracieuse, enceignent une magnifique vallée, celle où coule la Wilia. Le château de Luczyn est bâti sur l'arête saillante d'une de ces collines, orientée au sud; derrière lui s'étend à perte de vue la forêt de Pohulanka, imposante par ses futaies séculaires, et pleine des beautés

d'une nature sauvage. Au midi, se développe une vue admirable. La vallée, en cet endroit, est comme un cirque immense. La Wilia, rapide et capricieuse, y bouillonne en rongeant le pied des collines. Au fond, on voit s'élever, sur un groupe de monticules détachés de la grande chaîne, des dômes, des flèches dorées, les tours en ruine d'un vieux château, centre d'une masse considérable d'édifices et de maisons qui se serrent autour d'eux : C'est Wilna!... ma chère Wilna, que je ne reverrai plus!... Wilna, l'orgueil de la Lithuanie, la ville des Jagellons, la sœur de Cracovie et de Varsovie, capitale elle-même autrefois d'un État puissant, fière rivale de Novogorod et de Moscou... aujourd'hui simple chef-lieu d'une des cinquante goubernies de l'empire moscovite!...

Le château de Luczyn, amas irrégulier de constructions élevées à diverses époques et sans aucune préoccupation de l'harmonie architecturale, n'offre à ce point de vue rien qui soit digne d'intérêt. C'était, dans les anciens temps, une forteresse qui fut prise et démantelée par les chevaliers teutoniques, lors de la terrible invasion de 1330. Il n'est resté de cette époque qu'un vestige véritablement remarquable, la terrasse du château, vaste comme une esplanade, soutenue par des murailles d'un travail cyclopéen, élevée au-dessus de la vallée de plus de deux cents pas * et d'où l'on embrasse une immense étendue de pays.

Je ne puis parler de Luczyn, de ce château de mes pères, sans que mille souvenirs se pressent en moi, les uns tristes, les autres gracieux; mais combien ces derniers dominent dans la mémoire d'un exilé!... C'est à Luczyn que j'ai eu mes joies naïves, et que j'ai senti les premiers battements de mon cœur; c'est là, au mi-

* Cent mètres.

lieu de nos belles campagnes, que j'ai pris ce goût, ce culte de la nature qui a répandu sur ma vie quelques teintes heureuses... Et cet amour de la patrie qui a été plus fort chez moi que le temps, les malheurs et les déceptions, où a-t-il commencé à jeter et à enfoncer dans mon cœur ses profondes racines? C'est sur les genoux de mon père, au foyer de la famille, dans la salle d'armes de notre vieux château, sur les bords de nos rivières, dans le silence de nos grands bois, sous la hutte de nos paysans, dans tous ces lieux enfin où chaque chose, chaque être, les paysages, les hommes, les peintures, les livres, la terre et le ciel et une mystérieuse poésie en moi et autour de moi, tout me parlait de ma Pologne et m'apprenait à la chérir!... La Providence, qui me réservait pour de rudes épreuves, n'a pas voulu que ma vie fût flétrie dans sa fleur, et je l'en remercie; il m'en est resté plus de force, plus de dignité pour souffrir, plus de foi aussi pour espérer.

A Luczyn, comme dans tous les châteaux de la noblesse polonaise, il y avait grand luxe de domestiques, véritables serfs attachés au domaine et dont la destinée était tout entière dans la main de leur seigneur. Je laisse à penser si l'enfant chéri, le fils unique de ce seigneur devait être choyé et gâté par ces pauvres gens! Ils nous aimaient bien d'ailleurs; on les traitait avec égards; en fait, leur servage était léger, et dans ces temps-là, en Lithuanie, le sentiment de l'oppression étrangère, de notre malheur commun rapprochait singulièrement toutes les classes. Mes compagnons de jeux, mes camarades, étaient les fils de nos paysans. J'allais moi-même les recruter, matin et soir, dans leurs chaumières, les unes groupées sous la terrasse du château; les autres cachées çà et là sous les grands chênes, au bord de la forêt. — Mon père, malgré son extérieur sévère et

sa mâle figure de soldat, ne m'intimidait aucunement. Il était pour moi de toute bonté. Quand il avait l'air triste, je le voyais aussitôt; je faisais si bien alors, qu'il me prenait dans ses bras, et, avec mes petites mains, je me plaisais à effacer une à une les rides qui plissaient son front; et toujours j'arrivais à mon but, car je finissais par amener un doux sourire autour de sa bouche et me faire accabler par lui de caresses.

Mais ma patronne bien-aimée, ma providence, c'était ma tante Berthe, ange de douceur et d'affection qui a tenu dans ma vie, dans mon cœur, une si grande place, et qui m'a été arrachée comme tout le reste!... D'une taille élevée, avec des traits réguliers, de magnifiques cheveux blonds, un teint d'une blancheur éclatante, elle avait cette beauté majestueuse et douce que notre imagination aime à prêter aux vierges du Nord. Originaires de Varsovie, les deux demoiselles Malinoska étaient orphelines. Berthe était l'aînée et d'un dévouement quasi maternel pour sa jeune sœur Hedwige. Cependant, dès sa plus tendre jeunesse, possédée tout entière de l'idée religieuse, attirée vers le renoncement et le sacrifice comme d'autres le sont vers une vie de plaisirs et de vanités, Berthe n'aspirait qu'à se consacrer à Dieu. Le mariage d'Hedwige, qui assurait le bonheur de tout ce qu'elle aimait au monde, la dégageait, pensa-t-elle, de ses derniers liens, et la laissait libre de marcher dans les voies où elle se sentait appelée. Mais sa piété n'était pas égoïste et stérile. Secourir et consoler ceux qui souffrent, c'était sa vraie vocation, et elle s'y était affermie encore par le souvenir de son père, brave officier des légions polonaises, mort misérablement et presque sans secours dans un hôpital, après avoir été criblé de blessures à la bataille de Novi. Au départ de sa sœur pour Luczyn, elle était entrée au noviciat des

filles de Saint-Vincent-de-Paul fondé à Varsovie par des religieuses de l'émigration française.

Mais que d'imprévu dans une destinée humaine !... Un an s'était à peine écoulé, qu'Hedwige déjà n'était plus !... Mon père, dans son château dévasté par la guerre, était là seul entre la tombe de celle qu'il avait tendrement aimée et le berceau d'un enfant dont la frêle existence ne tenait qu'à un fil. Un soir qu'anéanti par la douleur, la tête appuyée sur le lit même où sa jeune femme, quelques jours auparavant, expirait, il se laissait aller aux pensées les plus sombres; tout à coup, au milieu du silence qui règne dans le château, il entend le bruit d'une voiture s'arrêtant au bas du perron. Un instant après, la porte de la chambre s'ouvre. A la faible lueur du jour expirant, il entrevoit une femme, sous l'humble habit monastique, qui s'avance précipitamment. Il pousse un cri de surprise et de joie !... C'est Berthe qui vient à lui, qui lui presse vivement les deux mains, Berthe qui court au berceau, en enlève le pauvre enfant, le fils orphelin de sa chère Hedwige, et le couvre de baisers et de larmes !... Cette pieuse fille, mais pieuse à la manière des grandes âmes, dans le nouveau malheur qui venait d'accabler sa famille, avait vu dès le premier moment où était sa vraie place, et de qui elle devait être l'ange consolateur. Elle ne s'y trompait pas; pour elle, la voix de son cœur, c'était la voix de son Dieu... Dès ce moment, j'eus presque rerouvé ma mère !

II

Quand je remonte aussi loin que possible dans le passé et que j'analyse mes souvenirs, je les trouve prenant, à partir de 1806, une forme déjà nette et vivement accusée. A cette époque, il y avait dans toutes les provinces démembrées de la Pologne un mouvement extraordinaire. C'était le frémissement qui précède le réveil d'un peuple. Tous les yeux, tous les cœurs se tournaient vers l'Occident, comme si de là devait venir le libérateur. Que de signes l'annonçaient !... Qui n'eût dit alors qu'il était en marche vraiment?... Ses pas retentissaient assez dans le monde : Ulm, Austerlitz, Iéna, n'étaient-ce pas ses gigantesques étapes? De jour en jour, nos spoliateurs étaient moins assurés de leur proie, et ils sentaient leurs trônes mêmes chanceler sous eux. Pour les opprimés, quel étonnement ! quelle joie ! quels élans d'espérance ! L'allégresse populaire débordait. Même sous les yeux des agents russes frappés de stupeur, personne ne se gênait pour exprimer sa pensée, ses aspirations, sa soif de délivrance. Oh ! je n'étais qu'un enfant ; mais j'ai vu, j'ai senti, je n'oublierai jamais cette ivresse sainte de tout un peuple, quand ces cris se succédaient dans l'air : « Napoléon est vainqueur à Iéna !... Les Français sont entrés à Posen !... Les Français sont à Varsovie ! »

Un soir d'hiver (il m'en souvient comme au premier jour), il y avait au château un mouvement extraordinaire : tous les nobles du voisinage y affluaient ; ils arrivaient à cheval, la tête haute et le sabre au côté. Quand l'assemblée fut nombreuse, mon père y introduisit lui-même un étranger vêtu du costume des juifs polonais. En réalité, c'était un citoyen de Varsovie, un patriote éprouvé et plein de cœur, qui, sous ce déguisement, et muni de papiers de nature à faire croire qu'il se livrait au trafic des grains pour l'approvisionnement de l'armée, avait mis en défaut la police russe et venait jusqu'aux portes de Wilna annoncer à la Lithuanie la *bonne nouvelle*, l'approche de la délivrance. Cet homme racontait avec feu tout ce qui venait de se passer sous ses yeux. Trois jours auparavant, à Varsovie, il avait vu les Français, Murat, Napoléon !... Il avait vu, mêlés aux grenadiers de la garde impériale, des débris des légions polonaises commandés par l'illustre Dombrowski. Ces vieux soldats de la Pologne, blanchis non moins par les misères de l'exil que par les fatigues de vingt campagnes, rentrant vainqueurs dans leur patrie, entonnaient ce chant guerrier aux accents duquel naguère, en Italie, ils marchaient contre les Autrichiens et les Russes : « Non ! la Pologne n'a point péri, puisque nous vivons encore !... » La foule qui les escortait répétait ces chants avec ivresse. En revoyant ces braves, l'honneur et l'espoir du pays, son enthousiasme était au comble ; elle les saluait de ses acclamations sans fin, elle rompait leurs rangs, elle leur apportait des vivres ; elle se les disputait pour les loger et les traiter comme des frères.

Voilà ce qu'il avait vu de ses propres yeux, cet homme, et ce qu'il racontait et dépeignait avec une simplicité véhémente : on l'écoutait dans un demi-silence auquel se mêlaient des frémissements de joie partis de toutes

les âmes; des pleurs coulaient de tous les yeux. Il y avait là, aux premiers rangs qui entouraient l'étranger, des dames, de jeunes filles lithuaniennes transportées d'une sorte de délire patriotique et qui en pouvaient à peine modérer l'expansion. Moi, j'y étais aussi avec ma tante Berthe; elle m'élevait dans ses bras pour me faire mieux voir le Varsovien, ce messager d'espérance; j'étais à l'unisson de la joie commune; je la sentais sans la bien comprendre; je battais des mains; je voulais à mon tou lui faire fête, à cet homme; je me penchais de toute mes forces pour me jeter à son cou. Il me remarqua en fin, me prit des mains de ma tante et m'embrassa vive ment aux applaudissements de toute l'assistance.

Cependant, ni les rigueurs d'un hiver du Nord, ni le masses russes qui venaient enfin au secours de la Pruss aux abois, n'arrêtaient le grand capitaine; et l'arme française marchait de la Vistule sur la Prégel, de la Pr gel sur le Niémen. Enfin, le vengeur était à nos portes !. Non, je ne sais pas d'expression pour rendre les esp rances fiévreuses, les transports de nos Lithuanier quand la terrible canonnade d'Eylau, celle qui fais tomber Dantzig, celle qui écrasait les Russes à Fric land arrivaient pour ainsi dire jusqu'à nous. Je vois e core, sous la terrasse du château, le long des rives de Willia, nos paysans qui, le soir, après leur travail, couchaient l'oreille contre terre; j'entends encore le exclamations, si quelque bruit sourd et lointain ver jusqu'à eux! « Ecoutez! écoutez! c'est le canon fr çais!... » Alors ils s'embrassaient, couraient çà et comme éperdus, buvaient de l'hydromel à plein ver dansaient des rondes nationales, et, sans s'inquiéter détachements de l'armée russe qui défilaient sans sur les routes voisines, ils improvisaient des ch de délivrance pleins de provocations et de men

contre nos oppresseurs, et où se confondaient les noms de France et de Pologne, de Dombrowski et de Napoléon...

Où aboutirent tant d'ardentes, tant de légitimes espérances?... Napoléon, à Tilsitt, non-seulement accorda la paix au Russe, mais encore il en fit son allié, son ami! De reconstituer le royaume de Pologne sur ses bases d'autrefois, il n'en fut pas question! A la Prusse, le vainqueur se contenta d'enlever une partie seulement de nos dépouilles, avec laquelle il fit un petit État de quatre millions d'âmes, le duché de Varsovie, et cet État, il l'ajouta au royaume de Saxe. A l'Autriche, trois fois abattue sous son épée, il ne redemanda rien; rien à la Russie, qui venait de recevoir de si rudes coups. Loin de là, il accrut encore ses possessions d'un territoire de la vieille Pologne, le cercle de Biabyslok. Cela fait, les armées françaises rétrogradèrent sur l'Oder, sur l'Elbe, sur le Rhin; et nous, malheureux Lithuaniens, nous restâmes comme auparavant attachés au joug moscovite, nous fûmes encore une fois abandonnés du monde entier!

III

Mais le monde lui-même, à cette époque, n'était pa
sûr du lendemain; il était comme le métal jeté dans l
fournaise, il ne savait quelle forme il prendrait bientô
sous la main du terrible ouvrier qui soufflait et ranimai
sans cesse les feux de la guerre universelle. Dans ce
immense travail de décomposition et d'enfantement, le
puissants pouvaient tout craindre, et les malheureu
tout espérer. Quoique déjà plus d'une fois déçus, le
Polonais ne cessaient de croire que la délivrance leu
viendrait de l'homme extraordinaire qui semblait alo
suscité de Dieu contre nos oppresseurs. Les plus ca
dides ne manquaient pas de dire : « Rétablir la Pologn
cela est digne de la grande âme de Napoléon! » Les pl
désabusés ne désespéraient pas que cette vaste amb
tion ne vît juste à la fin sur ses intérêts les plus pre
sants, et, pour contre-balancer l'Allemagne ennemi
pour refouler le Russe dans ses déserts du Nord, ne r
tablît sur ses larges fondements l'antique royaume
Pologne. Mon père et tous les nobles du voisinage
venaient au château étaient fortement attachés à ce
idée. Ma tante Berthe en faisait, pour ainsi dire, un
ticle de sa foi chrétienne; alors elle n'admirait pas se
lement dans Napoléon le grand homme d'État, le héro
elle vénérait encore en lui l'appui de la religion, le r

taurateur du culte catholique en France. Enfin, pour nos paysans, dont plusieurs, anciens légionnaires, avaient combattu en Italie, sur le Danube, à côté des Français, Napoléon, ses lieutenants, ses soldats, étaient entourés de cette auréole de poésie naïve et enthousiaste qui, aidée du lointain, fait paraître les hommes grands comme des demi-dieux. Enfant, j'entendais donc sans cesse parler de la France et de Napoléon comme on parle de ce qui est éclatant, providentiel, et qui fait que l'on espère un meilleur avenir; c'était le pôle vers lequel ma jeune imagination se tournait sans cesse.

Il y avait à l'angle sud-ouest de la terrasse du château une grosse tour, rasée au niveau du terre-plein et fermée du côté de la campagne par un mur demi-circulaire formant parapet; on découvrait de là un panorama immense. Or, un soir d'été, mon père se promenait avec moi sur la terrasse, et, comme j'étais insatiable de récits de batailles, il me racontait les victoires des Français sur les Russes, les grandes journées de Zurich, d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland; plein d'un naïf enthousiasme, je lui dis : « Mon père, la France et Napoléon, où sont-ils? » Il sourit à ma question et me conduisit sur le terre-plein de la vieille tour. Là, étendant la main vers le fond de l'horizon qui se déroulait devant nous : « Regarde, Witold, me dit mon père, là-bas, bien loin, bien loin, derrière ces collines couvertes de forêts, à l'endroit où le soleil se couche en ce moment, c'est la France ! » Depuis ce jour, la vieille tour avait pour moi un puissant attrait, j'y venais souvent, j'y venais à mes heures de rêverie, je m'accoudais sur l'énorme ceinture de pierre, je laissais mon âme avec mes regards s'enfoncer dans l'espace, du côté où le ciel s'embrasait des feux du couchant : « Là-bas, c'est la France!... » me disais-je à demi-voix; des larmes rou-

laient dans mes yeux, toutes les fibres de mon être étaient profondément remuées. Sous l'ardeur de mes désirs, les fantômes de mon imagination semblaient prendre un corps. Les aigles du grand capitaine, je les voyais déployant leurs ailes d'or au sommet lointain des collines; j'entendais les tambours et le clairon guerrier, le sourd roulement des canons; je voyais ruisseler dans la vallée comme un torrent de baïonnettes françaises!...

Au reste, le cours des événements se précipitait. Après s'être fatalement engagé contre l'Espagne dans une guerre inique, après Wagram, qui mit encore une fois l'Autriche à ses pieds, Napoléon, impatient de toute limite et de tout repos, poursuivant par le blocus continental son duel à mort contre l'Angleterre, s'en vin jusque dans le golfe de Finlande menacer et blesser l fierté moscovite. En 1811, on voit la tempête qui s'a masse, tout présage et rend inévitable la rencontre de deux colosses d'Orient et d'Occident, rien n'arrête leur immenses préparatifs. L'hiver est à peine fini, la terr est à peine délivrée de son linceul de neige, que déj elle tremble sous les pas de six cent mille soldats qu l'audacieux conquérant pousse vers le Nord, car il n'a met pas que la Russie, même au fond de ses stepp glacés, puisse échapper à son étreinte.

Oh! comme il tressaillit alors, le cœur de la P logne!... Les jours de justice et de délivrance, ces jou tardifs sont enfin venus! Qui en pourrait douter? Nap léon est visiblement l'envoyé de Dieu qui va briser pierre de notre sépulcre. Lui-même ne l'annonce-t pas au monde? *Il veut délivrer l'Europe,* a-t-il dit, *poids dont la Russie pèse sur elle depuis cinquante a* Il arrive, l'épée haute, avec une force immense et profonds desseins; ce n'est pas le Niémen qui l'arrêt

cette fois; non, non, la terre des Jagellons ne sera pas libre seulement, elle sera vengée! Le *cavalier armé* de la Lithuanie reprendra sa course vers les plaines du Nord!... Pourquoi n'irait-il pas encore, vainqueur, se reposer sous les coupoles dorées de Moscou la sainte, et reporter la ruine et les gémissements à ceux qui furent si longtemps d'impitoyables oppresseurs?... Je n'exagère pas, et reste plutôt au-dessous de la réalité. En Lithuanie, quand s'ouvrit la campagne de 1812, cette poésie brûlante, cette fièvre d'affranchissement et de représailles était partout, dans l'air même que l'on respirait. Descendue des châteaux jusqu'aux plus humbles chaumières, elle avait bientôt pénétré et enivré toutes les âmes.

IV

Je n'avais qu'onze ans environ à cette époque de 1812, de fatale et impérissable mémoire. Vous, Français qui me lirez, ne jugez pas de ce que j'étais alors d'après les adolescents de votre heureux pays, qui, à cet âge, ne cherchent encore, à la surface des choses, que le plaisir de vivre. Chez les peuples opprimés et souffrants, il y a un sens intime et particulier, mélange inexprimable de fierté et de douleur, de foi et d'amour qui remplit les âmes, surtout les âmes simples, les plus jeunes aussi bien que les autres. Pour me bien comprendre, rappelez-vous ces chœurs de vos tragédies bibliques où même de tout jeunes enfants s'entretiennent des destinées du peuple de Dieu sur un ton si désolé ou si enthousiaste ! En France, peut-être ne voyez-vous là qu'une ingénieuse et charmante création du poëte. Nous en jugeons autrement, nous, nation proscrite, qui a tout perdu, jusqu'à son nom, et dont les fils ne sont que trop semblables à ces fils d'Israël que les saintes Écritures nous représentent « assis pleurant aux bords des fleuves de Babylone ! »

D'ailleurs, l'éducation que je recevais au château de Luczyn était bien de nature à développer de bonne heure en moi des penchants sérieux et à y mettre les fortes empreintes du patriotisme. Mon père jusqu'alors

s'était réservé d'être mon seul instituteur; il vivait dans la retraite; il m'aimait tendrement; il voyait en moi l'unique héritier de son nom, le seul rejeton qui pût perpétuer sa race. J'étais l'objet de tous ses soins; mais, à ses yeux, il s'agissait bien moins de faire de moi un lettré cosmopolite que de me donner l'esprit et l'âme d'un Polonais, homme de son temps et de son pays, n'ignorant rien des gloires, des fautes et des malheurs de la Pologne, et sachant aussi ses droits, ses ressources, l'avenir qu'elle doit attendre de son courage et de la justice de Dieu. La langue nationale, la langue française qu'il possédait parfaitement, l'histoire de la république polonaise, à ses plus beaux comme à ses plus mauvais jours, voilà surtout ce qu'il s'efforçait de m'apprendre. Alors, je n'avais guère manié encore de grammaire grecque et latine; j'étais fort ignorant, je l'avoue, des choses de Sparte, d'Athènes et de Rome, et ne distinguais qu'à peine Solon de Lycurgue et Thésée de Romulus. En revanche, j'aurais nommé les uns après les autres tous ceux qui, rois, guerriers, savants ou poëtes, ont illustré notre Pologne; tous les généreux citoyens qui se sont dévoués pour empêcher sa chute ou pour la relever de ses ruines. Je savais l'histoire de toutes nos familles nobles qui ont acquis leur renom dans les Diètes ou sur les champs de bataille; je savais bien mieux encore celle des Kosciusko, des Dombrowski, des Poniatowski, honneur de la Pologne vivante; enfin, si je n'avais lu ni Virgile ni Homère, j'avais néanmoins dans la tête toute une magnifique poésie qui éblouissait et ravissait ma jeune imagination. Oui, mon Iliade, à moi, c'était cette admirable épopée française qui, depuis vingt ans, depuis Valmy jusqu'à Wagram, se déroulait bien plus grande et plus saisissante déjà que les merveilles des temps héroïques. Ce que sont pour vos enfants, dans les

colléges, Ajax, Diomède, Hector, Achille, ces types quasi-divins de la vertu guerrière, pour moi, ils s'appelaient Hoche, Masséna, Desaix, Kléber, Lannes, Davoust, Murat, éclatante pléiade au-dessus de laquelle m'apparaissait, dans tout le rayonnement de son génie et de sa gloire, le victorieux, le roi des rois, Napoléon.

Aussi, ce fut une sorte de délire qui s'empara de moi, comme de toute la partie vive du peuple lithuanien, lorsque de toutes parts on s'écria : « Il arrive ! » lorsqu'à chaque instant des témoins oculaires, des paysans, des voyageurs accouraient disant : « Tel jour, il a passé le Niémen ! — Il est maître de Kowno ! Il a franchi la Wilia ! — Il s'avance sur ses deux rives ! — Les Russes ne tiennent pas devant lui ! » Cependant le czar Alexandre, à la tête d'une armée de 130,000 hommes, s'était porté au cœur de la Lithuanie ; notre village, comme tous ceux des environs de Wilna, était foulé par une multitude de soldats russes. Leur présence, qui ne comprimait qu'à peine l'élan des populations, était en ce moment plus odieuse que jamais. Ils le sentaient bien, et c'était pour eux l'occasion de menaces, d'extorsions et de violences qui faisaient régner la terreur parmi nos malheureux paysans. Au château, logeait un général de division avec tout son état-major. Ces officiers et leurs subalternes, se considérant comme sur une terre ennemie, se montraient rogues, exigeants, impérieux, à pousser à bout les caractères les plus patients. Mon père était exaspéré et ne le cachait pas. Déjà il avait eu avec le général lui-même plus d'une explication orageuse ; et je me rappelle encore les alarmes de ma bonne tante, qui, sachant de quoi était capable, pour repousser l'insulte, le sang bouillant et fier d'un Luczynski, tremblait à chaque instant pour la liberté ou pour les jours de son beau-frère. — Mais voici que, dans la

nuit du 27 au 28 juin, tout le château est en émoi. Au petit jour déjà, les officiers russes sont à cheval et leurs soldats sous les armes. Les rangs se forment, les bataillons s'ébranlent; ils s'étendent dans la plaine, ils s'éloignent, et enfin disparaissent derrière les hauteurs où Wilna est assise. L'armée russe est en pleine retraite!... En ce moment, à travers la forêt, passent comme un ouragan des escadrons de hussards, avant-garde de l'armée française; ils descendent au galop de leurs chevaux la pente rapide de la colline. Bientôt, aux tourbillons de poussière qu'ils soulèvent au loin, se mêlent des nuages de fumée. Une canonnade éclate; la lueur d'un incendie rougit l'horizon : c'est l'arrière-garde russe qui, en avant de Wilna, un moment dispute aux Français le passage de la rivière et incendie des ponts. Mais déjà le canon se tait, et une immense clameur s'élève. La population de Wilna tout entière sort de ses murs; elle accourt au-devant de ses libérateurs, renverse les dernières défenses des Russes, rétablit les ponts à demi incendiés et, ivre de joie, se jette au milieu des rangs français... Le lendemain, Napoléon lui-même faisait son entrée à Wilna. Il était suivi de deux admirables régiments de sa garde, et ces soldats d'élite, associés à toutes les gloires de la France depuis vingt ans, c'étaient des Polonais!... Je laisse à penser quel enthousiasme, à cet aspect, exaltait toutes les âmes!... Quels souvenirs!... Quel réveil d'un peuple!... Les vieillards surtout ne se contenaient plus. Au risque de se faire fouler aux pieds des chevaux, ils se précipitaient pour toucher ces glorieux uniformes qu'eux-mêmes avaient jadis portés, quand il y avait encore une Pologne!... Les uns pleuraient à chaudes larmes; d'autres s'affaissaient sous le poids de leur émotion...

V

Est-il besoin de dire que je ne voulus rien perdre de ce magnifique spectacle? Je regardai défiler, jusqu'au dernier soldat, toute la grande armée. Je ne pouvais me lasser de contempler ces guerriers si fameux, vétérans avant l'âge mur, bronzés par le soleil et par le feu des batailles. Comme j'aimais l'éclair de leurs regards et leurs farouches visages! Comme ils me paraissaient d'une grandeur surhumaine, avec leur auréole de victoires, ces hommes que rien au monde n'étonnait plus et qui venaient cette fois poursuivre jusque dans les profondeurs du Nord le géant moscovite!

Mais celui que j'avais soif de voir par-dessus tout et que je côtoyai longtemps dans les champs qui bordaient la route, ne le quittant pas des yeux, c'était Napoléon. Tel qu'il était ce jour-là, je me le rappelle encore comme si ce souvenir était d'hier. Monté sur un cheval alezan, il devançait de quelques pas son état-major, dont il ne se distinguait d'ailleurs que par l'extrême simplicité de sa tenue. Il portait un frac vert, l'uniforme des chasseurs de sa garde. Comme il faisait une chaleur accablante, il se découvrait souvent pour essuyer son front baigné de sueur. Je fus frappé de son air soucieux et presque triste; il ne jetait qu'un regard distrait sur la foule qui le saluait de ses acclamations. Napoléon avait es-

péré que les Russes tiendraient devant Wilna; qu'il les trouverait en bataille dans l'immense plaine qui précède cette capitale de la Lithuanie. Il avait espéré frapper là un de ces grands coups dont ses ennemis ne se relevaient guère, et dont le retentissement en Europe était alors nécessaire à ses desseins; par la retraite de l'armée russe, tout cela lui échappait. Jusqu'où faudrait-il qu'il allât chercher cet ennemi insaisissable et cette victoire dont il avait besoin? Des pensées de ce genre sans doute l'absorbaient en ce moment et lui donnaient cet air de préoccupation que j'avais remarqué en lui. Pour être parfaitement sincère, je dois avouer que Napoléon, à cette première vue, dérangea toutes les idées que je m'étais faites de ce vainqueur de l'Europe. J'étais alors, comme tous les enfants, incapable d'abstraire la force et la grandeur morales, de les séparer du prestige extérieur, de la vigueur athlétique et du grandiose des formes. Cet homme à la taille courte et épaisse, au visage pâle, à la tête inclinée et rêveuse, au costume étriqué, ne me représentait en rien le grand capitaine, le héros des récits populaires, l'émule des illustres conquérants. Pour le relever à la hauteur de l'idéal que lui-même m'avait servi à créer, il fallait que mon imagination fît effort sur elle-même, qu'elle évoquât de merveilleuses images, enfin qu'elle lui donnât pour cortége, à cet homme, tant de glorieuses batailles et vingt peuples enchaînés à son char de triomphateur.

Je le revis une seconde fois pendant son séjour en Lithuanie. L'on sait que Napoléon fut retenu quelque temps à Wilna par la nécessité d'organiser les mille services destinés à recruter une immense armée, à la faire vivre, à lui donner les moyens de vaincre. Pendant que ses lieutenants cherchaient à arrêter les Russes sur la Dzwina, à Polostk, à Witepsk, lui, ne voyant

pas poindre encore l'heure d'une grande bataille, dépensait au milieu de nous son ardeur infatigable en une foule de soins administratifs, et ne négligeait pas d'organiser militairement la Lithuanie. Le 14 juillet, la veille de son départ, Napoléon passa en revue toutes les nouvelles levées, et j'y étais, armé de pied en cap!... Digne fils des Sarmates, dès cette époque, je montais bien à cheval; en ce point là encore, mon père avait été mon instituteur, et je n'en pouvais avoir de plus habile. A l'arrivée des Français, content de ne me voir respirer qu'ardeur guerrière et affranchissement de la Pologne, il m'avait permis de m'adjoindre à quelques enfants nobles du voisinage qui s'organisaient en compagnie de lanciers et ambitionnaient l'honneur d'être présentés à Napoléon, comme symbole de la patrie renaissante. Complétement équipée et montée sur de petits chevaux de l'Ukraine, notre troupe avait assez bon air. Elle fut admise, à la revue du 14, à prendre rang auprès de la garde civique de Wilna. J'y étais donc, pour ma part, très-fier, très-sérieux sous les armes, et, au fond, le cœur bien saisi, quand Napoléon vint à passer devant nous. Ces simulacres guerriers, ces préludes de la vie militaire chez des adolescents, n'étaient pas de nature à déplaire à celui qui a su faire d'immortelles campagnes avec des soldats de dix-huit ans. Parvenu devant le front de notre compagnie lilliputienne, Napoléon se prit à sourire, et de sa main droite, nous fit comme un geste de remercîment pour les promesses d'avenir que nous venions ingénument lui donner. Je le vis de très-près cette fois, et je sentis enfin ce qu'il y avait de puissance sur cette figure carrée, sur ce large front, dans ces yeux d'un étrange éclat. Une seconde, je me trouvai sous le coup de son regard si ferme, si profond... Et j'en restai tout étonné.

Le lendemain, c'était le jour du départ de Napoléon et de sa garde; je m'y trouvai encore. Qu'ils me parurent beaux, ces vieux soldats défilant devant leur empereur et le saluant de leurs acclamations, les uns pleins d'entrain, les autres graves et recueillis, tous marchant à l'ennemi, au danger, à la mort avec une héroïque insouciance ! A ce spectacle, j'étais ému jusqu'aux larmes, et déjà instinctivement je sentais que la vertu guerrière, à ce degré, c'est le dévouement dans sa plus sublime expression. Depuis, je n'ai jamais pu entendre de sang-froid les tristes récriminations dont il fut longtemps de mode, en Allemagne, en Russie, de chercher à ternir la gloire de ces admirables soldats. Qu'est-ce que l'humanité peut gagner à rabaisser de tels hommes? Non, ce n'étaient ni des prétoriens, ni des barbares. Même au milieu de ce courant de guerres perpétuelles, ils avaient l'âme remplie de grandes pensées, ils cédaient à l'ascendant du génie, à la loi d'airain de l'honneur militaire, et, quand ils allaient combattre et mourir à six cents lieues de la France, cette France, leur patrie, ils l'aimaient de tout leur cœur; ne pouvant la faire heureuse et libre, ils voulaient du moins qu'elle fût, au prix de leurs souffrances et de leur sang, glorieuse entre toutes les nations.

VI

Pendant que j'étais sous le charme de ces spectacles guerriers, mon père s'inquiétait du sort de la Pologne, plus en question que jamais en ce moment. Sans doute, après ce qu'il avait déjà fait et enduré pour son pays, avec sa santé affaiblie et les devoirs de famille qui le réclamaient, il aurait pu considérer sa dette militaire comme payée et se réserver pour ses attachements et ses obligations domestiques. Mais il voyait de plus haut. Il se rendait bien compte particulièrement de l'état de la Lithuanie, dont une moitié depuis quarante ans, l'autre depuis vingt ans au moins, étaient sous la main des Russes et à demi façonnées à leur domination. Pour vaincre dans les masses l'indécision, l'apathie, la crainte des retours de fortune, tous les instincts qui ne manquent jamais de barrer la route au dévouement, ne fallait-il pas, de la part des hommes sur qui leurs compatriotes avaient les yeux fixés, la plus forte de toutes les impulsions, celle de l'exemple? Mon père, sans doute, avait peu d'illusions quant à ce rôle de libérateur de la Pologne que Napoléon voulait qu'on lui attribuât, mais qu'il se gardait bien de déclarer; il était inquiet, et de son silence calculé quant au rétablissement de la nationalité polonaise, et des singuliers alliés qu'il associait à son œuvre, les cabinets de Vienne et de

Berlin. Mais il comprenait que jamais la Pologne ne reverrait une épée comme celle de Napoléon dans le flanc de la Russie, et que c'était le moment d'un effort suprême. Il comprenait surtout que la résurrection des nationalités abolies, l'œuvre du monde la plus difficile, ne sort jamais que de ce désespoir aveugle qui ne compte pas, qui ne délibère pas, et qui fait des miracles par cela même qu'il passe au-dessus de tous les calculs humains. Non-seulement mon père se décida à reprendre les armes, mais, dans plusieurs réunions qui se tinrent au château de Luczyn, il fit partager sa résolution à la plupart des nobles des environs de Wilna et ne s'occupa plus que de ses préparatifs pour rejoindre le 5e corps d'armée entièrement composé de régiments polonais, commandé par l'héroïque Joseph Poniatowski, et où il avait promesse d'être admis avec le grade de lieutenant-colonel.

Au moment des adieux, mon cœur se serra horriblement. J'aimais mon père de toute mon âme... La guerre, auparavant, je ne la voyais que comme un jeu brillant et plein d'émotions, je la souhaitais même avec ardeur comme une chance de justes représailles pour mon pays... Alors elle m'apparut sous ses sanglantes couleurs... Un frisson glacial parcourut tous mes membres. Combattu néanmoins, en présence de mon père, par un sentiment de fierté, je regardais d'un air inquiet ma tante Berthe ; je l'interrogeais des yeux ; elle me devina, et, me prenant à part une minute, pendant que mon père se faisait amener son cheval de guerre : « Witold, me dit-elle, c'est ici qu'il faut montrer notre courage ; n'amollissons pas le cœur de votre père, quand il nous quitte pour remplir le plus saint des devoirs... Pensons à la Pologne et mettons notre confiance en Dieu. » Après quelques recommandations à ses serviteurs, qui l'en-

touraient tristes et silencieux, il revint vers nous, baisa la main de ma tante, me serra longtemps dans ses bras sans pouvoir proférer une parole, puis s'élança vivement sur son cheval... Cinq minutes après, il était déjà bien loin, au fond de la vallée. Nous le suivions des yeux du haut de la terrasse, agitant nos mouchoirs. Prêt à disparaître sous de grands peupliers, il se retourna vers le château de ses pères; il nous aperçut encore et nous adressa un dernier geste de la main, en signe d'adieu...

Alors rien ne me retint plus, je pleurai longtemps et amèrement. Ce jour-là, pour la première fois, je connaissais le chagrin, presque le malheur. Une chose m'étonnait beaucoup : c'était le calme de ma tante à l'instant d'une si cruelle séparation. Elle, d'une nature aimante, prompte à s'émouvoir des moindres souffrances d'autrui, elle avait vu mon père partir pour se jeter dans tous les hasards d'une guerre terrible, et elle avait reçu ses adieux avec un sang-froid que jamais je n'aurais soupçonné en elle. Enfant, je n'étais pas encore capable de comprendre et de pénétrer l'âme des femmes polonaises que j'ai tant admirée depuis, cette âme où j'ai vu souvent le patriotisme avoir la poésie et l'ardeur de la passion, ensemble la force et la hauteur sereine d'une foi religieuse.

VII

A lat ristesse qui régnait au château depuis le départ de mon père vint bientôt s'ajouter le spectacle navrant des maux de la pauvre Lithuanie, foulée par six cent mille soldats. Toute la prévoyance et la vigueur humaines ne pouvaient faire qu'une telle armée, recrutée parmi les nationalités les plus diverses, et s'enfonçant si loin de la France dans des contrées presque désertes ou épuisées de ressources, se maintînt sous le joug de la discipline et ne devînt pas un fléau pour les pays qu'elle traversait. Une foule de soldats quittaient le drapeau, les uns, pour se procurer des vivres, les autres, pour mener une vie d'indépendance et de désordre. Ils se répandaient au loin dans les campagnes, rançonnaient les villages, enlevaient tout ce qui leur tombait sous la main et quelquefois même forçaient les châteaux et les mettaient au pillage. Nous vivions à Luczyn dans une perpétuelle alerte. Heureusement, mon père, qui n'entrevoyait que trop les calamités inséparables d'une telle guerre, en nous quittant, avait songé à mettre le château à l'abri d'un coup de main. Il avait donné une sorte d'organisation militaire aux nombreux serviteurs qui s'y trouvaient réunis, et cette petite garnison, il l'avait placée sous les ordres d'un vieux soldat des légions polonaises,

Jean Browner, attaché à notre famille par l'habitude, les services rendus et les forts instincts d'une nature toute primitive.

Jean Browner, à cette époque, dépassait la cinquantaine; mais pas un poil gris ne venait encore déparer la magnifique barbe noire qui lui descendait sur la poitrine. Il était de taille moyenne, trapu, large comme un mur, avec des jambes et des bras d'athlète. Browner avait jadis beaucoup aimé son métier de soldat, et, sous son enveloppe de paysan lithuanien, sous sa longue tunique de grossière étoffe de laine, son ceinturon de cuir de buffle et son bonnet de peau de mouton, en dépit des années et de sa face rubiconde, il conservait encore quelque chose de l'air et de l'allure militaires. Bien démêler l'expression vraie de sa physionomie n'était pas chose facile, tant la rudesse et la bonhomie s'y confondaient, tant il savait prendre l'apparence d'une impassibilité presque stupide ou laisser jaillir du fond de ses petits yeux des éclairs de malice. Mon père faisait le plus grand cas de ce brave homme et lui avait donné la haute main sur les autres paysans de son domaine, tout en le surveillant de près néanmoins, car Browner avait un axiome favori, savoir : « qu'il faut être juste toujours et avoir aussi le bras solide pour ranger à l'ordre les mauvaises têtes. » Or, l'hydromel parfois aidant, il avait une pente naturelle à pratiquer la seconde partie de son axiome non moins rigoureusement que la première. Browner m'avait pris, dès ma naissance, en grande affection. Tout jeune, je jouais avec lui, comme font les enfants avec les gros chiens; je le martyrisais parfois, et rien n'était capable de lui faire perdre vis-à-vis de moi sa bonne humeur. Mon père me l'avait donné pour maître en fait d'exercices du corps de toutes sortes et dans le maniement des ar-

mes. Cela me l'avait encore attaché davantage, et, pour me sauver une égratignure ou un chagrin, il se serait jeté tout au travers du feu, ce brave Browner ! Ma tante Berthe, il la vénérait presque à l'égal de la sainte Vierge, pour laquelle il avait, comme tous nos paysans, une dévotion particulière et un peu païenne. Avec ce fidèle serviteur pour sénéchal, et dans un château dont les défenses matérielles étaient encore respectables, personnellement nous n'avions rien à craindre.

Il n'en était pas de même des malheureux paysans du domaine, trop souvent visités et pillés par des maraudeurs. On les voyait alors qui montaient au château, avec leurs femmes et leurs enfants tout en larmes, et venaient se jeter aux pieds de ma tante en implorant son assistance. Elle les consolait et les secourait de toute manière, et partageait avec eux les provisions que la prévoyance de mon père avait amassées. S'il y avait encore quelque remède au mal, elle faisait plus : elle n'hésitait pas à descendre elle-même au village, ne prenant pour toute escorte que son vaillant sénéchal. En face des maraudeurs, elle était pleine de sang-froid et leur parlait avec âme, faisant appel à ce qui leur restait encore de sentiments d'humanité ou d'honneur militaire; et son intervention fut toujours utile; elle ne revenait pas au château sans avoir amené ces hommes à lâcher du moins une partie de leur proie.

Il y avait quelqu'un pourtant que cet emploi de la force purement morale n'accommodait qu'à demi. C'était Jean Browner. Témoin des concessions que sa châtelaine croyait devoir faire aux dures nécessités du temps, il ne pouvait s'empêcher de lancer en dessous des regards farouches aux *bandits* (comme il les appelait indistinctement) qui emportaient sur leurs épaules, même par suite de capitulation régulière, celui-ci un sac d'orge

ou d'avoine, celui-là un veau ou un mouton ; il revenait alors au château la tête basse, l'air sombre et le visage empourpré de colère ; il nourrissait au dedans de lui-même une envie immodérée de pratiquer à l'encontre des pillards, et pour sa satisfaction personnelle, un système de police de meilleur aloi. Or, vers le mois d'août, un corps de soldats prussiens, destiné à renforcer l'aile gauche de l'armée française sur la Dzwina, vint à traverser le nord de la Lithuanie, et, comme toutes les troupes dans cette campagne, celles-là avaient bon nombre de traînards qui commettaient sur leur passage de grands désordres. Browner, à titre de Polonais d'une ancienne province échue à la Prusse, nourrissait contre les Prussiens une bonne et vieille rancune ; et cette rancune, chose bizarre ! il se la déguisait en ce moment à lui-même sous une sorte de pudeur germanique. A cause de son nom et de certains souvenirs de famille, Browner se croyait d'origine allemande. « Il y avait pour lui point d'honneur, me disait-il en confidence, à ramener dans le droit chemin des hommes qui faisaient honte, par leurs brigandages, à l'honnête Germanie. »

Quand donc le plus gros de ces bandes se fut écoulé, Browner jugea bon de commencer son cours de morale à l'usage des maraudeurs prussiens. Le soir, lorsque tout le monde, sauf un gardien de nuit, dormait au château, Browner détachait Fritz, un limier danois de forte race, excellente mâchoire servie par un nez des plus fins. Suivi de cet utile auxiliaire, il sortait sans bruit par une poterne pour aller faire sa ronde au dehors ; il ne portait pour toute arme qu'un certain gourdin de grosseur raisonnable, noueux et du bois de cornouiller le plus dur ; il savait par expérience tout le parti qu'il en pouvait tirer, soit pour l'attaque, soit

pour la défense. Malheur donc aux pillards qu'une étoile contraire dirigeait, cette nuit-là, du côté de Luczyn, et que Fritz, en bon éclaireur, signalait à son maître comme rôdant autour d'un poulailler, d'un toit à porcs, ou forçant l'entrée de quelque chaumière à l'écart. Browner tombait sur eux comme un ouragan; une grêle de coups partis d'une main invisible pleuvait sur leurs épaules. La surprise, les ténèbres, les hurlements du limier et ses furieuses attaques, tout contribuait à jeter la panique parmi les pillards, fort peu soucieux de pareilles aubaines, et le champ de bataille restait bientôt au vaillant sénéchal; il laissait Fritz s'acharner quelque temps à la poursuite des vaincus; puis, sifflant d'une certaine manière, il le rappelait à lui, et riait dans sa barbe en voyant ce brave chien rapporter triomphalement des lambeaux de capotes, pantalons, etc., trophées de ses charges victorieuses. Le lendemain, Browner me racontait mystérieusement ses exploits de la nuit; il ne s'en vantait pas devant les autres hôtes du château; il redoutait même, à vrai dire, qu'il n'y eût sur ce point, entre la châtelaine et lui, dissidence de vues politiques; mais il tenait fort à mon approbation, et je ne la lui marchandais pas; j'étais naïvement ravi de sa méthode. J'accablais Fritz de caresses, et je trouvais toujours moyen, au dîner, de doubler sa pitance en retour de ses hauts faits nocturnes.

Malheureusement, Browner, dans sa sagesse, n'avait pas assez réfléchi sur cette vérité « qu'il ne faut rien pousser à l'extrême, même les meilleures choses. » Une nuit, un peu inquiet du vacarme que j'avais entendu au loin du côté de la vallée, je m'étais levé, et j'attendais impatiemment la rentrée de Browner; il revint enfin, et je m'aperçus que l'affaire avait été chaude. Ce pauvre Fritz était éclopé, Browner se frottait la tête, et, d'un

air moitié piteux, moitié narquois, regardait son bonnet de peau de mouton singulièrement détérioré par deux ou trois grandes estafilades. Au fond, pourtant, je vis bien que mon brave Browner était satisfait de l'emploi de sa soirée; il m'en dit assez pour me faire comprendre que deux maraudeurs prussiens, qui avaient eu affaire à lui, se souviendraient quelque temps de la manière sommaire et vigoureuse dont la justice s'administrait sur le domaine de Luczyn. Je ne manquai pas de lui en faire mes sincères compliments; et, là-dessus, j'allai dormir.

Mais voici qu'au milieu de mon premier somme je suis brusquement réveillé par des cris d'alarme et par une vive clarté qui illumine toutes les fenêtres du château et semble monter du fond de la vallée. Hélas! c'était un groupe de trois chaumières qui brûlait, précisément les mêmes que Browner avait si vaillamment protégées contre les rôdeurs de nuit, quelques heures auparavant. Nous courûmes tous à l'incendie; mais l'éteindre était impossible : les habitations des paysans, en Lithuanie, sont formées de rondins de bois posés les uns sur les autres, et encastrés dans de plus fortes pièces placées verticalement; les interstices sont bourrés et pour ainsi dire calfeutrés avec de la mousse; le toit est de chaume ou de roseaux. En une demi-heure, le feu avait tout dévoré. Les malheureux habitants, demi-vêtus, avaient à grand'-peine sauvé quelques meubles. Ma tante Berthe fut sur pied toute cette nuit, et se multiplia pour venir au secours des familles qui se trouvaient ainsi sans abri et sans ressources. Quant à la cause de l'incendie, elle lui fut aussitôt révélée par les exclamations mêmes de ces pauvres gens, par leurs imprécations contre les soldats prussiens, et leurs doléances sur l'excès de zèle pour la bonne police de notre sénéchal qui l'avait entraîné trop

loin ce soir-là. Browner, malgré le dévouement avec lequel il s'était porté au secours des incendiés, fut mandé devant sa châtelaine, et par elle sévèrement semoncé pour son système de sorties nocturnes et de corrections à l'usage des maraudeurs prussiens, dont le résultat le plus clair serait de ne pas laisser debout une seule des maisons de paysans sur tout le domaine de Luczyn, et de le faire écharper lui-même au premier jour. Dans l'attitude d'un soldat au port d'armes, l'air contrit et les yeux baissés, Browner écouta tout ce qu'il plut à ma tante Berthe de lui adresser de remontrances et d'injonctions d'être plus circonspect à l'avenir. Quand elle eut fini, il s'inclina devant elle, les mains croisées sur la poitrine, avec tous les dehors d'une profonde humilité. Pour ma part, je le tenais pour bien converti!... M'ayant rencontré à l'écart quelques instants après : « Quel dommage, mon jeune seigneur! me dit-il avec un gros soupir et de sa mine la plus sournoise; il ne tenait pourtant qu'à moi de toucher un peu plus fort! et alors... vous comprenez.... par saint Jean, mon patron! plus jamais, je vous l'assure, ces bandits-là n'auraient allumé même un feu de broussailles! »

VIII

Mon père nous avait quittés le 18 juillet; jusqu'au 6 septembre (près de deux mois), nous fûmes absolument sans nouvelles de lui et bien inquiets. Le 5e corps, auquel appartenait son régiment, formait comme l'avant-garde de la grande armée, qui, dans la main de Napoléon, était incessamment poussée vers le cœur de la Russie. On sait avec quelle ardeur fiévreuse celui-ci, appréciant bien tout ce que sa position avait de tendu et de périlleux, cherchait une bataille et une victoire décisives; mais son insaisissable ennemi, qui tenait du Scythe et du Parthe, l'attirait toujours plus avant dans ses redoutables solitudes. C'est de Gjatsk, dernière étape avant les plaines de la Moskova, qu'était datée la lettre de mon père que nous recevions enfin. Deux lettres précédentes, qu'il avait écrites après les sanglantes affaires de Mohilew et de Smolensk, ne nous étaient point parvenues. Déjà de nombreux partis de Cosaques infestaient les routes et enlevaient les courriers.

Dans sa lettre, que j'ai gardée précieusement, mon père ne nous montrait pas tous les sombres côtés du tableau; il exaltait, pour éloigner de nous l'idée du danger, l'irrésistible bravoure de l'armée française et le génie du chefqui la conduisait; mais il ne cachait qu'à demi sa douleur de voir l'expédition atteindre une grandeur gigantesque.

Le jour même où cette lettre nous arrivait et nous faisait goûter quelques moments d'une joie bien vive, se livrait cette terrible bataille qui tiendra à jamais sa place dans la nomenclature des hécatombes humaines. Le soir de ce jour, au dire des historiens les plus accrédités, 90,000 hommes (30,000 Français et 60,000 Russes) couvraient de leurs corps mutilés ou sans vie les champs de la Moskova, boucherie effroyable dont la braise et la cendre de Moscou devaient être l'unique prix!

Cette victoire de la Moskova retentissant du fond du Nord en Europe, puis, quelques jours après, Moscou, cette capitale de la vieille Russie tombant elle-même aux mains du vainqueur, jetèrent un moment nos provinces polonaises dans cette stupeur d'admiration qui naît toujours des choses grandes et presque fantastiques. Bientôt, hélas! commença sourdement à se propager un bruit sinistre : Moscou, disait-on, avait disparu dans les flammes... Nous reconnûmes trop bien là dedans la main d'un indomptable et sauvage patriotisme... Tous les cœurs se serrèrent de tristesse, et, tandis que les Français du monde officiel, qui abondaient à Wilna, s'efforçaient de représenter Napoléon au Kremlin, comme sur le plus haut piédestal de sa puissance, nos Lithuaniens pressentaient pour lui la chute et l'abîme, et pour nous la perte de notre suprême espérance.

Quelques lignes de mon père que nous reçûmes alors nous rassurèrent, du moins en ce qui le touchait personnellement; il avait échappé aux périls de la plus sanglante bataille des temps modernes; son colonel avait péri, et, sur le champ de bataille même, il avait été désigné pour le remplacer. L'armée polonaise, à la Moskova, avait rivalisé avec les Français de valeur brillante

et subi les pertes les plus sensibles. Entrée dans Moscou, elle n'avait fait que traverser cette ville. Tout épuisée qu'elle était, Napoléon l'avait dirigée sur Kalouga pour surveiller les mouvements de l'ennemi et le tenir en échec.

Pendant tout le mois d'octobre, notre anxiété alla croissant chaque jour; on n'entendait pas plus parler de la grande armée que si elle eût disparu tout entière dans l'incendie de Moscou. Les communications étaient complétement interceptées; le champ restait libre pour les plus lugubres conjectures. Nous apprîmes enfin que l'empereur avait quitté Moscou le 19 octobre, que la grande armée était en pleine retraite, que les Russes la côtoyaient, lui barrant et lui disputant sans cesse le passage... Puis tout retomba dans le silence le plus profond. Ce silence était effrayant comme tout ce qui, dans le malheur, reste obscur ou inconnu.

Il y avait une chose que nous savions trop bien, c'était le nouvel et terrible ennemi que cette malheureuse armée allait rencontrer sur sa route. Dès la fin d'octobre, même en Lithuanie, l'hiver s'était déclaré avec une extrême violence. Décembre arriva... Le thermomètre descendit jusqu'à 30 degrés Réaumur! Les hommes les plus robustes et acclimatés ne pouvaient sans risque de mort s'exposer pendant plusieurs heures à un froid aussi intense. Un soir qu'à cette terrible température s'ajoutait une tourmente de neige, nous étions, ma tante et moi, dans un petit salon bien calfeutré et chauffé par un énorme poêle en faïence; de doubles fenêtres et d'épais contrevents nous défendaient contre les intempéries du dehors; seulement, nous entendions le vent qui mugissait d'une façon lamentable dans toutes les anfractuosités des bâtiments. Nous entendions par moments une neige dure et serrée comme des grêlons,

chassée par une bise glaciale, crépiter sur les murs et sur les fenêtres. Ma tante cousait quelques vêtements pour les pauvres familles dont les chaumières avaient été incendiées; moi, je lisais, m'interrompant souvent pour écouter le déchaînement de la tempête au dehors. Tout à coup, une rafale plus épouvantable que les autres ébranla le bâtiment, fit craquer toutes les clôtures et gémit comme une voix lugubre dans les longs corridors. Saisi d'effroi, je jetai là mon livre, je me rapprochai vivement de ma tante, je lui pris les mains, et, les yeux attachés sur les siens, je lui dis seulement ces mots : « Mon père!... » Elle n'y tint pas; ses larmes coulèrent, son cœur éclata sous le poids qui l'oppressait. « Ton père, mon pauvre enfant, dit-elle... ton père!... où est-il par cette nuit affreuse?... » Puis, joignant les mains et levant les yeux au ciel : « Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle avec angoisse, sauvez le père de Witold! ayez pitié de nous! » — D'un même mouvement, nous tombâmes à genoux tous deux... S'il est vrai que, par la prière, il y ait entre le ciel et la terre un lien, et que Dieu permette à la voix de ses faibles créatures de monter jusqu'à lui, Dieu, ce jour-là, pouvait-il ne pas nous entendre?...

Au reste, l'incertitude allait bientôt cesser, et la vérité sur le sort de la grande armée se montrer dans toute son horreur. Le 7 décembre, de grand matin, un de nos paysans frappait à la porte principale du château; il demandait qu'on le conduisît auprès de la châtelaine; il avait, disait-il, une nouvelle de grande importance à lui apprendre. Cet homme est introduit, il est pâle et encore sous le coup d'une forte émotion. « Hier au soir, nous dit-il, j'avais conduit des fourrages à Wilna; j'ai été forcé d'y passer la nuit. Comme j'en partais ce matin, à l'ouverture des portes, le jour com-

mençait à poindre, j'aperçus dans le faubourg d'Ostrabrama, devant la maison de poste, un piquet de cavaliers enveloppés de leurs manteaux, et, au milieu d'eux, un grand traîneau occupé par plusieurs personnes; on relayait en toute hâte. Les gens du traîneau étaient des militaires français, des chefs; j'ai bien vu cela, malgré les fourrures dans lesquelles ils étaient comme enfoncés. Au moment du départ, l'un d'eux a fait un brusque mouvement pour appeler à lui l'officier qui commandait l'escorte, et lui dire quelques mots; j'ai entrevu son visage... C'était l'empereur Napoléon!... » — A ce nom, nous jetons un cri de surprise et d'incrédulité... — « Oui, l'empereur Napoléon, reprend-il; je l'avais vu à son passage, il y a six mois; je ne me trompe pas, je l'ai bien reconnu. Sur un signe de sa main, le traîneau partit au galop des chevaux, il tourna par la gauche les fortifications de Wilna, pour aller prendre, au faubourg de Kowno, la route du Niémen, la route de l'Ouest... Moi-même, tout étourdi du coup, et comme si je doutais encore de ce que j'avais vu, je m'approchai d'un des postillons qui est de ma connaissance : C'est lui, n'est-ce pas?... lui dis-je à l'oreille. — C'est lui! » répondit-il à voix basse. — Et l'armée?... — Là-dessus, cet homme, qui est un bon Polonais, me regarda d'un air sombre, et, comme s'il avait déjà trop parlé, il rentra dans la maison de poste, sans vouloir me dire un mot de plus. »

A ce récit, nous restâmes glacés de terreur... Dans cette même journée, nous vîmes venir au château plusieurs de nos voisins consternés comme nous. Le passage de l'empereur, la nuit, sous les murs de Wilna, avait transpiré. Il s'avouait donc vaincu par le climat de la Russie, ce conquérant qui jusque-là n'avait rien rencontré de plus fort que sa volonté et son orgueil!...

Pendant qu'il regagnait en fugitif la France et Paris, quel homme laissait-il derrière lui de taille à soutenir cet écroulement de sa fortune?... On cherchait en vain. Il n'y avait au monde qu'une main assez forte pour préserver ce qui restait de la grande armée d'une effroyable dissolution... Et cette main s'était retirée!... Ces glorieux débris, qu'allaient-ils devenir?... Nous-mêmes, quel sort nous attendait?... Deux jours se passèrent ainsi dans de mortelles angoisses.

IX

Le 9 décembre, un jour blafard venait de se lever sur nos campagnes ensevelies sous la neige et où le vent du nord soufflait avec une rigueur inouïe, quand nous commençâmes à remarquer une noire colonne qui semblait s'avancer du Nord et dans la direction de Wilna. Comme elle se rapprochait de minute en minute, bientôt nous pûmes reconnaître une masse confuse d'hommes, de traîneaux et de chariots. A n'en pas douter, c'étaient les restes de la grande armée! A l'aide d'une longue-vue, nous les examinions avidement, le cœur serré de surprise et de douleur : plus de rangs, plus de drapeaux, à peine quelques armes; rien qui rappelât une organisation militaire, une armée en marche. Ce n'était qu'une longue suite de groupes informes, assemblés au hasard; des malheureux qui, la tête baissée, se soutenant à peine sur la neige durcie et glissante, à l'aide de branches d'arbre, se traînaient les uns derrière les autres, comme hébétés par la fatigue, le froid et les souffrances de la faim. Ils revenaient quarante mille au plus; c'étaient les survivants de quatre cent mille hommes! Ceux que l'on ne voyait pas, couchés sous la neige, formaient depuis Moscou jusqu'à Wilna une épouvantable traînée de cadavres, et marquaient la trace du conquérant en délire que

la main de Dieu avait frappé... A chaque instant, plusieurs tombaient pour ne plus se relever et achevaient leur agonie sur le sol glacé... Je ne crois pas que les hommes assistent jamais à un plus lamentable spectacle!

Dans l'immense désordre de cette fuite, quelques groupes détachés de la masse passaient au voisinage des hauteurs de Luczyn. Ma tante, saisie de compassion, donna aussitôt des ordres pour qu'on se portât au-devant d'eux, et qu'on mît à leur disposition tout ce qu'il y avait de réserves au château en fait de vivres, d'eau-de-vie, de vêtements chauds et de couvertures. Browner en chargea un traîneau que lui-même devait conduire; et moi, à force d'instances, j'obtins de l'accompagner. Plein d'une naïve espérance, je croyais déjà revoir mon père, et me sentir serré dans ses bras... Quand nous approchâmes de ces malheureux, non-seulement je cherchai en vain des yeux mon père, mais de quel étonnement douloureux je fus frappé! Dans cette tourbe misérable, il m'était impossible de reconnaître ces fiers soldats que j'avais tant admirés quelques mois auparavant. C'étaient à peine des hommes. Je les considérais, non sans effroi, sous leurs indescriptibles haillons, avec leur teint hâve, leur barbe hérissée, leurs yeux hagards qui n'exprimaient plus que des appétits brutaux. La vie morale semblait éteinte en eux, à force de misère; il ne leur restait qu'un instinct, l'instinct de la conservation. Les premiers qui aperçurent notre traîneau, reconnaissant ce qu'il contenait, s'animèrent d'une joie sauvage, et se jetèrent sur les vivres avec frénésie. D'autres aussitôt survinrent pour avoir leur part de cette proie. Bientôt ce fut une mêlée, et, malgré les cris et les efforts désespérés de Browner, une lutte féroce s'engagea entre ces malheureux. Tout disparut; le traîneau fut mis en pièces; le pauvre cheval lui-

même, disputé par les plus forts, fut entraîné à quelque distance, puis enfin tué à coups de couteau, dépecé, et ses lambeaux saignants assouvirent l'appétit des plus affamés. Tout ce que put faire Browner, en usant à propos de sa force herculéenne, fut de me tirer sain et sauf de cette mêlée qui me laissa un profond sentiment d'horreur.

Je ne veux pas recommencer ici des tableaux que des acteurs dans ce sombre drame, des chefs de la grande armée, ont eux-mêmes tracés avec les couleurs les plus saisissantes; je n'essayerai pas, après eux, de décrire les épouvantables scènes dont Wilna fut le théâtre, Wilna, que depuis Smolensk ces malheureux invoquaient comme leur refuge et le terme de leurs maux; et voilà que, par l'imprévoyance ou la désertion des chefs, par l'abrutissement et le désespoir aveugle de la masse, on s'étouffait, on s'égorgeait aux portes de cette ville et devant ces magasins qui devaient être le salut de tous! Je ne peindrai pas non plus ce défilé de Pouary, dont la pente roide et glacée se refusait aux pieds des chevaux, et au bas duquel retombaient les uns sur les autres les canons, les fourgons de l'armée, les équipages de familles fugitives, les voitures de blessés échappés de Wilna; défilé funèbre où les Cosaques étaient accourus comme des nuées d'oiseaux de proie, et où ils se rassasièrent à loisir de pillage et de massacre. Cela dura quinze heures!... Pendant quinze heures, nous n'entendîmes qu'une clameur continuelle, mélange effroyable d'imprécations, de hourras et de gémissements! Mais la nuit était venue avec un froid de 30 degrés... et le silence se fit.

X

Quels temps nous traversions alors !... De quelque côté que l'on tournât les yeux, tout n'était que désastre et deuil immense. La pauvre Lithuanie, et, après elle, bientôt toute la Pologne furent inondées des troupes de Kutusoff et de Witgenstein, sauvages soldats qui nous rapportaient, avec l'ancien joug, un surcroît de haine et des instincts de vengeance. — Nous entendions le cri de guerre de l'Allemagne, se levant de toutes parts pour achever la ruine de celui qui l'avait si longtemps foulée et humiliée. Du côté de la France, il ne nous venait que bruits sinistres. Quelque temps, on parla avec mystère des coups terribles que portait encore à ses ennemis, forts de leur nombre, le lion blessé, mais il tombait d'épuisement... Un jour, Russes et Prussiens, ivres de joie, nous crièrent que Paris était dans leurs mains ! Ce jour là, ce fut pour nous comme si le soleil, foyer de toute vie, s'était éteint dans le ciel; il nous sembla qu'une nuit affreuse, éternelle, s'étendait sur nous !...

Et mon père n'avait point reparu ! Depuis Smolensk, sa trace était complétement perdue. Les jours, les semaines, les mois s'étaient écoulés sans amener la moindre information, le moindre indice sur son sort. Et cependant, ma tante avait fait et ordonné mille démarches, mille recherches; toutes étaient restées infruc-

tueuses. Que d'anxiétés ! que de cruelles alternatives !.. Tantôt nous envisagions froidement la triste réalité, et nous pleurions mon père comme si nous avions entendu la cloche sonnant ses funérailles; alors, nous n'adressions plus à Dieu qu'un vœu, c'était d'en apprendre assez quelque jour, pour avoir la consolalion d'élever un pieux monument sur la place où il était tombé... Puis il suffisait de l'entretien d'un ami, d'un doute charitable jeté dans nos âmes, même d'une vague rumeur autour de nous, pour changer subitement le cours de nos idées. Il y avait, et on ne manquait pas de nous le redire, au fond des provinces asiatiques de la Russie, des milliers de prisonniers français et polonais, réduits à l'impuissance de révéler à leurs familles leur sort, ou même leur existence. Mon père ne pouvait-il être de ce nombre?... Cette idée s'emparait de nous fortement ; nous nous reprenions à espérer avec une ardeur nouvelle.

Un jour (c'était au mois de mai 1813), Browner rentrait au château tout joyeux : il venait de faire route avec un marchand de pelleteries qui, voyageant sur les lieux mêmes parcourus par la grande armée dans sa désastreuse retraite, avait pu recueillir plus d'un renseignement précieux. Dans la petite ville d'Ocsmiana, cet homme avait entendu par hasard prononcer le nom du comte Luczynski, par un habitant, ancien soldat au 11e régiment d'infanterie polonaise (celui-là même que mon père commandait), et ce soldat avait parlé de son colonel, comme s'ils eussent été ensemble au passage de la Bérésina. Le cœur nous battit bien fort à cette nouvelle, et, deux heures après, nous étions sur la route d'Ocsmiana. Nous trouvâmes facilement le soldat qui nous avait été indiqué : il allait de bonne grâce au-devant de nos questions, mais voici tout ce qu'il put nous apprendre :

Dans la retraite, ayant eu les pieds gelés, après Smo-

lensk il avait cessé de marcher dans les rangs. Plusieurs fois, néanmoins, à Krasnoé, à Toloczyn, il avait revu le comte Luczynski, entouré encore de quelques soldats à l'épreuve, que rien, jusque-là, n'avait pu séparer de leur aigle et de leur colonel. Aux approches de la Bérésina, cette petite troupe avait rallié la division polonaise Dombrowski, alors sous les ordres du maréchal Victor; héroïque arrière-garde qui, pendant toute cette affreuse journée du 28 novembre, épuisa sur elle, autant qu'elle le put, les boulets russes, afin de préserver les deux ponts, dernière planche de salut pour les débris de l'armée. Après la rupture des ponts, et pendant le reste de la retraite, le Lithuanien n'avait revu aucun de ces braves gens.

Ce récit, qui laissait désormais si peu de place à nos espérances, nous avait consternés. Pour moi, je m'attendais à regagner tristement le château de Luczyn. Quelles ne furent pas ma surprise et mon émotion, quand j'entendis ma tante donner des ordres pour pousser plus avant notre voyage! « Son devoir et son cœur, me dit-elle, voulaient qu'elle allât jusqu'au bout. C'était remonter un autre chemin du calvaire; mais peut-être la Providence nous y réservait-elle quelque révélation sur une existence qui nous était bien chère. » Nous atteignîmes le lendemain Molodeczno et puis Smorgoni, étapes trop fameuses dans la retraite de Russie : Smorgoni, où Napoléon quitta son armée dès lors condamnée à périr; Molodeczno, où les canons français avaient tonné pour la dernière fois, et fait payer cher aux Russes leur poursuite acharnée.

On était au mois de mai. La nature, qui ne suspend pas ses lois, et qu'on dirait empressée d'effacer les traces des fureurs humaines, donnait un air de vie à ces plaines funèbres que nous traversions. Le soleil res-

plendissait. A perte de vue, l'on n'apercevait qu'un sol verdoyant, des bruyères, des fleurs sauvages, des forêts de roseaux qui se balançaient au bord des étangs ; mais quelle solitude et quel silence ! Plus d'autre trace d'habitations, que de loin en loin quelques pierres au milieu de monceaux de cendres ; pas un arbre debout, mais çà et là des troncs noircis et calcinés. Dans le fond des ravins et le long des fossés de la route, des squelettes de chevaux par centaines; enfin, ce qui nous jetait surtout dans une mortelle tristesse, à droite et à gauche, et à des intervalles souvent rapprochés, on voyait se détacher sur la verdure des carrés de terre fraîchement remuée et renflée en forme de tombe : des bandes de corbeaux volaient de l'un à l'autre avec d'affreux croassements, comme s'ils redemandaient leur proie... Aux environs des bourgades, telles que Molodeczno et Smorgoni, on retrouvait des traces de culture ; là, un certain nombre d'habitants étaient revenus ; les uns rebâtissaient d'un air triste leurs toits détruits ; d'autres s'étaient remis en possession de leurs maisons moins dévastées. Nous pénétrâmes dans deux ou trois d'entre elles qui servaient d'auberges (s'il est possible de donner ce nom aux plus misérables abris qui soient au monde); nos yeux furent frappés tout d'abord des lugubres épaves dont ces pauvres gens avaient accru leur mobilier ou orné leurs murailles, des selles de chevaux, des éperons, des buffleteries, des casques rouillés : ici, des débris de cuirasse tenaient lieu d'ustensiles de ménage ; là, dans un coin, jouait un enfant accroupi sur un tas de boulets et d'éclats d'obus.

Vers le milieu du deuxième jour, nous traversions d'interminables marais sur une route rompue en vingt endroits et à peine réparée. Tout à coup, le postillon qui nous conduisait, se retournant vers nous et étendant

le bras dans la direction d'une ligne d'eau d'une teinte livide qu'on apercevait à l'horizon, nous dit ce seul mot : « Bérésina ! » Ce mot nous fit refluer le sang vers le cœur... Quelques minutes après, nous étions au bord de cette rivière si fatalement célèbre ; je n'en pouvais détacher mes yeux. Grossie par des pluies récentes, elle coulait assez rapidement entre des rives marécageuses, au milieu d'une morne solitude. Nous la traversâmes dans un bac, un peu au-dessous de l'endroit où avaient été jetés ces ponts qui virent de si lamentables drames... Leur emplacement était encore indiqué par des tronçons de pieux à demi cachés dans la vase ; il l'était surtout, par la dépression des berges sur un assez long espace. En cet endroit, le sol défoncé, d'une couleur noirâtre et repoussante, semblait avoir été pétri avec du sang...

Sur la rive gauche, où nous étions passés, quelques débris marquaient la place où existait naguère le village de Studianka ; puis le terrain se relevait et formait un plateau étroit terminé par un ravin. C'était là que le maréchal Victor, avec une poignée de Français et de Polonais résolus à mourir, s'était arrêté et avait tenu en échec tout un jour l'armée de Kutusoff.

De l'autre côté du ravin, on apercevait un tombeau monumental encore inachevé, et près de lui une cabane. Nous y allâmes. Le tombeau était élevé par une veuve moscovite à la mémoire de son mari, officier supérieur tué à la bataille de la Bérésina. Un soldat russe, amputé d'un bras, habitait la cabane et était constitué gardien du tombeau. Il avait assisté à cette terrible journée ; c'est là même qu'il avait été mutilé ; et le champ de bataille, il le connaissait bien. Il nous montra le mamelon qu'occupait la division polonaise. « Là, me dit-il, les vôtres se sont fait tuer quasi

jusqu'au dernier homme. » De mon père en particulier, il ne savait rien... Cédant à sa douleur, ma tante était tombée à genoux au pied de la croix qui surmontait le tombeau de l'officier russe, et elle y pria longtemps. Moi, j'errai seul sur le champ funèbre. J'allai où l'invalide m'avait dit que mes compatriotes étaient morts en combattant. Epuisé d'émotions, je me laissai aller à terre... et peut-être mes larmes tombaient-elles à la place même où mon père avait perdu son sang goutte à goutte, mourant pour l'honneur de son drapeau et pour sa chère Pologne!...

Quand l'astre de Napoléon fut éclipsé et la paix rendue au monde, à quelques tressaillements de nos cœurs nous reconnûmes que l'espérance n'y était pas morte absolument. Les déserts de la Russie rendaient les prisonniers de guerre, ceux que n'avaient pu tuer le froid et les misères d'une affreuse captivité. Ces malheureux, qui revenaient à la vie et que leur patrie attendait, traversaient nos plaines par petites troupes, bénissant l'hospitalité qu'ils trouvaient dans la cabane du paysan comme dans les riches châteaux. Leur première apparition nous remplit de trouble. Sur les bords du Rhin, de l'Escaut, de la Seine, bien des familles allaient revoir un fils, un frère, un père dont peut-être elles portaient le deuil! Et nous, n'aurions-nous pas notre part de ce bonheur, notre jour radieux après de cruelles ténèbres, notre jour d'embrassements mêlés d'ivresse et de pleurs délicieux!...

Combien de fois, montant à cheval dès le matin, j'allai sur la route de Witepsk ou sur celle de Smolensk! Chaque fois, plein d'ardeur au départ, c'était au-devant de mon père que je m'imaginais aller, et toujours ma déception était bien amère! J'abordais néanmoins ces étrangers, je leur faisais fête et les accablais de ques-

tions. J'en ramenais chaque fois quelques-uns à Luczyn, où les gracieuses prévenances et les largesses de ma tante Berthe donnaient à ces braves gens l'avant-goût des joies qui les attendaient dans leurs foyers... Mais vis-à-vis de nous l'arrêt du ciel était rendu! Les derniers convois de prisonniers passèrent... Mon père ne reparut pas!... Sans aucun doute, il avait couronné sur le plateau de Studianka sa vie de dévouement. Il était resté là, parmi les morts, pour faire que d'autres retrouvassent le chemin de leur patrie. J'étais orphelin!...

XI

Vers la fin de 1815, les tristes jours que nous passions au château de Luczyn s'éclaircirent un peu par le séjour qu'y fit une dame lithuanienne, alliée de notre famille, la comtesse Plater. Anne de Mohl, d'une noble et riche maison du cercle de Wilna, avait épousé le comte Plater, héritier d'un nom qui avait en Livonie une illustration historique. Un seul enfant, une fille, était né de cette union. La comtesse, heureusement douée, avait dans le caractère comme dans la personne tout ce qui semble devoir assurer à une femme le bonheur domestique. Pour elle, il n'en fut pas ainsi. Elle ne réussit pas à triompher des goûts de légèreté et de dissipation du comte Plater. En 1815, les choses en vinrent au point qu'elle se vit forcée de quitter le domicile conjugal. Une de ses parentes, une dame âgée, sans enfants, à la tête d'une grande fortune, Mme Sieberg, veuve du chambellan de Livonie, qui habitait le château de Lixna, aux environs de Dunabourg, l'appelait auprès d'elle ; avant de céder à ses instances et d'en arriver à un aussi grand éclat, la comtesse Plater était venue voir, à Luczyn, ma tante Berthe, qui s'intéressait vivement à son malheur, et qui la retint près de nous aussi longtemps que durèrent les dernières négociations tentées par des amis communs.

La comtesse avait amené avec elle sa fille, la jeune Émilie, âgée alors de neuf ans. D'une taille svelte, élégante, d'une figure douce et pâle, elle n'était pas précisément jolie ; mais ce qui frappait tout d'abord dans cette enfant, c'étaient ses yeux d'un bleu sombre, ombragés de cils magnifiques, ses yeux qui avaient un si beau regard, et qui, à la moindre émotion, mettaient en dehors toute son âme. L'humeur d'Émilie était enjouée. Elle avait bien la simplicité de son âge; seulement, il arrivait parfois qu'au milieu de ses jeux, une parole, un objet quelconque qui l'avaient frappée, éveillaient sa réflexion ; son front devenait sérieux, son regard distrait ; on ne lui eût pas alors arraché un mot ni un sourire. Dans ces moments-là, elle semblait ne plus vivre que d'une sorte de vie intérieure qui la rendait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle. La comtesse Plater voyait avec déplaisir ce quelle appelait les *bizarreries* de sa fille ; elle l'en reprenait quelquefois ; la pauvre enfant rougissait, ne se défendait pas, mais n'y pouvait rien changer.

J'étais plus âgé qu'Émilie Plater d'environ cinq ans; mais cette différence d'âge s'effaçait en raison de sa précocité d'esprit et de la manière dont elle avait été élevée. Émilie avait déjà cette aisance et ces instincts délicats que donnent, aux jeunes filles surtout, l'éducation de la ville et les premiers contacts avec le monde. Au contraire, jusque-là je n'avais vécu que de la vie de la campagne, et depuis plusieurs années dans un isolement et un deuil profonds. Mon caractère en avait pris une teinte timide et presque sauvage. Elle n'en fut que plus forte, l'émotion d'étrangeté et de bonheur qui se produisit en moi à l'apparition de cette charmante enfant dans le cercle de la famille. Fils unique, je n'avais pas eu de sœur à aimer. et cette fois, à certains batte-

ments de mon cœur, il me sembla qu'Émilie, c'était une sœur que le ciel m'envoyait. Elle-même, à notre première entrevue, après m'avoir considéré attentivement, et comme si elle eût deviné, à travers mon embarras un peu gauche, l'attachement fraternel que j'étais prêt à lui donner, dans sa gracieuse innocence, vint à moi et me tendit d'abord la main. A partir de ce moment, toutes mes pensées ne furent occupées que d'elle. Aux instants que je pouvais passer à ses côtés, je me sentais vivre deux fois; et comme j'étais fier et joyeux lorsque je la voyais, quittant sa mère, accourir vers moi, me réclamer pour son compagnon de jeux et, mieux encore, pour son chevalier dans les excursions par monts et par vaux qui faisaient ses délices à Luczyn! Élevée à la ville, Émilie goûtait avec d'autant plus de bonheur le grand air, les horizons sans bornes, la liberté des champs. Elle s'associait avec ardeur à mes lointaines promenades. Sa constitution était frêle encore; par nature, peut-être eût-elle été craintive; mais en elle la volonté dominait tout, suppléait à tout. Dans nos expéditions les plus aventureuses, fallait-il gravir des rochers ou des ruines, fallait-il descendre au fond de quelque sombre gorge, elle se riait de mes offres de service ; intrépide et légère d'ailleurs comme une gazelle, avant moi elle arrivait sur les plus hauts sommets ou disparaissait sous les grands sapins au pied desquels bouillonnait le torrent.

Nous étions alors en septembre. Déjà les soirées étaient froides et longues. Au château, nous les passions dans une salle servant de bibliothèque, autour d'un vaste foyer alimenté par de vraies bûches de Noël et des brassées de bois résineux qui nous réjouissaient de leur flamme petillante. La société, augmentée chaque jour à cette heure par la visite de quelques-uns de

nos voisins, se formait en demi-cercle autour de l'antique cheminée, et le temps s'écoulait en causeries ou en lectures. Au nombre de nos meilleurs habitués, se trouvait un ancien palatin, ami de mon père, le comte Tzamoski, qui avait passé une partie de sa vie dans de hauts emplois diplomatiques, et l'autre en prenant loyament sa part des luttes pour l'indépendance nationale. Il contait volontiers, il contait bien surtout et semblait avoir conservé tout le feu de ses jeunes années. L'histoire de son temps, il la possédait à merveille; et, quand cet énergique vieillard se mettait à retracer les espérances, les déceptions, les malheurs de son pays, par la sincérité et la vivacité de ses impressions personnelles qui éclataient dans ses récits, il savait bien autrement nous émouvoir que n'aurait pu faire tout le talent d'un historien de profession.

Un soir, le tour qu'avait pris la conversation amena le comte Tzamoski à nous reproduire en traits rapides les événements de 1792, ce réveil de la Pologne qui rendit tant d'espoir aux amis de l'indépendance et de la grandeur nationales : « La Pologne alors, disait-il, semblait se relever de ses ruines. La Constitution du 3 mai 1791, œuvre de sagesse et de patriotisme, votée par la Diète, acclamée par la nation, sanctionnée par le roi, consacrant les droits de tous, nous présageait l'unité, la force et un meilleur avenir. La division s'était mise parmi nos ennemis. La Russie et l'Autriche s'arrangeaient entre elles pour les dépouilles de l'empire turc; la Prusse, jalouse, s'était unie à nous par un traité d'alliance offensive et défensive. Nous respirions... Mais voici que le génie du despotisme s'inquiète; l'esprit d'avidité et d'astuce se réveille dans les conseils des rois! pour écraser la Pologne renaissante, ils oublient tout, leurs querelles, leur honneur, la foi jurée!...

« Trahie, menacée de tous côtés, envahie par les Russes, la Pologne en appelle à Dieu et à ses armes. Son premier élan est irrésistible. Elle arrête les Russes à la journée de Ziélincé; elle leur arrache la victoire à celle de Dubienka, où notre grand citoyen Kosciusko, qui commande l'armée, se couvre de gloire. En même temps, un jeune prince, Joseph Poniatowski, neveu du roi, par sa brillante bravoure, révélait déjà le héros que l'Europe admira plus tard...

« O douleur! tant de sublimes efforts sont perdus par la criminelle faiblesse d'un homme! Soldats et généraux, au moment où ils honorent ainsi la Pologne et vont la sauver sans doute, se voient tout à coup désavoués par le roi lui-même! Stanislas-Auguste, cédant encore une fois aux intrigues et aux menaces de Catherine, n'a pas honte de déserter la cause nationale, de renier la Constitution et de se ranger du parti de la czarine et de quelques traîtres qui ont vendu aux Russes leur patrie! notre brave armée, le désespoir dans le cœur, est réduite à l'impuissance de combattre. Le territoire national se couvre de régiments russes et prussiens. Par un manifeste insolent, les souverains déclarent « que la Pologne est devenue inquiétante pour ses « voisins, et que la prudence commande de la renfer- « mer dans d'étroites limites. » Et ils se mettent à l'œuvre de nouveau pour le partage de nos dépouilles!

« Une dernière douleur, un dernier outrage nous étaient réservés, ajoute le comte Tzamoski. Catherine pratiquait habilement l'art de couvrir d'un manteau de légalité la violence et l'extorsion. Elle voulut que la malheureuse Pologne parût elle-même sanctionner son humiliation et sa ruine. Elle exigea qu'un simulacre de Diète fut convoqué à Grodno. Ai-je besoin de dire sous quelle pression, par quels ordres les élections se firent?

Quelques diétines, pourtant, eurent le courage de revendiquer leur liberté et de protester en envoyant à la Diète de vrais Polonais. C'est ainsi que, moi-même, je fus élu nonce par la diétine de Wilna. A l'assemblée de Grodno, nous n'étions pas plus de quarante sensibles au malheur et à l'humiliation du pays; mais le patriotisme et l'honnêteté indignés doublaient nos forces. Pendant trois mois, nous tînmes en échec les agents de la czarine et les misérables qu'elle avait achetés. Enfin, le 23 septembre 1793, l'ambassadeur moscovite, Sievers, pour arracher à la Diète les votes qu'il en attend, fait entourer de bataillons russes et de canons, mèche allumée, la salle des séances. A côté même du trône, vient s'asseoir un général russe qui n'épargne à l'assemblée ni les sommations ni les menaces. Et ce ne sont pas de vaines paroles; car, dans la nuit, quatre nonces des plus intrépides parmi les opposants ont été enlevés de leurs demeures par des Cosaques. Cependant l'assemblée, que contient encore l'attitude de quelques bons citoyens, au lieu de délibérer, demeure immobile et muette. L'agent de Catherine perd patience; il écrit cet mots au chef de la force armée : « Le roi lui-même doit rester fixé sur son trône jusqu'à ce qu'il ait cédé. Je ferai coucher les nonces sur la paille dans la salle des conférences, tant que ma volonté ne sera pas exécutée. » Le général russe alors veut en finir par la force. Il envoie l'ordre à ses soldats d'envahir la salle. Quelques traîtres s'écrient : « Le silence tient lieu de consentement! » L'assemblée se disperse... Le roi, resté seul aux mains des agents de Catherine, gémit trop tard de sa faiblesse; il signe en pleurant l'acte qu'on lui présente... La seconde immolation de la Pologne est consommée! »

En déroulant ce tableau des extrêmes misères de

notre patrie, le comte Tzamoski avait l'éloquence qui vient du cœur. Ses traits, sa voix, ses gestes respiraient une émotion profonde, et qui allait vibrer dans l'âme de chacun de ses auditeurs.

Au moment où il avait commencé son récit, Émilie était assise sur un pliant à côté de sa mère, et à demi cachée par une des cariatides qui supportaient le fronton de la vaste cheminée. Bientôt, quand l'intérêt eut grandi, elle s'était levée, et puis silencieusement, petit à petit, sans se rendre compte à elle-même de ses mouvements, s'avançant comme une ombre, elle s'était trouvée droite, dans le cercle, en face et à quelques pas du narrateur, qu'elle ne quittait pas des yeux. Moi-même, j'étais comme enchaîné à la parole du vieillard, et mon impression était d'autant plus forte que cette parole grave et à la fois brûlante de patriotisme me faisait illusion; je croyais entendre mon père!... Cependant mes regards vinrent à tomber sur Émilie. Non, je ne saurais rendre la puissance de ce genre de beauté intime, mystérieuse, extatique, dont cet enfant me parut alors resplendir!.. Ses cheveux blonds, partagés en bandeaux et retombant en boucles sur ses épaules, laissaient à découvert son front pur et élevé. Sa tête méditative était un peu penchée en avant, et ses petites mains croisées sur sa poitrine. Ses yeux, tout grands ouverts, laissaient voir les douleurs de son âme vive et ingénue, au spectacle de la Pologne saignant par mille blessures. Sur ses joues pâles coulaient deux grosses larmes... Je ne fus pas seul à être frappé de cette charmante et poétique apparition; tous les regards étaient venus successivement s'arrêter sur la jeune enthousiaste. Émilie ne s'apercevait de rien... Mais, quand la voix du comte, au terme de son douloureux récit, s'éteignit sous l'émotion qui l'oppressait, tout à coup l'enfant s'éveilla

comme d'un rêve. Sa surprise fut extrême de se voir au milieu du cercle et l'objet de l'attention générale. Elle tressaillit; une vive rougeur colora ses joues. Rapide comme l'oiseau, elle s'esquiva, et alla se replonger dans l'ombre, un peu en arrière du fauteuil de sa mère. Elle s'y tint tout le reste de la soirée, muette et pensive.

XII

Émilie, jusque-là, n'avait été pour moi qu'une enfant aimable et sympathique. A partir de cette soirée où son jeune cœur s'était, malgré lui, révélé si riche de piété filiale envers la Pologne, mon affection pour elle tout ensemble s'exalta et s'imprégna de respect; elle devint une sorte de culte. Ma joie était grande, d'ailleurs, d'avoir découvert un point par lequel nos cœurs battaient à l'unisson. Et comme je mis bien dès lors à profit les notions assez étendues que mes lectures et mes conversations avec mon père m'avaient données sur l'histoire de notre pays!... Émilie n'avait encore qu'une instruction très-superficielle, et son esprit était neuf pour toutes les choses historiques. Aussi elle m'écoutait avidement, lorsqu'après nos jeux ou dans nos promenades je lui racontais, avec le feu de mes quinze ans, les glorieux faits dont nos annales sont pleines, nos guerres et nos splendeurs d'autrefois, l'empire slave dans nos mains, la Pologne boulevard de l'Europe contre les invasions asiatiques, nos armes respectées de la Scandinavie et de l'Allemagne, humiliant vingt fois les Moscovites, sauvant l'ingrate Autriche et avec elle la chrétienté; enfin, obligeant l'Asie et l'Europe à nous compter parmi les grandes nations!... Mais je ne l'attachais jamais plus vivement à mes récits qu'en lui retraçant notre douloureuse

histoire du dernier demi-siècle, le malheur et le patriotisme de nos pères, leur indomptable constance, qui, lorsque nous étions comme abandonnés de Dieu et des hommes, ne désespérait pas d'une cause juste et protestait jusqu'à la mort contre la violence et l'iniquité des rois. Animé et exalté moi-même par ces récits, je m'enivrais d'une joie imprudente à voir l'émotion qui faisait perler la sueur sur le front d'Émilie et blêmir ses lèvres, à voir les mouvements précipités de son cœur soulevant sa poitrine, et ses prunelles dilatées qui laissaient plonger librement mes regards dans ses beaux yeux comme au fond d'une source limpide. Alors, je l'avoue, je ne m'inquiétais pas s'il était sage à moi de faire vibrer à ce point les fibres de cette sensitive, au risque de les briser. Dans nos courses lointaines, si nous faisions une halte, j'avais soin de choisir la chaumière de quelque ancien soldat, d'un compagnon d'armes de mon père; j'encourageais ces braves gens à nous dire ce qu'ils avaient fait pour la Pologne dans leur jeunesse, à nous raconter leurs combats et leurs souffrances. Émilie ne se lassait pas d'entendre leurs récits dans cette vieille et énergique langue polonaise qu'elle parlait elle-même à merveille et toujours de préférence au français, quoique son éducation eût été bien plutôt celle d'une Parisienne que d'une fille de la Lithuanie.

Browner n'avait pas été le dernier à remarquer l'élan avec lequel la jeune Émilie Plater se portait vers les souvenirs de notre histoire, glorieux ou tristes. Sous sa grosse enveloppe, il était loin d'être insensible à cette fraîche et vive poésie qui débordait de l'âme de cette noble enfant. Souvent nous l'admettions en tiers dans nos expéditions, où il nous rendait toujours quelques services, et, s'il nous voyait disposés à l'écouter, il ne manquait pas l'occasion de nous raconter, avec son

originalité incisive, les épisodes les plus émouvants de sa vie de soldat patriote. Un jour que, surpris par un ouragan dans la forêt, nous avions cherché un refuge sous une hutte de charbonnier, Browner, pour nous faire attendre patiemment que le ciel s'éclaircit, se mit à nous raconter son enrôlement et ses premières armes, lors du soulèvement de la Lithuanie, en 1794. Une fois sur ce terrain, il ne s'arrêta plus, et se jeta en plein dans l'histoire de cette grande et lamentable époque. Nos paysans, qui ónt été mêlés à toutes les crises politiques, à toutes les luttes pour l'indépendance nationale, sont loin de cette ignorance profonde de la vie publique du pays que j'ai vue, avec tant d'étonnement, en France surtout, chez le peuple des villes et des campagnes. Browner, donc qui était en verve ce jour-là, nous retraça, avec une sorte de rude éloquence, la levée en masse de 1794, la Lithuanie donnant bravement la main à la vieille Pologne insurgée, Wilna imitant Varsovie, et, après des combats acharnés dans ses rues, faisant mettre bas les armes à une grosse garnison; partout, seigneurs et paysans courant sus à l'étranger, à l'ennemi commun : Jasinski le détruisant en détail dans les bois, Dombrowski et Madalinski forçant le roi de Prusse à lever le siége de Varsovie, et notre grand Kosciuszko, vainqueur des Russes à Raclawicé. Puis il nous parla d'un air sombre des jours funestes qui suivirent, de notre héroïque armée qui fondait au milieu même de ses victoires, de Souwaroff qui s'avançait à la tête de vieilles troupes, enfin de la désastreuse bataille de Maciéiovicé, où il était lui-même, où succombèrent les restes de notre vaillante armée, où, Kosciuszko, après d'admirables efforts, blessé et jeté à terre, tomba aux mains du vainqueur.

Vers la fin de ces récits, je voyais le sang empour-

prer la figure du vieux soldat, et il y avait des éclairs au fond de ses petits yeux. Exaspéré par ses souvenirs et content de nous inoculer sa haine contre le Russe, Browner n'en resta point là; il suivit Souwaroff, l'affreux Tartare, aux portes de Varsovie, à l'attaque de Praga. Il nous montra ce malheureux faubourg emporté d'assaut, ses défenseurs égorgés, Souwaroff sortant du milieu du carnage pour aller prendre un bain, et lâchant la bride à ses féroces soldats par ces mots dignes d'eux et de lui : « Mes enfants, amusez-vous! » Et alors des scènes hideuses, épouvantables; le massacre dans les rues, dans les maisons, jusque dans les églises; rien d'épargné, ni l'âge ni le sexe; des troupes de jeunes filles en vain réfugiées dans le sanctuaire; et les assassins arrivant jusqu'à elles sur le corps d'un noble prêtre qui, la croix en main, avait espéré les sauver; le sang de 15,000 victimes ruisselant jusqu'au fleuve, et leurs cris lamentables allant sur l'autre rive épouvanter Varsovie, qui ne pouvait ni les défendre, ni les venger!...

Emporté par sa verve, qui grondait alors comme une colère sauvage, le vieux soldat n'entendait pas Émilie lui disant d'une voix éteinte : « Assez! assez! » Cette voix me glaça de frayeur. Je jetai les yeux sur la jeune fille, et saisis en même temps le bras de Browner, qui s'arrêta tout court.

Émilie s'était laissée aller contre une des parois de la hutte, les yeux demi-fermés, les deux mains appuyées sur son cœur comme pour en comprimer les battements; je l'entendis murmurer encore ces mots : « Malheureuse Pologne! » Puis elle devint d'une mortelle pâleur, ses paupières s'abaissèrent tout à fait et sa tête s'inclina sur son épaule. Browner fut d'abord comme pétrifié; il enleva ensuite Émilie dans ses bras et la

porta au grand air. Moi, j'étais tout éperdu; je lui pressais les mains, je l'embrassais, je la suppliais, en pleurant, de ne pas mourir. Elle rouvrit les yeux, et le premier mouvement qui se dessina sur sa bouche languissante fut un sourire : « Oh! ce n'est rien, Witold, me dit-elle en m'adressant un regard plein de douceur; j'ai beaucoup souffert... mais déjà je suis bien mieux. » Elle fit effort pour se lever, et voulut, malgré nos instances et quoique faible encore, revenir à pied à Luczyn, en s'appuyant sur mon bras. Je ne cachai rien de toute cette aventure à ma tante, qui me gronda fort pour mon imprudence, et Browner, le conteur aux terribles récits, eut sa bonne part de la mercuriale. A dire vrai, pour ce brave homme comme pour moi, la mercuriale était absolument superflue. Nous aurions certes, l'un et l'autre, fait vœu de silence jusqu'à la fin de notre vie, plutôt que d'exposer encore à de trop fortes émotions une si bonne et si délicate nature.

Un jour vint où la comtesse Plater annonça son prochain départ de Luczyn. Malgré les démarches actives de ses amis, elle avait vu repousser les conditions qui seules eussent rendu une réconciliation digne et possible. Il ne lui restait plus qu'à céder aux instances de sa parente, Mme Sieberg, et à quitter Wilna pour aller se fixer en Livonie. Émilie, sans aucun doute, avait pénétré le chagrin de sa mère. Depuis quelque temps, je la voyais triste elle même; elle n'avait plus de goût pour nos jeux, elle n'acceptait plus que rarement les parties de campagne, les lointaines excursions que j'inventais pour la distraire. Plusieurs fois je la questionnai sur ce changement; mais toujours, au lieu de me répondre, elle garda le silence ou détourna la conversation. Au départ, néanmoins, elle m'embrassa avec ef-

fusion, et je crus voir une larme trembler, comme une goutte de rosée, sur ses longs cils...

Quand Émilie ne fut plus là, je m'effrayai du vide qui sembla s'être fait en moi-même et autour de moi. Le château, les jardins, les bois, la vallée, tous les lieux que j'aimais autrefois me parurent déserts et d'une affreuse tristesse. J'osais à peine me l'avouer; mais, même auprès de ma tante Berthe, une véritable mère, je ne me sentais plus le cœur dilaté comme autrefois. A son regard, au son de sa voix, à ses caresses, je ne trouvais plus la même douceur. Il fallut bien du temps pour que ce premier trouble de mon âme s'apaisât, et pour qu'au souvenir d'Émilie et de sa trop courte apparition au milieu de nous, il ne se mêlât plus pour moi rien de douloureux.

XIII

Quoique toujours couverte de mystère, la mort de mon père ne faisait plus de doute pour personne. J'étais orphelin... Ce que ce mot renferme de malheur, le commun des hommes ne le soupçonne pas. Les mots s'usent à la longue; ils ne nous disent plus ce qu'ils disaient aux premiers nés de la race humaine. Pour les rajeunir, pour leur rendre leur forte expression, il nous faut, à nous, l'expérience personnelle, il nous faut le drame saisissant de la vie. Je venais d'entrer dans ma seizième année, lorsqu'un événement, qui me frappa comme un coup de foudre, me fit sentir cruellement et par un côté nouveau le malheur d'avoir perdu mon guide et mon soutien; je tombai sous la domination d'un étranger: on me nomma un tuteur!...

Pendant le séjour de la comtesse Plater à Luczyn, j'avais remarqué à plusieurs reprises les visites et les conférences particulières avec ma tante d'un personnage de Wilna, M. Yagowski; et ces démarches me donnaient quelque ombrage, car, depuis lors, ma tante me paraissait préoccupée et triste. M. Yagowski était parent de mon père à un degré éloigné. Comme rien ne les rapprochait, ni les goûts, ni le genre d'esprit, ni le caractère surtout, ils ne se voyaient pas. En politique, d'ailleurs, ils suivaient deux lignes diamétrale-

ment opposées. M. Yagowski s'était donné corps et âme aux oppresseurs de son pays. Il était du petit nombre de nobles Lithuaniens qui formaient, à Wilna, une sorte de cour au général russe, gouverneur de la province. Un jour, ma tante me fit appeler dans sa chambre; je fus bien surpris de l'y trouver tout en larmes et pouvant à peine articuler une parole. Elle vint à moi, me serra dans ses bras et couvrit mon front et mes cheveux de baisers avec une tendresse fiévreuse que je ne lui avais pas encore vue. Enfin, plus maîtresse d'elle-même, elle me dit quel malheur nous frappait tous les deux : M. Yagowski, ce parent qui jusque-là ne m'avait pas même révélé son existence, faisant parade tout à coup d'un grand zèle pour mes intérêts, avait fait déclarer *l'absence* de mon père, et provoquer l'accomplissement des formalités légales pour qu'un tuteur me fût nommé. Une lettre de M. Yagowski, que ma tante venait de recevoir, nous apprenait « que le conseil de famille lui avait déféré à lui-même la tutelle, et que, jaloux d'en remplir tous les devoirs, il désirait m'avoir auprès de lui à Wilna, afin de prendre soin de mon éducation. »

A ces derniers mots, j'éclatai avec une violence qui effraya ma bonne tante. Je n'essayerai pas de peindre la colère dont j'étais transporté. Mettre en pièces la lettre de M. Yagowski, me répandre contre lui en malédictions, me jeter au cou de celle que j'aimais comme ma mère, et protester que nulle force au monde ne saurait m'arracher d'auprès d'elle, tel fut mon premier mouvement. Dans ma rudesse ingénue, j'étais décidé à me mettre en révolte contre une loi qui offensait et brisait mes plus saintes affections... Il fallut céder cependant : et, quelques jours après, dévorant mes larmes, j'entrais à l'hôtel de M. Yagowski, où je fus installé par

lui-même, dans un petit logement séparé, avec un précepteur dont il avait eu soin de se pourvoir.

Quels motifs dirigeaient cet homme? qui le poussait à prendre, vis-à-vis d'un enfant de quinze ans et d'une femme, des allures de persécuteur et à rechercher la faveur d'une tutelle avec le même empressement que d'autres mettraient à l'éviter? Peut-être un grain de vanité, parce que j'étais l'héritier d'un nom honoré dans toute la Lithuanie, mais surtout un calcul d'étroite et odieuse ambition. Les Luczynski étaient signalés à bon droit au gouvernement russe pour leur fidélité à la Pologne, pour l'énergie de leur haine contre l'oppression étrangère. S'emparer de l'unique rejeton de cette famille, le façonner à sa guise, arriver peut-être à déraciner de cette âme d'adolescent la foi de ses pères, c'était une perspective qui devait sourire à un homme tel que M. Yagowski. Qu'il pût un jour se vanter d'avoir atteint pareil but, et, ce jour-là, il aurait bien mérité d'un pouvoir qui aimait à corrompre pour mieux asservir. Non, je ne calomnie pas M. Yagowski en lui attribuant de tels desseins sur moi. Toute sa conduite n'a que trop bien mis en lumière ses calculs misérables.

Dès la première vue, je me sentis pour cet homme une aversion instinctive. Sa figure était pâle, son teint presque livide, ses yeux petits et couverts; il était de haute taille, de forte corpulence, roide à défaut de dignité, et il parlait d'un ton solennel. Il ne me fallut ni beaucoup de temps, ni beaucoup de pénétration pour reconnaître qu'il y avait deux hommes dans M. Yagowski : tout d'abord l'homme théâtral, affectionnant les grandes phrases, jouant les beaux sentiments, cœur tendre, expansif, selon le besoin, ou bien moraliste sentencieux et austère, se croyant d'ailleurs passé maître dans l'art de fasciner les gens, selon la loi de son intérêt; et

derrière ce personnage on trouvait l'homme naturel, l'homme vrai, c'est-à-dire une âme du commun, une personnalité sèche, une vanité implacable. Ceux qui étaient au-dessous de lui ne se trompaient pas sur son caractère; il était détesté de ses serviteurs et des paysans de ses domaines. Honnête, disait-on, dans le sens vulgaire du mot, mais sans scrupules dès qu'il y allait des satisfactions de son amour-propre; insatiable enfin des faveurs du pouvoir, des oripeaux qu'il distribue.

Sans avoir la mauvaise nature de son mari, Mme Yagowska était peu faite pour me rendre agréable mon séjour contraint dans cette maison. Elle avait été fort belle et justifiait encore, à trente-cinq ans, les hommages que lui rendait le monde des salons. C'était une de ces femmes de peu de sens qui, ne visant qu'à être admirées, oublient de se faire aimer, une de ces beautés qui ont l'art de se rendre insupportables, en prenant l'initiative de s'adorer elles-mêmes. Pour moi, le type de la femme, jusque-là, c'était ma tante Berthe, si simple, si désintéressée de toute vanité et à qui il n'en coûtait jamais de s'effacer pour être agréable aux autres. Ces qualités, j'en étais venu à les croire ordinaires et naturelles à tout son sexe. Combien donc elle me parut étrange, cette femme uniquement occupée d'elle et de l'effet de ses charmes et de sa toilette! Dès les premiers moments, Mme Yagowska parut m'avoir en parfaite antipathie. Elle me trouvait rustique et farouche au delà de toute mesure. J'avoue qu'en effet, loin de l'admirer quand je la voyais dans son salon, parée comme une madone, nonchalamment étendue sur un divan parmi des flots de mousseline et de dentelles, et provoquant par ses minauderies les adulations des hommes qui s'empressaient autour d'elle, je la regardais curieusement comme un objet nouveau pour moi, comme

un être singulier et dressé pour un rôle ridicule. De son côté, elle me le rendait bien. Si d'aventure ses yeux s'égaraient sur moi, il m'était facile d'y lire l'étonnement, le dédain, presque de la frayeur, comme si elle se trouvait en présence de quelque jeune sanglier, arraché la veille du fond de sa forêt, et que l'on ferait bien d'y faire rentrer au plus tôt.

Quant au précepteur que je tenais de la main de M. Yagowski, j'étais, j'en conviens, fort mal disposé à son égard, et il reçut de moi, le premier jour, un accueil peu confiant. Il avait pourtant, ce bon M. Walkner, une physionomie débonnaire, un air moitié distrait, moitié souriant, qui était du meilleur augure. D'origine allemande, jadis répétiteur à l'université d'Iéna, fort instruit et pauvre à l'avenant, il avait passé la plus grosse moitié de sa vie à faire, à Saint-Pétersbourg et à Moscou, l'éducation d'enfants de grandes familles. Un officier d'ordonnance de l'empereur Alexandre, dont il avait élevé le fils en dernier lieu, l'avait particulièrement recommandé à M. Yagowski ; et une recommandation venue d'une telle source était pour mon tuteur un ordre qu'il ne se serait pas permis de discuter. Sans aucun doute, il comptait sur M. Walkner, en raison de ses précédents, pour imprégner de l'esprit moscovite ma nature polonaise. Mais, en cela, grande fut l'illusion de mon tuteur ; car pensées politiques, traditions, nationalité russe, polonaise, voire même allemande, occupaient la plus petite place possible dans le cerveau de M. Walkner ; il avait bien autre chose à faire, le brave homme ! Il avait une passion qui n'était pas de ce monde, et qui le tenait naturellement à des distances infinies, au-dessus de nos débats terrestres. C'était un astronome déterminé, spécialement épris des étoiles fixes et auteur d'un vaste système sur les nébuleuses, leur ori-

gine, leurs développements et leur avénement définitif sous la forme d'astres appelés à vivre au firmament leur vie de quelques milliards d'années. On peut penser quels soupirs arrachait à un aussi savant homme la nécessité de descendre chaque jour de ses sublimes spéculations pour gagner son pain terre à terre, en donnant, tant bien que mal, à quelque enfant gâté des leçons de grammaire, de prosodie ou de rhétorique.

Pour ma part, bien me prit d'avoir le goût de l'étude et de sentir qu'à mon âge, je n'avais plus de temps à perdre; car il n'est pas de distraction et d'excentricité que je n'aurais pu me permettre, pendant que la pensée de mon docte précepteur remontait, par delà tous les soleils connus, vers ses chères nébuleuses, ses *nids d'étoiles*, comme il les appelait complaisamment. Je dois d'ailleurs à M. Walkner cette justice, qu'il n'a jamais troublé ni gêné, en quoique ce fût, ma liberté d'aimer la Pologne et de détester le régime russe de toute mon âme. Même sans qu'il s'en aperçût, je faisais, à ses propres dépens, de la propagande; avec moi, il devenait de jour en jour moins moscovite, et, si je vantais avec chaleur devant lui la terre des Jagellons et des Sobieski : « Dites aussi, jeune homme, reprenait-il ingénument, dites : La terre qui a l'honneur d'avoir produit le grand Copernic! » Et, en prononçant ce nom, il soulevait, en signe de respect, la calotte de drap qui recouvrait ses rares cheveux gris. Cet homme était la bonté même, et je ne tardai pas à m'attacher à lui. De son côté, malgré les aigres observations que je lui attirai plus d'une fois de la part de M. Yagowski, et quoique je ne me fisse pas faute de le taquiner et de le jeter hors des gonds, par exemple en niant effrontément son système sur la formation des étoiles fixes, il m'avait en grande amitié. C'est à lui seul,

que j'ai dû de trouver supportable mon sejour sous ce toit inhospitalier.

Cependant M. Yagowski suivait son plan : il multipliait ses entretiens avec moi, il me tâtait par tous les points, et, comme il était beau parleur et croyait sa parole irrésistible, il comptait bien me dégoûter à la longue d'être du parti des vaincus, me gagner à la cause du plus fort, et s'en faire un mérite auprès de ses maîtres. Patelin et roué, il n'avait garde d'attaquer de front mes convictions, mon sentiment intime, mais il cherchait avec un art détestable à amoindrir à mes yeux l'objet de mon culte. Il tournait perfidement contre la Pologne ses vertus mêmes, la poésie chevaleresque de ses sentiments, son insouciance du danger, sa noble confiance dans son droit et dans la foi jurée. Tout cela, sous sa parole délétère, devenait d'irremédiables causes d'affaissement et de ruine. Nos meilleurs citoyens n'étaient plus que des hommes à courte vue qui, poursuivant une chimère, avaient perdu leur pays; il trouvait moyen de rendre terne et douteuse la réputation même des plus illustres; et parce qu'ils avaient succombé, il avait, en parlant d'eux, un ignoble sourire. En revanche, quelle admiration, quels éloges pour la politique des czars!... Comme il me froissait le cœur, cet adorateur de la force et du succès, lorsque, exaltant le colosse russe, prochain dominateur, disait-il, de l'Europe comme de l'Asie, il se complaisait à peindre en regard la Pologne abattue, épuisée, tenant à peine une place sur la carte du monde; et lorsqu'il osait dire que jamais elle ne remonterait au rang des nations!...

Oh! alors, entraîné par sa haine de renégat, il oubliait bien son rôle et son but, car il me blessait au plus profond de mon cœur. Tout de lui me devenait odieux, doctrines et caractère. Forcé de l'écouter, je me ren-

fermais le plus souvent dans un silence obstiné, mais auquel la colère, qui brillait dans mes yeux, donnait assez sa vraie signification. Quelquefois, perdant patience, j'entrais en lutte avec lui, lutte bien inégale pour l'habileté à manier la parole; mais enfin, contre ses sophismes, je demandais des armes à mon bon sens, à mon honnêteté surtout, et au peu que je savais de l'histoire des nations slaves. Je lui ripostais par quelques phrases courtes, énergiques; je prenais même facilement avec lui le ton agressif et amer, comme si j'avais en face de moi un ennemi; et il est vraiment heureux que ce temps d'épreuves ait été abrégé, car, me débattant contre cet homme, je me sentais devenir atrabilaire et méchant. Pourtant, M. Yagowski semblait se plaire à ces tournois de paroles où il lui était facile de s'attribuer l'avantage. Mes réponses, même les plus acérées, il les prenait en plaisanterie, comme boutades d'un jeune sauvage incapable encore de comprendre les choses de la haute civilisation. Il lui arrivait même d'engager avec moi ces controverses à table, devant ses convives, fonctionnaires ou créatures du gouvernement russe, croyant bien s'acquérir par là de bonnes notes, et se donner de faciles triomphes. Cela m'exaspérait... et ce fut pourtant ce qui me fit bientôt recouvrer ma liberté!

XIV

M. Yagowski traitait souvent. Les dîners étaient le grand ressort de sa politique. Une fois par semaine, il avait à dîner une partie de l'état-major russe, quelquefois le gouverneur lui-même. Dans l'automne de 1817, le général Wittgenstein, qui possédait alors toute la faveur d'Alexandre, inspectant les goubernies de l'Ouest, passa quelque temps dans la capitale de la Lithuanie. M. Yagowski fit si bien, qu'il obtint de l'avoir à dîner un jour, et, par hasard, ce jour fut le 25 novembre, anniversaire de sainte Catherine, une des saintes les plus honorées et les plus fêtées du peuple russe. Vers la fin du repas, M. Yagowski, en belle humeur, et s'imaginant faire un rapprochement ingénieux, proposa un toast *à la grande Catherine*, toast dans lequel il mêla le nom et les vertus de la sainte au nom et aux *vertus* de la trop fameuse czarine. Comme il devait s'y attendre, ce toast fut vivement acclamé par les convives. Seul, je n'y répondis pas, je ne me levai pas. Mon abstention, qui serait passée inaperçue, n'échappa point à l'œil oblique de M. Yagowski. Me prenant aigrement à partie : « Je ne pense pas, dit-il, que personne ici puisse s'offusquer de ma légitime admiration pour notre grande impératrice. Les vieilles rancunes, d'ailleurs, ont fait leur temps. Catherine II a mis fin à l'anarchie

où vivaient misérablement nos pères, et c'est un service que ne doivent pas méconnaître ceux-là qui se piquent surtout d'avoir le cœur polonais. » Tous les yeux s'étaient dirigés sur moi; mon trouble était extrême, mais mon indignation plus forte encore; pour une minute, elle me donna de l'audace. « C'est à moi que vous jetez le gant, monsieur, dis-je avec véhémence en me tournant vers M. Yagowski; eh bien, je le relève. Du fond de mon cœur, j'ai repoussé votre toast, c'est vrai; mais ce n'est pas seulement comme Polonais, sachez-le bien. Cette femme dont vous encensez la mémoire, elle n'a pas seulement étouffé la liberté et la nationalité polonaises. Pour régner seule, elle a assassiné Pierre III, son mari; elle a assassiné le jeune prince Ivan; toujours et partout, elle a encouragé et soudoyé les traîtres. Et moi, je ne sais pas encore, Dieu merci! honorer la fourberie et l'assassinat! »

La foudre serait tombée au milieu de la table du festin, qu'elle n'aurait pas rendu les convives plus muets de stupeur. M. Yagowski, pâle comme la mort, me regardait avec des yeux effarés. Les officiers russes étaient immobiles comme des statues. Le général seul avait conservé son air d'aisance et de bonne humeur, et ce fut lui qui se chargea de mettre fin à cette situation fort tendue. « Tudieu! jeune homme, me dit-il, comme vous tranchez lestement les problèmes historiques! Il y a sans doute quelques énigmes dans la vie de la grande Catherine; mais, croyez-moi, laissez le soin de débrouiller ces énigmes-là à des esprits moins primitifs que le vôtre. » Puis, s'adressant à M. Yagowski : « Dans quel livre donc, monsieur le tuteur, dit-il avec malice, faites-vous apprendre l'histoire à ce jeune gentilhomme? L'histoire, c'est bien scabreux pour une tête aussi vive! A votre place, je tiendrais mon pupille quelque temps

encore au milieu des thèmes et des versions. Ce n'est pas un terrain brûlant celui là; il n'a rien de commun avec le grand chemin qui conduit par delà les monts Ourals. » — A ces paroles, mon tuteur, je pense, eut comme une vision de la Sibérie. C'était pitié de voir son air d'épouvante ; et ses yeux semblaient interroger toutes les portes, comme si elles allaient donner passage à d'affreux Cosaques chargés de s'emparer de sa personne. Dans sa frayeur extrême, il balbutiait de plates excuses que le général ne se donnait pas la peine d'écouter. Pour comble, madame Yagowska, que l'imprévu de cette scène avait tirée de sa superbe indolence, et chez qui vivait encore quelque étincelle de fierté polonaise, lança à ce malheureux un regard accablant, accompagné d'un mouvement d'épaules fort significatif.

Je n'en fus pas quitte, moi, pour les airs courroucés de mon tuteur. Mon éloquente sortie me valut, en outre, d'être sévèrement consigné dans ma chambre pour huit jours. Par compensation, elle me priva à tout jamais des leçons de politique et de morale de M. Yagowski, tant publiques que particulières. Il ne m'abordait plus qu'au cas d'absolue nécessité et pour me signifier ses volontés en termes secs et laconiques. S'il avait à sa table, suivant son habitude, des officiers ou fonctionnaires russes, deux fois sur trois, il trouvait des prétextes pour me faire dîner en tête à tête avec mon précepteur. Enfin, on voyait clairement qu'il en était venu à me considérer comme un objet dangereux qu'il détenait chez lui à ses risques et périls, comme une sorte de brûlot qui pouvait, au premier jour, prendre feu et l'anéantir corps et biens. Là-dessus, je bâtis un plan de délivrance qui me réussit à souhait. Une épidémie variolique étant venue à se déclarer à Wilna, j'en profitai pour me faire octroyer l'air essentiellement sa-

lubre de nos collines et de nos bois. Par des motifs plus ou moins spécieux, j'obtins de prolonger mon séjour à Luczyn et gagnai l'époque des vacances. Lorsqu'elles touchèrent à leur fin, ce fut le tour de ma tante. Jugeant le moment venu de fournir à M. Yagowski l'occasion de montrer toute sa grandeur d'âme, elle lui présenta une pathétique requête, « afin qu'il voulût bien se relâcher de la rigueur de ses droits de tutelle, en faveur d'une femme privée de son neveu, de l'orphelin qu'elle avait élevé et qui faisait toute sa joie et tout son bonheur. » Dès le lendemain, ma tante recevait de M. Yagowski une lettre de quatre pages, morceau de grand style où il s'étendait en une foule de thèses philosophiques à propos de la puissance paternelle, directe ou déléguée, des obligations de la tutelle dative, de l'éducation en général et particulièrement de l'unité de vues et de direction qui doit y présider, etc., etc... Dans les trois dernières lignes de la quatrième page, il accédait purement et simplement à la demande de ma tante; il m'autorisait à prolonger indéfiniment mon séjour à Luczyn, sous la garde et la responsabilité du digne M. Walkner.

Je bondis de joie à cette nouvelle; ma vie heureuse recommençait. Ce jour-là fut pour tout le monde, au château et au village aussi, un jour de fête. Il y eut gala, et M. Walkner lui-même, au sortir de la table, fit presque des folies. Ce brave homme était émerveillé de la bonté et des prévenances de ma tante, chose nouvelle pour lui dans son ingrate carrière. Luczyn en lui-même lui plaisait fort d'ailleurs, comme séjour paisible et favorable à la méditation, sans compter que, par sa position élevée, il se prêtait admirablement aux observations astronomiques. Pour que rien ne manquât à son bonheur, un soir, ma tante et moi, nous installâmes

M. Walkner tout au haut d'une tourelle élancée comme un beffroi au-dessus des toits du château, et qui avait servi jadis à faire le guet. Là se trouvait une loge octogone, percée de huit lucarnes en ogive, à l'aide desquelles l'heureux possesseur de cet observatoire était sûr que rien de ce qui se passait dans notre moitié de la voûte céleste ne pourrait lui échapper.

Quel ne fut pas le ravissement de M. Walkner, lorsque, dans cette loge aérienne, convenablement arrangée et meublée, il vit en place tout son attirail astronomique, principalement sa belle lunette à pied, braquée dans la direction de la grande nébuleuse d'Herschell! Quelles nuits délicieuses n'a-t-il point passées dans ce sanctuaire de la science! il lui en vint même une nouvelle passion, celle des étoiles filantes. Le poste était si excellent pour les observer et les compter, que, vers l'équinoxe d'automne, époque où ces astéroïdes abondent dans notre ciel, M. Walkner n'en dormait plus. Il ne quittait son observatoire qu'à l'aube du jour, emportant de précieuses notes, l'homme le plus heureux de la terre, mais par contre (la nature ne perdant pas ses droits) le plus somnolent précepteur qu'on pût voir à la ronde.

A part et malgré cet inconvénient, mes études tout doucement s'achevèrent. A dix-neuf ans, je représentais assez bien ce qu'on appelle en France *un jeune homme qui a fait ses classes*. M. Walkner comprit alors de lui-même que le moment était venu de dire adieu à son élève et à sa tourelle bien-aimée. Il en devint si sombre et si malheureux, que nous eûmes en même temps, ma tante et moi, la pensée de lui faire accepter l'hospitalité à Luczyn, à titre d'*ami* désormais. En écoutant nos offres, il avait des larmes dans les yeux, et il branlait la tête sans pouvoir prononcer une parole. Chaque fois que nous

revenions à la charge, les mêmes scènes d'attendrissement, les mêmes signes négatifs se produisaient. Enfin les idées de ce brave homme parurent prendre un autre cours. Un jour, il nous dit qu'après avoir compté son petit avoir et mûrement calculé, il se trouvait assez riche pour réaliser son plus beau rêve, c'est-à-dire pour retourner dans sa ville natale, la savante Iéna, y vivre en modeste rentier et y suivre les cours d'un des plus doctes hommes de l'époque, l'Arago de l'Allemagne, professeur à cette université. De plus, il nous confia que, pendant qu'il débattait en lui-même les raisons pour ou contre ce projet, une circonstance providentielle le lui avait fait embrasser avec ardeur. Il avait lu dans un journal scientifique que l'université d'Iéna venait d'acquérir, pour son observatoire, un télescope achromatique de la première puissance, à l'aide duquel on découvrait chaque jour des étoiles qui, depuis le commencement du monde, avaient échappé aux regards des mortels. Cette heureuse nouvelle l'avait rempli de joie ; et nous vîmes bien, ma tante et moi, au moment des adieux, que, la pensée de cet excellent M. Walkner se reportant sur ce merveilleux télescope, le chagrin sincère qu'il avait de nous quitter en était adouci.

XV

Un adolescent ne voit pas finir le temps des études, il n'échappe pas à la loi nécessaire de la sujétion et du travail scolastique sans un vif sentiment d'allégement et de bonheur. Il en fut de moi comme des autres. Mais cette agréable impression se dissipa bientôt. Dès que je fus de quelques moments seul, en présence des perspectives de la vie, je me sentis au cœur un grande tristesse. Je n'avais plus à côté de moi de père pour m'éclairer de son expérience, pour me montrer ma route et me servir de guide, et les circonstances, d'ailleurs, augmentaient singulièrement les embarras de ma position.

A cette époque, la noblesse lithuanienne, restée fidèle à sa foi politique, à sa nationalité, se trouvait comme en dehors de la loi commune; toutes les carrières étaient fermées devant elle. Ma vocation naturelle eût été l'état militaire; mais pouvais-je y songer? je n'avais point de patrie à servir. Aurais-je ambitionné de commander des soldats russes et prêté le secours de mon intelligence et de mon bras aux oppresseurs de la Pologne? Les mêmes raisons m'excluaient des emplois administratifs. L'esprit de caste, les préjugés de mon temps m'éloignaient des carrières dites libérales. Confiné dans le domaine paternel, il ne me restait qu'à y vivre, au milieu d'un monde d'intendants, de serviteurs, de paysans at-

tachés à la glèbe, d'une vie à peu près oisive. Pendant la première année, je m'y laissai aller avec insouciance. Monter à cheval, faire des armes, chasser, courir en traîneau, visiter les châteaux voisins, telles étaient mes occupations de chaque jour. A la fin, je tombai dans un étrange état de langueur morale ; je pris en dégoût mes exercices favoris ; je sortais à peine de l'enceinte du château, vivant surtout avec mes livres et plus encore avec mes rêves. Que se passait-il en moi? Je n'aurais su le dire; mais je sentais vaguement que j'étais né pour l'action, et que l'énergie dont la nature m'avait doué, faute de trouver à s'employer utilement, agaçait et fatiguait tous les ressorts de mon être.

Le trouble aussi était dans mon cœur; il souffrait d'un mal profond et jusque-là inconnu. Si tendre que fût toujours pour moi l'affection de ma tante, si sincère que fût celle que je lui rendais, mon cœur (j'avais honte de me l'avouer à moi-même) alors me semblait vide. J'avais soif de bonheur... Mais le bonheur, dans mon imagination, prenait une forme et une personnalité. Il ne se présentait plus à moi que sous les traits d'un être charmant qui associerait sa vie et son âme à mon âme et à ma vie. L'image d'Émilie, mais bien plus vive, bien plus attractive que par le passé, je l'avais sans cesse devant les yeux. Comme ma tante n'avait pas cessé d'être en correspondance avec la comtesse Plater, j'entendais souvent parler d'Émilie, de ses heureux développements, de son noble esprit, de son goût pour l'étude, de ses charmes aussi. La gracieuse enfant que j'avais connue était devenue une belle jeune fille... Je la voyais dans tout l'éclat de ses seize ans, charmante, digne des hommages de tous... Mais Émilie se souvenait-elle de moi?... La reverrais-je bientôt?... Admirée, aimée comme elle devait l'être, me distinguerait-elle

encore?... Son cœur serait-il encore libre de répondre au mien?...

Je m'abandonnais à ces rêveries inquiètes et parfois délicieuses, lorsque, au printemps de 1821, j'en fus tiré par le chagrin et les alarmes que me donna une grave maladie de ma tante Berthe. Elle guérit; mais sa convalescence fut longue, et son médecin, pour remédier à l'état de faiblesse où il la voyait, l'envoya aux bains de mer de Libau, en Courlande, où affluent, pendant le court mais brûlant été de nos régions du Nord, les riches familles des anciennes provinces polonaises. Ma tante m'offrit de l'accompagner dans ce voyage. Avec quelle joie j'acceptai sa proposition! Rien ne pouvait faire une plus heureuse diversion à l'uniformité monotone de ma vie; mais, par-dessus tout, ce voyage m'offrait la chance inespérée de revoir Émilie Plater, dont plus d'une fois je m'étais cru séparé pour toujours. Je savais que la comtesse Plater était dans l'habitude d'aller chaque année passer, avec sa fille, à Libau, la saison des bains. Ma tante l'avait informée de son projet; non-seulement j'avais la certitude de retrouver là Émilie, mais encore tous nos arrangements étaient pris pour descendre au même hôtel, et y vivre ensemble d'une vie commune. Mon bonheur était au comble; mais à personne alors je n'aurais osé en avouer la cause.

Le 20 juillet, nous entrions dans Libau; j'étais pâle d'émotion, quand nous descendîmes à l'hôtel des Bains, où déjà la comtesse Plater et sa fille étaient arrivées depuis quelques jours. Au moment de revoir Émilie, les idées et les appréhensions les plus disparates se heurtaient en moi; tantôt je craignais que les six années ajoutées à son âge ne lui eussent fait perdre, et sans compensation, tout ce charme naïf qui me la rendait autrefois si aimable; l'instant d'après, j'avais peur

de la retrouver trop belle, trop sûre de sa beauté, et indifférente à cette fidèle et enthousiaste amitié que je lui rapportais ; je fus vite tiré d'incertitude. A peine le sommelier de l'hôtel nous a-t-il mis en possession du logement qu'on nous a réservé auprès de celui de la comtesse Plater, que j'entends dans le vaste corridor des pas légers et précipités. La porte s'ouvre brusquement... C'est Émilie qui, devançant sa mère, fait irruption dans la première chambre où nous étions encore au milieu de nos bagages, et qui se jette avec effusion au cou de sa *bonne tante* (ainsi appelait-elle naguère, à Luczyn, Mlle Malinoska, et, maintenant encore, elle ne voulait pas lui donner d'autre nom). Placé comme je l'étais, Émilie, en entrant, ne m'avait point aperçu, et moi, trop heureux de l'observer en silence et de jouir des libres épanchements de son cœur, je me gardais bien de les interrompre, en attirant sur moi son attention. Lorsque enfin son regard me découvrit, elle rougit beaucoup et répondit à mon salut embarrassé par une cérémonieuse révérence. — « Qu'est-ce que cela ? nous dit gaiement ma tante. Vous croyez-vous donc devenus l'un et l'autre de si grands personnages? Allons, enfants, embrassez-vous comme vous faisiez autrefois à Luczyn, assez volontiers, s'il m'en souvient bien. » Nous lui obéîmes de bonne grâce, à dire vrai, mais sans que rien de notre ancienne familiarité reparût encore. Raviver nos souvenirs, nous regarder l'un l'autre un peu à la dérobée, comparer le passé au présent, cela nous absorbait tout entiers ; il eût été intéressant pour un observateur de suivre l'analyse à laquelle chacun de nous de son côté se livrait : en réalité, de nous deux, j'étais le plus changé. Au lieu de cet adolescent fluet, imberbe, sans physionomie arrêtée, qu'elle avait connu autrefois, Émilie voyait devant elle un grand jeune

homme à la taille vigoureusement dessinée, aux épaules bien effacées, le visage encadré d'un collier de barbe brune et la lèvre ornée d'une assez fière moustache : la transformation était complète. Au contraire, ce qui m'avait frappé jadis dans la physionomie enfantine d'Émilie, je le retrouvais chez la jeune fille de seize ans. Je reconnaissais tout d'abord ce type si heureusement mélangé de grâce, de franchise et de décision; mais un nouveau souffle de vie avait passé sur elle; sa taille s'était développée dans de parfaites proportions, et l'élégant costume de chasse qu'elle se plaisait à porter en faisait ressortir tous les avantages; ses beaux cheveux blonds à demi-bouclés se jouaient librement sur son front et sur son cou; une légère teinte de hâle prêtait à ses traits fins une expression plus accentuée; ses yeux brillaient d'un rare éclat; mais, mieux qu'autrefois, elle savait les voiler sous les longs cils de ses paupières. Tout en elle respirait à la fois la douceur et la modestie de la jeune vierge, la volonté et l'élan d'une âme forte *.

Ma tante et la comtesse Plater se revirent avec bonheur; mais nous trouvâmes la mère d'Émilie bien changée; elle était d'une pâleur maladive, faible et comme brisée par le chagrin. Elle avait besoin de s'appuyer sur quelqu'un qui comprît sa peine et relevât son courage. Avec son âme sereine, aimante et pieuse, ma tante était la femme du monde la mieux disposée pour ce rôle; aussi elles allèrent l'une vers l'autre comme par une attraction naturelle; leur intimité, commencée autrefois à Luczyn, se fortifia encore, et, pendant notre sé-

* Ce portrait d'Émilie Plater cadre avec celui que nous a laissé de cette jeune héroïne un noble Lithuanien, Michel Straszewicz, qui fut son voisin de campagne, son compagnon d'armes dans l'insurrection de 1831, et plus tard son biographe.

jour de six semaines à Libau, nous ne fûmes véritablement qu'une famille. A l'heure des repas, sur la plage, dans les allées d'une forêt voisine, promenade affectionnée des baigneurs, le soir, au salon de conversation, nous nous retrouvions sans cesse. Nos deux mères ne se quittaient pas; Émilie et moi, nous étions auprès d'elles comme la sœur et le frère, et, nous suffisant pleinement l'un à l'autre, nous vivions à cent lieues de ce monde de bruit et de petites vanités qui s'agitait autour de nous.

XVI

L'embarras qui avait marqué notre première entrevue s'était dissipé bientôt pour faire place à une sorte de sans façon plein de confiance, dont Émilie, avec son tact sûr et sa nature expansive, me donna elle-même l'exemple. A notre sortie de l'hôtel, pour faire connaissance avec le port et la plage de Libau, elle était venue familièrement me prendre le bras, m'avait appelé « Witold », voulant qu'à mon tour je l'appelasse tout simplement « Émilie, » et m'avait soutenu en badinant, que c'était à l'automne dernier seulement que nous nous étions quittés. « Cela ne faisait après tout, ajoutait-elle, que six mois d'absence, et, pour si peu, nous serions l'un et l'autre parfaitement ridicules d'observer des distances et de nous confondre en politesses cérémonieuses. » Puis elle s'était mise à m'adresser force questions sur tout ce qui m'était advenu depuis lors; Elle savait en gros ma déportation à Wilna et ma délivrance. Elle parut écouter avec intérêt les détails dans lequels j'entrai sur mon séjour chez mon tuteur. Le portrait, assez ressemblant d'ailleurs, que je lui traçai de M. Yagowski, elle ne l'honora, à vrai dire, que d'une petite moue méprisante; mais elle me fit parler assez au long de Mme Yagowska, et de ses singularités à mon égard.

Une autre fois, ce fut elle qui, à son tour, me raconta sa vie au château de Lixna. Sa vie, dans cette opulente résidence, avait été celle d'une jeune fille aimée de tous, adorée par sa mère, choyée par une bonne parente qui l'entourait de plus de confort et de luxe même qu'elle n'en désirait. Lixna est à peu de distance de Dunabourg, capitale de la Livonie polonaise. Ce voisinage permettait à Mme Sieberg, qui n'aimait pas la solitude, d'attirer du monde chez elle. Outre son goût particulier qui l'y portait, elle espérait aussi par là distraire la comtesse Plater de la profonde tristesse où la jetaient ses chagrins domestiques; enfin elle y voyait pour la jeune Émilie un complément d'éducation, un moyen de la façonner aux habitudes de la haute société. Émilie ne s'en cachait pas, ce genre d'éducation n'était aucunement de son goût; elle supportait impatiemment les gênes de la représentation, et le monde, avec ses démonstrations banales et ses phrases toutes faites, qui n'expriment rien, l'ennuyait et blessait sa sincérité native. Plus je m'entretenais avec cette jeune fille, plus je reconnaissais en elle une nature d'élite : coup d'œil sûr et pénétrant, esprit simple, droit, et de qui l'on pouvait bien dire « qu'il pensait tout haut; » amour du vrai poussé jusqu'aux étrangetés d'une franchise absolue, amour du beau qui touchait à l'enthousiasme, et, par-dessus tout cela, une bonté de cœur chaleureuse et inépuisable. Je ne découvrais en elle qu'un travers, c'était de déguiser sa sensibilité et d'en rougir presque comme d'une faiblesse, tant elle portait haut son estime pour tout ce qui était fermeté d'âme!

Je n'étonnerai personne, je pense, en disant que cet attrait déjà si fort qu'Émilie enfant exerçait sur moi, prit de bien autres proportions quand je la revis à Li-

bau, telle que je viens de la dépeindre. Oui, quand il me fut donné de vivre dans la plus douce familiarité avec Émilie, jeune fille de seize ans, parée de tant de grâces, belle de tant de nobles sentiments empreints sur son front, et qui ne cachait rien de l'amitié qu'elle m'avait ingénument accordée d'abord, mes souvenirs, mes rêves, mes aspirations se colorèrent des teintes les plus chaudes, mon cœur battit deux fois plus vite. Jusque-là d'un esprit sérieux et résolu, j'allais alors à l'aventure à travers mille idées, avec une mobilité fiévreuse; tantôt j'étais comme ravi en extase, et je respirais à peine sous le poids de mon bonheur; bientôt après, je tombais dans des accès d'humeur sombre; ou bien je me sentais faible, triste et prêt à pleurer comme un enfant. Émilie était le monde entier pour moi. Si elle n'était plus là, ma vie me semblait suspendue; et plutôt que d'être séparé d'elle à jamais, je sentais que je voudrais mourir!...

Dans l'innocente liberté de nos promenades et de nos conversations intimes, quand Émilie s'appuyait sur mon bras, et, en m'écoutant, arrêtait sur moi ses beaux yeux comme si elle ne soupçonnait pas tout ce qu'il y avait en eux de puissance, vingt fois j'avais senti le secret de mon cœur prêt à m'échapper; mais la confiance même, ingénue, fraternelle, qu'elle avait mise en moi, m'ôtait toute hardiesse. Je tremblais de parler; et Émilie ne semblait comprendre ni mon trouble, ni mes demi-mots, ni mon silence!... Elle me désespérait par son calme et sa sécurité même.

Un soir, cependant, que nous nous promenions sur la grève, vint à passer près de nous un couple qui, depuis quelques jours, avait le privilége d'attirer l'attention de la société réunie à l'hôtel des Bains. C'étaient deux jeunes Suédois près de s'épouser; on ne les appelait pas

autrement que « les fiancés. » La jeune fille avait une figure angélique, et tous deux ils éveillaient la curiosité par l'abandon naïf qui trahissait, aux yeux de tous, leurs amours. Je crus remarquer qu'Émilie, les voyant venir, attachait sur eux son regard pensif; et moi, avec cet accent auquel toute femme ne se méprend guère, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Oh ! ce couple, Émilie, c'est l'image du bonheur !... Ils aiment et ils sont aimés ! » A ces mots, je sentis le tressaillement de son bras; une vive rougeur colora ses traits, puis son front devint sérieux et triste. Après quelques moments de silence : « Witold, me dit-elle, je vous ai compris, et je vois que le moment est venu où il faut que, moi-même, je m'explique avec vous à cœur ouvert. » Le mien battait violemment, et je me taisais. Elle reprit :

« Quand nous nous sommes vus pour la première fois à Luczyn, Witold, enfants tous deux, nos âmes se sont rencontrées; sans hésiter, la mienne a fait la moitié du chemin. Nous nous sommes aimés comme frère et sœur, et ce souvenir m'est encore bien doux; d'ailleurs, je ne m'en suis jamais cachée. Rendez-moi justice, Witold; cette bonne et franche amitié d'une sœur, je vous l'ai gardée fidèlement... Mais, aujourd'hui, il faut bien que j'ouvre les yeux ! Mon amitié ne vous suffit plus; elle ne vous est plus rien; c'est mon cœur tout entier, c'est mon amour qu'il vous faut !... — Vous l'avez dit, répliquai-je avec transport; Émilie, tout le bonheur de ma vie est là ! — Et vous ne vous inquiétez pas si le bonheur, si la dignité d'Émilie Plater sont mis en jeu par votre imprudente passion ! — Émilie, mon rang me rapproche de vous, mon cœur est digne du vôtre !... oh ! ne me désespérez pas ! ne fût-ce que par compassion, laissez-moi vous aimer ! » — Elle évitait de me regarder, et tardait à me répondre. Enfin, elle me dit d'une voix

émue : « Impossible, Witold !... je n'accepterai jamais de vous que ce que je pourrais vous donner moi-même; et je ne m'appartiens pas... — Quoi ! votre liberté, m'écriai-je, votre liberté, Émilie, vous ne l'auriez plus ! Que veulent dire ces paroles?... Est-ce qu'un autre plus heureux que moi?... »

Elle m'interrompit vivement.

« Quelle idée vous faites-vous donc de votre amie d'enfance, Witold? Si j'aimais quelque autre que vous, déjà vous le sauriez... Mais il ne s'agit pas ici d'affections ordinaires au cœur des femmes... une voix d'en haut m'a parlé... je dois m'armer de courage et obéir... »

Dans le trouble de mes idées : « Émilie ! quel est votre dessein? m'écriai-je. Quel sacrifice méditez-vous? L'exaltation du sentiment religieux vous entraînerait-elle jusqu'à?... — Non, Witold, non ! Dieu ne m'appelle pas si près de lui... il n'a pas détaché à ce point mon cœur des choses de la terre... mais le bonheur comme vous l'entendez... comme je l'aurais peut-être compris moi-même dans d'autres temps, le bonheur d'aimer et d'être aimée, et de compléter sa vie l'un par l'autre, dans ces jours de deuil et d'abaissement, il m'est interdit... je sens qu'il serait trop mêlé d'amertume et de honte !... » Elle resta quelques instants pensive, un nuage sombre passa sur son front, sur ses yeux. « Moi, reprit-elle, j'accepterais les joies du cœur, je consentirais à m'enchaîner par de doux liens, lorsque j'ai sans cesse devant les yeux une horrible image !... Ma patrie, ma chère Pologne, je la vois abattue, sanglante, déchirée... elle succombe sous sa croix... elle périt par le joug moscovite... et par l'indifférence oublieuse des nations !... Alors elle se tourne vers ses enfants, elle leur tend les mains pour qu'eux, du moins, ils aient pitié d'elle... J'entends sa voix qui me perce l'âme !... aussi longtemps qu'elle sera devant

mes yeux, cette image, aussi longtemps que je l'entendrai, cette voix, je ne goûterai à aucune des joies de la terre, je ne serai ni amante, ni fiancée, ni épouse!... O ma Pologne, jadis glorieuse reine du Nord, aussi longtemps que tu seras déchue, détrônée, réduite en esclavage, ma poitrine ne respirera, mon cœur ne battra que pour toi!... je n'aimerai que toi!... je l'ai juré, oui, Witold, je l'ai juré aux pieds de mon crucifix!... »

Atterré par ces paroles : « O funeste inspiration! lui disais-je, pourquoi ces vœux imprudents?... En quoi l'union de deux cœurs peut-elle les empêcher d'aimer et de servir la patrie? Ensemble, Émilie, ne serions-nous pas plus forts dans le combat, plus persévérants dans les mauvais jours, plus heureux quand viendra la délivrance? — On ne se dévoue bien, me répondit-elle, que si l'on dispose en toute liberté de soi-même. Je me connais, Witold; si une fois mon cœur s'était donné, il n'aimerait pas à demi... Je redeviendrais une faible femme... et mon pays, je le servirais mal. »

J'inclinai la tête.— En ce moment, un groupe de promeneurs se rapprocha de nous; et, ce soir-là, notre conversation n'alla pas plus loin.

Je passai une nuit cruelle... Toutes mes espérances, tout mon bonheur s'écroulaient; j'étais comme écrasé sous ces ruines. Avec quelles angoisses et quelle colère je m'en prenais aux hommes, aux événements, à la Providence elle-même! Tantôt je maudissais nos oppresseurs et les traîtres, leurs complices, tous ceux qui nous ont ravi le droit de vivre heureux dans une patrie libre; tantôt, avec cet égoïsme qui se retrouve toujours au fond de nos passions, j'étais tenté d'accuser Émilie elle-même, de lui reprocher l'excès de son abnégation, de lui faire un crime de son dévouement à la patrie qui me coûtait si cher...Mais à la fin j'eus honte de toutes mes

faiblesses. Mon âme, comme le fer qui, dans la fournaise et sous les lourds marteaux, se débarrasse de ses scories, peu à peu s'épura. Je la sentis monter par degrés vers le niveau où Émilie, d'un premier élan, avait élevé la sienne; et, quand vint à poindre la lumière du jour, mon cœur était affermi, ma résolution était prise. — Je ne resterai pas, me disais-je, trop en arrière de cette héroïque jeune fille! Au nom de son amour pour notre malheureuse patrie, elle exige de moi ma part de sacrifice, elle m'ordonne d'ajourner mes rêves de félicité, elle veut que je suspende les mouvements de mon cœur jusqu'à l'heure du réveil et de la délivrance... Eh bien, j'obéirai! je m'armerai de constance! Avec Émilie, je marcherai, non comme un amant, mais comme un frère d'armes, par de rudes sentiers... Ou je m'ensevelirai avec elle sous nos derniers débris, ou nous saluerons ensemble le jour glorieux, le jour qui replacera la Pologne au rang des nations.... Son cœur est juste et grand... Alors il ne me refusera pas ma récompense! »

Le lendemain, quels ne furent pas l'étonnement et la joie d'Émilie, lorsque, au lieu de me trouver navré et abattu comme elle m'avait laissé la veille, elle me vit venir à elle calme, déterminé, et ne lui demandant qu'une grâce, le droit de travailler avec elle à l'œuvre sainte à laquelle elle dévouait sa vie! J'avais à peine prononcé quelques mots, que je vis sa poitrine se soulever et une joie superbe animer tous ses traits. « C'est bien, Witold! me dit-elle; je reconnais là le sang des Luczynski!... et votre père, là-haut, doit être content de vous. » En disant cela, elle me tendait sa main que je baisai avec ardeur; et nous restâmes quelque temps l'un et l'autre dans une sorte de recueillement silencieux.

Nous étions alors au salon de conversation, dans l'embrasure d'une fenêtre d'où la vue embrassait toute la plage. Un orage menaçait; le ciel à l'horizon était noir. La mer était livide; ses vagues, qui blanchissaient de moment en moment, se brisaient furieuses sur les galets du rivage et envoyaient leur écume jusqu'à nous. On ne voyait au loin, sur cette mer soulevée, qu'une pauvre barque de pêcheur qui avait replié sa voile et que les flots ballottaient comme une coquille de noix. Je contemplais avec une profonde émotion ce tableau. Émilie, de son côté, n'en détachait pas les yeux. Il y avait là je ne sais quel point de ressemblance avec notre destinée dont nous étions frappés l'un et l'autre en même temps. Enfin nous échangeâmes un regard triste. « Émilie! quel ciel et quelle mer! dis-je en étendant la main. — Oui, me répondit-elle, la tempête dans un instant va se déchaîner... Et cependant voyez, Witold, voyez cette petite barque qui brave les vents et l'abîme! Sans doute elle est montée par des hommes au cœur intrépide, Dieu la protégera; elle rentrera au port. » Ainsi, dans ses moindres mots son âme se montrait. Combien de fois, au plus fort de nos désastres, je me suis rappelé ces paroles! avec quelle profonde amertume de cœur, je rapprochais cet acte de foi de la noble et naïve jeune fille des coups impitoyables dont il plaisait au ciel de nous accabler!...

XVII

A partir de ce jour, un grand changement s'était fait dans mes idées, et dans mes sentiments même pour Émilie. Sûr désormais de son affection, le bonheur qu'elle ne me laissait entrevoir que dans un avenir lointain, je l'attendais avec des dispositions plus calmes. Sous l'ascendant de cette âme plus pure et plus élevée que la mienne, je finissais par me sentir capable aussi d'abgénation et de sacrifice. Émilie, de son côté, rassurée par la barrière qu'elle avait élevée entre nous, se rapprochait de moi, plus ingénue et plus confiante que jamais; elle me laissait lire, comme à livre ouvert, dans son âme; et dans nos conversations elle se plaisait à repasser avec moi par le chemin qu'elle avait suivi pour arriver à cette résolution qui décidait de son sort. « C'est pourtant à vous, Witold, me disait-elle en riant, que revient l'honneur de ma conversion, à vous et à l'éloquent Browner, que vous saviez si bien mettre en verve. Rappelez-vous la hutte du charbonnier !... J'en suis sortie frappée d'une clarté nouvelle, honteuse, à vrai dire, de mon ignorance, mais bien décidée à connaître dans le passé et dans le présent l'histoire de mon pays. Je ne m'y suis pas épargnée. J'ai lu de glorieuses pages; j'en ai lu de bien lugubres et qui ont été mouillées de mes larmes !... Maintenant, je sais ce qu'ont été nos pères;

et je sais ce que nous sommes, nous leurs enfants déshérités?... »

Quelquefois, elle m'entretenait de ses chagrins de jeune fille. La direction inflexible qu'avaient prise ses idées et dont se ressentaient toutes les habitudes de sa vie, son éloignement marqué pour les occupations et les amusements de son sexe, son goût pour l'isolement favorable à la rêverie, le désir qu'elle montrait d'exceller dans les exercices qui développent l'adresse et la force du corps, enfin, ce vêtement quasi viril qu'elle ne quittait guère, toutes ces étrangetés, chez une jeune fille de seize ans, n'étaient pas sans éveiller la malignité des gens du monde et sans inquiéter les cœurs qui l'aimaient et qui avaient souci de son avenir. C'était pour Émilie une source de peines secrètes dont elle me faisait le confident. Elle n'ignorait pas les épigrammes que parfois certaines femmes, méchantes au moins autant que frivoles, s'amusaient à décocher contre elle, et, si elle avait l'âme d'assez bonne trempe pour braver ce genre d'attaques, elle en souffrait néanmoins comme les natures délicates souffrent de tout ce qui décèle la malveillance; mais elle s'affligeait surtout d'être pour sa mère, qu'elle aimait de la plus vive affection, un sujet d'inquiétude et de tourment. Malheureusement, entre le caractère de cette mère et celui de sa fille, il y avait la distance d'un pôle à l'autre. Avec un esprit distingué, la comtesse Plater avait le cœur timide jusqu'à l'extrême faiblesse. Ses souffrances morales, et, par suite, la ruine de sa santé, n'avaient fait qu'accroître en elle cette disposition à s'effrayer de toute chose qui sortait de la ligne ou de la mesure communes. Elle eût rêvé pour sa fille ces succès dans le monde qui animent la vie sans trop l'agiter. Elle se fût contentée pour elle d'une destinée vulgaire, pourvu qu'elle fût paisible. Voir son Émilie, pleine d'é-

légance et de charme, remarquable par son instruction comme par son esprit, n'attacher aucune importance à ses moyens de plaire, s'occuper à peine de sa toilette, négliger la musique et la danse où elle eût excellé, se montrer dans les cercles indifférente et distraite, c'était pour elle un véritable chagrin. Deux ou trois fois, Émilie avait laissé éclater devant sa mère l'énergie de ses douleurs de patriote polonaise. Celle-ci en avait été tout en alarmes comme la colombe qui, parmi sa couvée, aurait entendu le cri d'un jeune aigle. Et la pauvre fille, à l'âge où rien n'est plus nécessaire ni plus doux que d'épancher son cœur dans celui d'une mère, par piété filiale s'interdisait même cette consolation.

Avec sa parente, Mme Sieberg, c'était encore la lutte que retrouvait Émilie, et une lutte du caractère le plus sérieux. Cette dame, déjà d'un grand âge, était remarquable par la droiture et la fermeté de son esprit; mais les années avaient éteint la chaleur de son âme; l'expérience lui avait apporté bien des désenchantements; elle en était venue à ne plus voir l'humanité que par son côté positif et triste. Sans doute, elle n'était pas insensible aux malheurs de son pays; mais parce qu'autrefois, pour le servir, elle avait dépensé en vain tout ce qu'il y avait en elle de générosité et d'ardeur, sa confiance dans le succès d'une cause sainte s'était perdue; et facilement elle traitait d'illusions et de chimères les espérances qui vivaient encore dans des natures plus jeunes et plus chaleureuses. Le travail qui, pendant ces dernières années, s'était fait dans l'âme de la jeune fille, Mme Sieberg, avec son coup d'œil pénétrant, l'avait démêlé; elle en avait suivi la marche; elle avait assisté, pour ainsi dire, à la résolution de cette héroïque enfant de consacrer tous les battements de son cœur à sa chère Pologne, et de s'offrir pour elle, s'il le fallait, en holo-

causte à Dieu. La bonne dame en avait été émue, mais surtout effrayée, au point de vue de la destinée d'Émilie, qu'elle aimait sincèrement et qu'elle entourait du patronage le plus attentif. Alors avait commencé une petite guerre de chaque jour, systématique, persistante, qu'elle se croyait obligée de faire, au nom de la raison pratique, de la froide raison, aux entraînements généreux, aux élans enthousiastes de la jeune fille.

Dans des conversations sérieuses qu'elle engageait souvent avec Émilie, Mme Sieberg s'étudiait à lui montrer combien de souffrances et de malheurs attendent les femmes que l'exaltation de leur âme entraîne hors des voies modestes tracées pour elles par la Providence. Elle essayait de lui faire peur des jugements du monde, qui croit peu aux nobles ressorts, aux grandes inspirations, qui est sans pitié pour les rôles apprêtés et excentriques, pardonne à peine, aux femmes surtout, le génie et la gloire, et ne désarme guère que devant l'infortune et la mort. Parfois aussi, Mme Sieberg, s'animant par la résistance et cédant à la pente sarcastique de son esprit, n'épargnait pas à la pauvre enfant des traits de mordante plaisanterie, renvoyant *sa chevalerie*, aux exploits de l'aiguille et des ciseaux, et proclamant le dix-neuvième siècle indigne de voir éclore des héroïnes à la façon des Vanda* et des Jeanne d'Arc. Émilie défendait ses idées avec tout le courage d'une foi naïve et d'une bonne conscience. Seulement, elle s'étudiait à faire violence à sa nature pour mieux renfermer en elle-même désormais ses sentiments et ses desseins. Peut-être aussi gardait-elle quelque rancune à la vieille dame pour des piqûres que, dans un excès de zèle, elle ne lui avait point ménagées.

* Héroïne légendaire de la Pologne.

XVIII

Un matin, après l'arrivée du courrier, je vis Émilie qui se promenait seule, l'air pensif, dans le jardin de l'hôtel. Je l'abordai, et reconnus aussitôt entre ses deux sourcils certain petit pli que j'avais déjà remarqué chez elle lorsqu'elle éprouvait quelque vive contrariété. « Vous paraissez toute contrariée, lui dis-je; auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles de Lixna? — Heureusement, non, me répondit-elle... Mais, à vrai dire, voici une lettre de Mme Sieberg qui m'a mise en détestable humeur. Jugez vous-même, Witold, des aménités dont elle ne me fait point grâce, même quand je me crois hors de portée de ses sarcasmes. » — Je pris la lettre qu'Émilie me présentait et qui était à l'adresse de la comtesse Plater; j'y lus ces lignes dans un paragraphe final :

« Émilie se plaît donc cette année aux bains de mer? J'en suis enchantée. Les contacts avec le monde auront raison à la longue des excentricités de cette chère enfant. Je suis charmée aussi de ses relations de chaque jour avec votre excellente amie. Elle a tout à gagner dans la société d'une femme d'un bon sens aussi pratique. Enfin j'espère que vous me ramènerez bientôt notre jeune fille, sinon guérie tout à fait, du moins bien refroidie pour son grand roman. »

« Mes excentricités ! mon grand roman ! ma guérison !... reprit Émilie d'un air boudeur, qu'en dites-vous,

Witold?... Au reste, c'est toujours la même et vieille querelle entre madame Sieberg et moi. Mais, à son tour, que fait-elle, la bonne dame, de sa perspicacité dont elle est si fière?.. *Une tête romanesque*, moi qui ai horreur de ce qui est creux, exagéré, de tout ce qui est faux!... »

Et elle s'animait en repoussant ce reproche.

« Est-ce donc un sentiment factice que d'aimer son pays? Est-ce une idée fausse que de vouloir qu'un peuple retrouve son indépendance, ses lois, son nom, qu'il puisse encore se rattacher à de chers et glorieux souvenirs, et honorer d'un culte libre les tombeaux de ses pères?... — C'est viser haut, lui dis-je. Et voilà bien le monde!... aspirer à ce qui est grand, c'est se rendre suspect à ses yeux d'orgueil ou de folie. — Pourtant, reprit-elle avec une sorte d'exaltation, affranchir un peuple!... le réveiller dans sa tombe!... quand Dieu l'a voulu, ces miracles-là se sont faits!... Witold, croyez-le bien, l'heure des peuples est venue!... Ne sentez-vous pas qu'un souffle puissant de liberté traverse en cet instant les airs*?... L'Espagne la première en a frémi... Ce souffle, il a passé sur les Alpes et sur les Apennins. L'Italie tout entière veut ressaisir sa liberté, sa vie. Elle veut revoir ses grands jours d'autrefois!... et voici qu'à son tour la Grèce, cette aïeule des nations, brise la pierre de son sépulcre, et prend le monde et le ciel à témoin qu'elle n'a pas mérité de mourir!... »

Pendant qu'elle prononçait ces paroles, je l'observais : une vive rougeur avait remplacé la pâleur ordinaire de ses joues; je la voyais palpitante d'émotion et d'enthousiasme, et me gardais bien de l'interrompre.

« Je vous le dis, Witold, continua-t-elle, parce que

* 1821.

cette vérité est profondément dans ma raison et dans mon cœur : Dieu ne veut pas que les nationalités périssent. N'est-ce pas lui-même qui a partagé la terre entre les nations, qui leur a donné leur caractère, leur vie propre, leur mission ici-bas, leur droit de s'honorer et de se perpétuer? Oui, les nations sont des familles qu'il connaît, qu'il protége, qu'il a marquées de son sceau, qu'il a faites immortelles ! quand la force inique essaye d'étouffer une nationalité, il y a crime ! et Dieu, tôt ou tard, prend en main la cause des peuples opprimés !.. »

Un moment elle s'arrêta... Elle vit sans doute que je la considérais avec un mélange d'admiration et de sollicitude.

« Je vous étonne, Witold, reprit-elle, je le vois bien. Vous vous demandez : « Où donc Émilie a-t-elle pris « toutes ces choses? » Ces choses, je les sens au fond de ma conscience. Cent fois il m'a semblé qu'une voix d'en haut les disait distinctement à mon oreille... Tenez, je ne veux pas vous faire mon confident à demi ; je vous dirai tout... Cette idée qui m'obsède, qui me domine, qui m'emportait tout à l'heure, il y a longtemps qu'elle est en moi... J'étais encore sur les genoux de ma mère, toute petite fille, on me disait chaque jour : « Dieu est bon ; Dieu est juste et tout-puissant. » En même temps, j'entendais redire sous toutes les formes : « La Pologne est « bien malheureuse ! Elle qui fut une grande nation, elle « est aujourd'hui, sans l'avoir mérité, l'esclave des « Russes. » Alors je devenais triste et je faisais en moi cette réflexion : Pourquoi Dieu, qui est bon, qui est juste et tout-puissant, souffre-t-il cela? Puis il me semblait parfois qu'une vive lumière d'en haut m'inondait et que j'entendais des voix célestes qui me disaient : « Le jour « de la justice viendra ! Fille de la Pologne, espère et

« tiens-toi prête ! » Troublée de ces choses étranges, d'abord je confiai tout à ma mère. Elle en fut effrayée et malheureuse au plus haut point; et je compris bien qu'elle craignait que je ne fusse malade d'esprit ou en danger de me perdre par excès d'orgueil. J'écoutai docilement toutes ses remontrances; je priai Dieu avec ferveur, afin qu'il éloignât de moi la tentation et le péril. Je grandis; ma raison mûrit avec les années... Et cependant ces voix, je les entends encore, plus nettes et plus fortes que jamais!...Mais, aujourd'hui, c'est au dedans de moi qu'elles parlent; et je ne les distingue plus de ma conscience... Witold, n'allez pas à votre tour me juger trop sévèrement!... Du côté de la folie, ajouta-t-elle en souriant, je suis assez tranquille, à dire vrai; ou bien, vous tout le premier, vous seriez un détestable flatteur. De l'orgueil? Si je me connais bien, il n'en est jamais entré un atome dans mon âme. Je sais si bien ce que je suis, un roseau, un brin de paille, un grain de poussière !... Mais devant Dieu qui donc est grand? qui donc est fort?... Et, lorsqu'il voulait délivrer son peuple, lui-même souvent ne choisissait-il pas de préférence la fronde d'un berger et le bras d'une femme?...— Et pour sauver le royaume de France, lui dis-je, c'est la vierge de Domrémy, une simple fille des champs, c'est Jeanne d'Arc qu'il a suscitée !... »

A ce nom de Jeanne d'Arc, Émilie demeura d'abord comme interdite; puis elle reprit avec élan :

« Quel nom, Witold, vous avez prononcé là? Jeanne d'Arc ! fille héroïque !...

« Eh bien, oui, j'ai un culte pour elle. Jeanne d'Arc ! c'est ma sainte, à moi ! Quel désintéressement de tout orgueil humain! quelle pureté!... Et comme elle aimait son beau pays de France ! Si vous veniez à Lixna et si vous voyiez ma chambre, vous y trouveriez dans une sorte de sanctuaire, l'image de Jeanne d'Arc... A vous, Witold, je

ne crains pas de le dire : souvent je m'agenouille devant cette image... je demande à Jeanne de m'inspirer un peu de ses saintes pensées et de son courage... La noble fille !... Quand elle quitta sa chaumière, sa vie paisible, ses vieux parents, pour se jeter dans tous les périls, « c'était, » disait-elle, « à cause de la grande pitié qu'il y « avait au royaume de France. » Oh ! si elle eût été Polonaise de nos jours, qu'aurait-elle dit?... Combien son cœur aurait été plus cruellement navré !... Car la France, au quinzième siècle, la France envahie par l'Anglais, dévastée, à demi conquise, mais ayant encore les armes à la main, qu'était-ce auprès de notre Pologne jetée à terre, mise en lambeaux, effacée de la liste des nations !...

« Witold, reprit-elle avec plus de calme, je vous ai tout dit... Maintenant que vous savez le fond de mes pensées, le fond de mon cœur, serez-vous tenté de m'accuser, comme d'autres, de caprice et de bizarrerie? ou plutôt, ne me donnerez-vous pas raison, même contre ma pauvre mère? Le rire, les jeux, la danse, les plaisirs du monde conviennent-ils bien à qui n'a pour tout lot qu'une dégradante servitude? Est-ce bien le moment de se parer de fleurs, lorsqu'on est en deuil même d'une patrie !... Quant à Mme Sieberg, je lui pardonne, croyez-le bien, ses sarcasmes innocents ; ils ne me détourneront pas une minute de réfléchir sur mon devoir, ni de l'accomplir, s'il plaît à Dieu, quand le jour sera venu. »

Je restais silencieux sous l'impression profonde de ces paroles, les plus généreuses que j'eusse encore entendues sur les ruines de mon pays... Et qui les prononçait? une charmante fille dont la voix et les traits pleins de douceur, dont les membres délicats contrastaient étrangement avec tant d'énergie dans l'âme, avec tant

de rudes entreprises et de périls au-devant desquels elle se précipitait!... Malgré moi, ce contraste même me pénétrait d'une mortelle tristesse. Je regardais Émilie, cette sublime enfant, comme si déjà l'épée du sacrificateur eût été sur sa tête; et mes yeux se mouillaient de larmes...

« Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi? me dit-elle vivement. — Émilie, lui répondis-je, je vous admire! partout où vous irez, je vous suivrai... quoi que vous entrepreniez, vous ne serez pas seule... comptez sur mon cœur et sur mon bras!... Mais je songe à la malheureuse Pologne... et, involontairement, ce vers d'un grand poëte, ce cri de doute et d'angoisse, se trouve sur mes lèvres :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle!

« Homme de peu de foi! répliqua-t-elle en me prenant affectueusement la main, ayez du moins bonne mémoire! Votre poëte, tout aussitôt, n'ajoute-t-il pas, s'adressant à Dieu :

Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler! »

Là-dessus, elle se prit à sourire, comme si elle était contente de sa riposte, me fit un léger salut et me quitta.

Cependant la saison des bains touchait à son terme. Je passai dix jours encore auprès d'Émilie dans la plus douce intimité; puis il fallut nous séparer!... Émilie retourna avec sa mère à Lixna; moi, j'allai tristement vivre bien loin d'elle.

XIX

Je ne rentrai pas à Luczyn tel que j'en étais sorti. Une jeune fille, par sa généreuse exaltation et surtout par son exemple, m'avait fait honte de ma vie molle et inutile à mon pays. Je voyais enfin un but, un noble but à mes pensées et à mes efforts. Je résolus d'être un autre homme et je cherchai sérieusement ma route pour marcher, ne fût-ce que de loin, sur les traces d'Émilie Plater.

Rien jusque-là ne m'avait disposé à remplir un rôle viril. Mon instruction n'était qu'ébauchée; j'avais à la compléter par de fortes études. En vue des travaux et des épreuves qui m'attendaient, si je voulais servir utilement mon pays, j'avais à me donner à moi-même l'éducation qui élève l'âme et qui trempe le caractère. Une chose surtout me manquait à Luczyn : le contact avec d'autres jeunes gens, mes compatriotes, ayant mêmes goûts et mêmes aspirations. Si partout les hommes gagnent à se rapprocher, si c'est souvent la condition de leur valeur morale, combien cela est d'une vérité plus saisissante chez les peuples opprimés! Ce n'est pas lorsque chacun souffre et gémit à l'écart que s'entretient le foyer de l'esprit public, que s'avivent dans les âmes le sentiment du droit et les colères généreuses. Tout près de nous, à l'université de Wilna, sous des

maîtres savants, et dans un esprit éminemment polonais, était réunie l'élite de la jeunesse de nos anciennes provinces. L'idée me vint d'aller à ce grand centre, au milieu des hommes de mon âge, fortifier mon intelligence par l'étude, respirer l'air vivifiant de la liberté et me façonner aux mœurs qu'elle exige de ceux qui veulent sincèrement la servir. Je m'ouvris de ce projet à ma tante et lui démandai ses conseils. En m'écoutant, elle eut des larmes dans les yeux; mais, loin de chercher à ébranler ma résolution, elle me loua du parti que je prenais. Quelques semaines plus tard, au mois d'octobre 1822, je m'inscrivais en qualité d'étudiant à l'université de Wilna.

Depuis la fin des guerres européennes, cette université avait repris un éclat tout nouveau. Elle le devait à plusieurs causes. L'empereur Alexandre, aux belles années de son règne, lorsqu'il aimait à se parer du titre de protecteur des sciences et des lettres, avait voulu faire de Wilna un grand centre de mouvement intellectuel. Alors il ne lui déplaisait pas que les anciennes provinces polonaises, déshéritées de leur nationalité, trouvassent du moins à se distraire et à se consoler par les arts libéraux. Parfois même il semblait caresser la pensée de reconstituer sous son sceptre la grande unité polonaise. Elle fût devenue, par ses lumières, par le libéralisme de ses idées et de ses institutions, comme la brillante avant-garde de l'empire, montrant aux vieux Russes le chemin de la vraie civilisation et faisant illusion à l'Europe, qui eût cessé de croire à la barbarie moscovite. Dans ces pensées, dès que le retour de la paix le lui permit, Alexandre ne négligea rien pour restaurer l'antique université de Wilna et y remettre les hautes études en honneur.

Il fut en cela bien secondé par les hommes auxquels

furent remises d'abord les destinées de cet établissement. En Pologne, comme en Allemagne, il est d'usage constant de placer chaque université sous le patronage d'un homme de grande naissance ou élevé en dignités, qui ajoute à son lustre et qui l'aide en toute circonstance de son crédit. Alexandre donna pour curateur à l'université de Wilna l'héritier d'un nom justement honoré parmi nous, le prince Adam Czartoryski, joignant à une belle intelligence un noble cœur, et qui sut envisager de haut sa mission. Par ses soins, discipline, enseignement, moyens matériels d'instruction, tout fut établi sur le meilleur pied. Le collége des professeurs, recruté en général parmi des hommes d'élite, ne se distinguait pas moins par le patriotisme que par le savoir. Toutes nos anciennes provinces s'émurent de cette résurrection. Elles entrevirent ce qu'il y avait d'heureux germes d'avenir dans ce haut enseignement libéralement offert à la jeunesse polonaise; et de toutes parts, de la Volhynie, de la Podolie, de la Courlande, comme de la Lithuanie elle-même, les étudiants affluèrent à l'université de Wilna.

Quand j'y vins à mon tour, j'avais déjà beaucoup ouï parler des universités d'Allemagne, et je n'aurais été nullement surpris de trouver celle de Wilna calquée sur ce modèle. A côté de jeunes gens paisibles, solitaires, et ne se laissant pas distraire de leur but et de leur passion, l'étude, je m'attendais à en voir bon nombre frivoles, bruyants, querelleurs, mettant je ne sais quelle gloriole à rendre la vie dure aux pauvres bourgeois et poussant jusqu'au fanatisme le culte de certains priviléges universitaires. Je fus donc tout étonné, au premier abord, de trouver chez les étudiants de Wilna une empreinte commune de sérieux et de décence dans leur vie extérieure, et dans leurs rapports entre eux une ca-

maraderie franche et élevée ; plus je les observais, plus il me semblait qu'il n'y eût dans toute cette jeunesse qu'un seul esprit et qu'une seule âme obéissant à de nobles inspirations. D'où venait ce prodige? Il venait d'une grande idée qui s'était fait jour au milieu de ces étudiants, il venait d'un homme qui s'était rendu l'apôtre de cette idée avec l'autorité que donnent une foi ardente, des mœurs pures et un beau courage. L'idée acceptée par les universitaires de Wilna comme leur Évangile, c'est qu'ils étaient l'espoir et la régénération vivante des provinces polonaises; l'initiateur, l'apôtre, c'était un simple étudiant, Thomas Zan.

Le nom de Thomas Zan était déjà venu jusqu'à moi. A l'époque dont je parle, sa popularité était énorme à l'université de Wilna; il la devait tout entière à ses talents, à son caractère et aux services de chaque jour qu'il rendait à la cause polonaise. Issu d'une famille noble, mais pauvre, de la Lithuanie, Thomas Zan, qui se destinait au barreau, était venu, en 1814, étudier le droit à l'Université. Il n'avait pas tardé à s'y concilier de vives sympathies par son aménité et par sa verve remarquable comme poëte. Ses chants, à l'image de son âme, étaient pleins d'élévation et d'une religiosité mystique et douce. Dieu, la fraternité humaine, l'idéal d'un monde où régneraient la justice et la liberté, la patrie polonaise belle de ses gloires, touchante par ses malheurs, et qui demande à ses enfants de la relever par leurs talents et par leur grand cœur, tels étaient les objets habituels de ses inspirations. Les jeunes gens à l'âme vive et généreuse que Zan groupait autour de lui devinrent bientôt ses amis et en même temps ses disciples. Chez lui, la conviction débordait et se tournait facilement en prosélytisme. Toute vérité dont il était rempli, il sentait le besoin de la répandre dans d'autres âmes comme une

bonne semence; sa parole simple, exempte de toute ambition oratoire, avait une grande force de pénétration; et, nonobstant sa douceur, il apportait dans la controverse cette insistance presque irrésistible qui est le propre des natures honnêtes et profondément convaincues. Souvent, quand je l'écoutais développant avec une douce chaleur les doctrines du plus pur spiritualisme, tandis qu'il se promenait, au milieu d'un groupe attentif, sous les longs cloîtres de l'Université, ou, l'été, dans les belles allées de Poplawy, ma pensée, involontairement, se reportait vers les beaux jours d'Athènes. Zan, à n'en pas douter, avait recueilli quelque chose de l'héritage de Platon.

XX

Dès 1817, déjà le libéralisme inconsistant du czar Alexandre se démentait. La noblesse lithuanienne, à cette époque, dans une de ses assemblées périodiques, que le gouvernement russe tolérait encore, avait pris une honorable initiative à l'égard des serfs, et annoncé le dessein de préparer elle-même leur affranchissement. Un éclat de la colère impériale répondit à cette généreuse résolution; le czar, par un ukase sévère, qualifia d'*anarchistes* les auteurs du projet pour l'abolition du servage, et interdit à l'avenir toute réunion de la noblesse. Ce fut le commencement de la guerre déclarée aux idées d'émancipation et de progrès qui avaient leur foyer à Wilna. Une dureté calculée prit la place du régime de modération dont on avait laissé jusque-là jouir la Lithuanie. Le fruit de la sagesse de nos pères, le statut lithuanien, peu à peu, céda la place aux ukases, expression de la volonté despotique du czar. Un peuple sous le joug de l'étranger, et qui a perdu jusqu'à son nom, tient avec passion à sa langue nationale : c'est le dernier lien qui le rattache à son ancienne patrie, c'est sa protestation constante et son refuge contre la domination étrangère. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg

s'attacha à restreindre par tous les moyens l'usage et l'enseignement de la langue polonaise en Lithuanie.

Thomas Zan et les quelques jeunes hommes d'élite avec lesquels il s'était lié comprirent tout le danger, et jetèrent un regard attristé sur l'avenir qui semblait réservé à leur pays. Qu'arriverait-il, si une forte réaction morale ne se produisait bientôt? Le découragement et l'atonie gagneraient de proche en proche; avec les institutions et la langue nationales s'éteindraient aussi les souvenirs; faute d'aliment, l'esprit patriotique se perdrait. Les plus fermes verraient la solitude se faire autour d'eux; le grand nombre oublierait jusqu'aux simples notions du droit et de l'honnêteté politiques, et irait, jour par jour, se ranger du parti de la force. Même à l'Université, parmi leurs camarades, ces généreux jeunes gens constataient avec douleur des symptômes de cette énervation; ils remarquaient que le mouvement et la vie étaient déjà bien plus dans les esprits que dans les âmes, et que beaucoup d'étudiants, tout en appréciant le bienfait de la science, étaient plus préoccupés de l'utilité professionnelle qu'ils en pouvaient retirer que du soin de préparer pour leur pays des hommes capables de lui faire de nouvelles et plus heureuses destinées.

Thomas Zan conçut alors un plan large et d'une grande portée : c'était de relier en un seul faisceau toute la jeunesse universitaire de Wilna, et d'en utiliser toutes les forces vives en vue d'un seul but, la régénération des provinces polonaises. Aidé de ses amis, il s'employa activement d'abord à rattacher les étudiants les uns aux autres par les liens d'une véritable confraternité; il organisa parmi eux une assistance mutuelle en vertu de laquelle les plus aisés se cotisaient pour rendre accessibles à leurs camarades pauvres les cours non gratuits,

et les plus instruits dans chaque faculté se faisaient les répétiteurs de leurs camarades moins avancés. Sa sollicitude se porta ensuite vers la conservation de la langue nationale; on le suivit avec ardeur dans cette direction. Une société philologique se forma dans le but de relever et de défendre par tous les moyens cette langue polonaise illustrée par assez de grands hommes pour ne devoir pas mourir au gré d'une fantaisie de despote. Cette société prit à tâche de populariser les ouvrages les plus remarquables de notre littérature; et, s'occupant même de typographie, favorisa partout la réimpression des classiques polonais, de manière à les rendre accessibles à toutes les classes de lecteurs.

Lorsque Zan comparait son pays, en l'état où le retenait l'oppression étrangère, aux nations de l'Europe occidentale, il s'affligeait d'y voir l'agriculture énervée par le servage des paysans, le commerce et l'industrie livrés en monopole aux Allemands et aux juifs, une noblesse fière mais isolée, la classe moyenne nulle, excepté dans quelques villes; il trouvait enfin son pays dépourvu de la plupart des éléments qui font la force matérielle et la grandeur morale des peuples. Il comprenait tout ce qu'une patrie si malheureuse attendait de ses enfants et de leur vertu civique. Il fallait à cette patrie des initiateurs et des maîtres dans toutes les branches des connaissances humaines; et l'université de Wilna ne devait-elle pas devenir la pépinière de savants, d'hommes de lettres, de publicistes et d'ingénieurs appelés à cette mission réparatrice?— Dans ce but, Zan n'épargna ni les conseils ni les excitations. La jeunesse universitaire répondit noblement à son appel; une vive émulation pour l'étude et la science s'empara d'elle. L'ardeur fut grande partout, mais principalement dans la faculté de philosophie, qui embrasse, comme on sait, dans les universités

slaves et allemandes, en même temps que les études psychologiques, l'histoire et toutes les branches des mathématiques et des sciences naturelles. Un homme d'un vaste savoir, Joachim Lelewel, occupait la chaire d'histoire moderne à l'université de Wilna; mais Lelewel était surtout un grand citoyen : toute son âme de patriote, il la mettait à rendre vivantes les leçons du passé et à préparer l'avenir en retraçant à larges traits les prospérités, les fautes, la gloire et les malheurs de la Pologne. Un nombreux auditoire se pressait à ses leçons, et, chaque fois, sa parole énergique vibrait longtemps dans les cœurs de ses jeunes disciples. Rien de ce qui pouvait être utile ne fut négligé; un comité spécial fut institué pour élaborer une statistique générale des différentes provinces, base et point de départ des progrès et des améliorations économiques à accomplir.

Mais, au-dessus des lettres et des sciences, au-dessus même du souffle de l'esprit public, il y a pour la régénération d'un peuple une condition nécessaire, celle des bonnes mœurs. On ne fait pas d'honnêtes et courageux patriotes avec des hommes égoïstes et sensuels. Lorsque Zan était arrivé à Wilna, il avait trouvé chez bon nombre d'étudiants la trace d'habitudes grossières, le goût de la tabagie, des chansons à boire et des soirées passées au milieu des pots de bière et d'hydromel. Zan se promit bien d'employer tout ce qu'il aurait d'action sur ses camarades pour les relever de cet abaissement. Ses discours, ses poésies, où respirait la philosophie la plus pure, le goût des lettres et le zèle pour la science vivement réveillés, enfin son exemple et celui d'un groupe de jeunes gens d'élite qui s'honoraient, comme lui, de pratiquer une sorte de stoïcisme chrétien, tout cela peu à peu avait eu raison des habitudes ou des tendances matérialistes. L'esprit de liberté, d'ailleurs, ne va pas

sans une noble fierté; à une jeunesse instinctivement généreuse, il n'est pas difficile de faire comprendre que la grossièreté des mœurs est comme une rouille qui ronge et détruit les ressorts de l'âme, et qu'à ce titre elle a toujours fait l'affaire des oppresseurs. En quelques années, un changement profond s'était opéré dans les habitudes et le caractère général des étudiants de Wilna. Sans doute tout n'était pas or pur parmi eux; mais, du moins, un bien petit nombre avait persisté dans ses pratiques de dissipation et d'intempérance; et ceux-là, au lieu d'aspirer à donner le ton comme autrefois, n'étaient pour leurs camarades qu'objet d'éloignement et de dégoût.

Il me reste à dire quelques mots du principal rouage à l'aide duquel Zan réalisa ses vues. En 1819, il jeta les bases d'une vaste association, celle des *Promenisti* (frères rayonnants), qui indiquait assez par son titre le but honorable où elle tendait. Cette association fut instituée au grand jour, avec l'approbation du collége des professeurs, et particulièrement avec celle du curateur de l'université. En peu de temps, un nombre considérable d'étudiants s'y étaient affiliés, et elle avait des ramifications dans chaque province. Zan en surveillait et en dirigeait tout le mouvement avec une intelligence et un zèle admirables. Bien qu'il eût terminé son cours de jurisprudence, il n'en continua pas moins ses études à l'Université, comme élève de la faculté de philosophie, guidé en cela moins par son amour de la science que par son dévouement à l'œuvre patriotique dont il était l'artisan et le soutien nécessaire. Pauvre, comme je l'ai dit, il ne parvenait à prolonger ainsi ses études et son apostolat qu'à la condition de mener une vie d'une simplicité et d'une frugalité cénobitiques. Il était bien récompensé d'ailleurs de ses travaux et de ses sacrifices par l'estime

profonde et enthousiaste même que toute la jeunesse de Wilna lui avait vouée. Les étudiants avaient pour lui un véritable culte. En 1820, à la réunion de Maïowka (promenade de mai), il fut, de leur part, l'objet d'une touchante ovation; ils le proclamèrent à l'unanimité président de l'association, et posèrent sur son front une couronne de lauriers.

XXI

Cependant on sentait s'approcher les jours de la persécution. L'ombre de liberté entrevue à Varsovie, les illusions caressées dans les anciennes provinces polonaises, toutes ces choses, éphémères comme un caprice libéral d'autocrate de Russie, étaient déjà bien loin. L'esprit d'Alexandre s'assombrissait. Soit que son amour du progrès ne fût qu'un rôle étudié dont il était las, soit qu'il cédât aux secrètes terreurs que d'autres souverains, ingrats envers leurs peuples, cherchaient à lui faire partager, il faussait toutes ses promesses et détruisait de ses propres mains l'ouvrage de ses meilleurs jours.

Dans le royaume de Pologne, prenant ombrage des plus légitimes résistances qu'une mauvaise administration rencontrait au sein de la Diète, il réduisait la Constitution à n'être plus qu'une forme menteuse, sans force contre l'arbitraire. La liberté de la presse avait péri d'abord. Une brutale censure allait jusqu'à lacérer des pages entières dans les chefs-d'œuvre des littératures étrangères, avant d'en tolérer la vente et même la simple possession. La liberté individuelle n'était qu'une chose vaine dont se riaient une tourbe de délateurs largement soudoyés par la police. Les prisons s'emplissaient de citoyens enlevés à leurs familles, sans qu'on

s'inquiétât seulement de leur faire connaître de quelle vague inculpation ils étaient victimes. Le pays se voyait surchargé d'impôts, et ses représentants n'étaient pas même appelés à discuter le budget. D'après les courageuses réclamations qui s'étaient produites dans les premières sessions de la Diète, on avait été quatre ans sans la réunir. Alexandre, irrité, disait nettement « qu'il saurait bien retirer les institutions libérales qu'on lui devait, et que l'existence du nom polonais ne dépendait que de son bon vouloir et de ses sentiments chrétiens. »

Deux hommes, à Varsovie, représentaient bien et mettaient en action la nouvelle politique : le grand-duc Constantin et le sénateur russe, conseiller d'État privé, Novosiltzoff; Constantin, soldat grossier, quoique né près du trône, qui avait gardé du Tartare l'humeur capricieuse et sauvage jusqu'à la fureur, et n'avait emprunté à la civilisation que des raffinements de débauche et de cruauté; Novosiltzoff!... je n'en puis encore parler avec sang-froid... Il fut le persécuteur et le bourreau de mes amis!... Pourtant, je le peindrai en deux mots comme le peindra l'histoire : âme dépravée et servile, il avait besoin d'or pour nourrir ses vices, et il avait besoin de puissance pour satisfaire sa haine contre les gens de bien. Non-seulement Alexandre avait placé le grand-duc Constantin à la tête de l'armée polonaise, mais encore il lui avait permis de s'immiscer dans tous les services publics. Enfin il avait étendu le pouvoir discrétionnaire d'un pareil lieutenant aux cinq gouvernements formés des provinces de l'ancienne Pologne. Novosiltzoff était le conseiller, le flatteur du grand-duc, et le détestable instrument de ses violences.

Il est aisé de deviner de quel œil ces deux hommes voyaient se produire le mouvement généreux dont la capitale de la Lithuanie était le centre et le foyer. Pour

eux, chercher la lumière, élever sa pensée et se préparer religieusement aux devoirs d'un bon citoyen, c'était conspirer. L'association des *Promenisti*, quoiqu'elle ne cachât ni son existence, ni son but, ni ses moyens d'action, en 1822 fut traitée comme société secrète, et brutalement dissoute. Zan et ses amis, obligés de céder à la force injuste, protestèrent contre elle, et, plutôt que d'abandonner leur œuvre sainte, résolurent de la couvrir désormais de mystère. L'association se reforma secrètement avec une organisation plus forte. Elle fut à deux degrés : le premier n'admettait que vingt membres, pris parmi les plus éclairés et les plus dévoués; ils formaient, sous le nom de *Philomates* (amis de la science), un comité qui avait son existence propre et indépendante, mais qui, au fond, était comme le cœur et la tête de l'association. Celle-ci, sous le nom de société des *Philarètes* (amis de la vertu), embrassait la grande majorité des étudiants de Wilna; ils s'y étaient ralliés avec une ardeur extrême; et le vent de la persécution, qui se levait déjà, rendait ces jeunes âmes frémissantes...

Au moment où, moi-même, je me faisais leur condisciple, la vive commotion que je venais de recevoir des paroles et des exemples d'Émilie Plater me disposait bien à entrer en communauté de vues et de sentiments avec cette généreuse jeunesse. J'étais fier de prendre place dans ses rangs, de vivre d'une même vie avec ces intelligences d'élite, avec ces grands cœurs qui devaient un jour honorer leur patrie par leurs talents, par leur courage et leur constance : Thomas Zan, Adam Mickiewicz, Léonard Chodzko, Michel Wollowicz, et tant d'autres !... Tous vaillants soldats de la liberté, destinés, les uns à la mort sur les champs de bataille, les autres à l'exil, quelques-uns à s'éteindre un jour au fond des

s'inquiétât seulement de leur faire connaître d
vague inculpation ils étaient victimes. Le pa ... les
surchargé d'impôts, et ses représentants
même appelés à discuter le budget. D ... par des
geuses réclamations qui s'étaient pro ... iable et
mières sessions de la Diète, on av ... étudiants.
la réunir. Alexandre, irrité, dis ... d'une obli-
rait bien retirer les institution ... les premiers
et que l'existence du nom ... ce milieu si nou-
son bon vouloir et de se ... surtout de connaître

Deux hommes, à Va ... ur de mon arrivée, je lui
taient en action la ... cz au sortir d'un cours. Pen-
Constantin et le s ... premiers compliments, j'examinais
Novosiltzoff; C ... ité émue ce jeune homme qui avait
près du trôn ... une célébrité si honorable. Son extérieur,
pricieuse ... vue, n'avait rien de remarquable. Il était
prunté ... taille, mince et un peu voûté. Ses joues mai-
et de ... teint d'une blancheur mate, n'annonçaient ni
ave ... ni la santé. Mais des cheveux blonds retom-
r ... boucles magnifiques sur ses épaules, ses yeux
étaient grands et doux, et l'ensemble de sa physionomie, empreinte de calme et de noblesse, se rapprochait de ces types de la beauté morale et de la foi religieuse aimés des peintres. Zan m'accueillit avec une aisance affable et de bon goût. Dès que Wollovicz eut prononcé mon nom, il me prouva, par quelques mots pleins de courtoisie, qu'il honorait ma famille pour son dévouement et ses services envers la cause polonaise. On était alors en novembre; la journée était froide et quelques flocons de neige voltigeaient dans l'air. Zan me proposa familièrement de venir me réchauffer dans son logement, qui n'était qu'à deux pas de l'Université, et je n'eus garde de refuser son offre. Le logement de Zan ...t bien avec la simplicité de son caractère et de ses

'. C'était une chambre presque nue, avec des mu-
'anchies à la chaux, au second étage de la mai-
ıetit marchand de Wilna qui joignait à son
'es modestes profits du couvert et de la
'rnis à quelques étudiants peu aisés. Une
'te, un vieux coffre en chêne sculpté,
dans un coin cinq ou six planches
'es et de papiers, une table chétive
au, tel était à peu près tout le mo-
chambre. J'y remarquai encore, au voi-
. poêle en faïence, un vaste et vénérable fau-
., à dossier très-élevé, que semblait affectionner
l'hôte de ce séjour, et où il s'enfonçait complaisamment. D'une nature d'esprit abstraite et méditative, Zan lisait peu, écrivait moins encore ; mais il restait des heures entières plongé dans la rêverie. Sa puissance de réflexion était grande; c'était la source principale d'où sortaient ses poésies, ses discours, et même les motifs habituels de sa conversation.

J'entrai franchement en matière avec Zan : je lui déclarai que, si je me faisais, un peu tardivement, étudiant de l'université de Wilna, c'était avant tout dans le dessein de vivre, avec la jeunesse de mon pays et de mon temps, en communion d'idées, de sentiments et d'efforts patriotiques. Je ne lui cachai pas que je savais l'existence de l'association des Philarètes, que j'ambitionnais l'honneur d'y être admis, et que je me croyais au cœur assez d'amour de la Pologne pour braver les épreuves et les périls auxquels je devais m'attendre comme affilié à une société secrète. Zan répondit à cette ouverture par une franchise égale; il ne me fit mystère de rien, donna quelques mots d'éloge à ma résolution; puis il voulut me faire bien connaître à quoi j'allais m'engager, et il m'expliqua avec détails le but de l'as-

sociation des Philarètes, ses moyens d'action et de propagande.

A cette époque, je n'avais que des notions incomplètes sur cette société. Le mystère même dont elle s'entourait, l'irritation profonde des esprits et nos griefs trop légitimes en face de l'oppression dont les formes brutales s'aggravaient chaque jour, tout me portait à croire qu'il y avait dans l'association quelque chose au delà de ce qui se laissait entrevoir à la surface. On m'eût dit que les affiliés se liaient par des serments redoutables, qu'ils s'engageaient sur leur tête à une œuvre pleine de hardiesse et de périls, qu'enfin il s'agissait de poursuivre, même par les armes, le redressement de tant d'injustices et la restauration de la nationalité polonaise, que je n'aurais été ni surpris, ni ébranlé dans ma résolution. Mais voici que Zan, après m'avoir montré, avec le plus grand calme, le pivot de l'association reposant sur cette idée : « Préparer la régénération des provinces polonaises par le progrès littéraire et scientifique et par l'éducation morale s'étendant de proche en proche, » termine son exposé en ces mots : « Maintenant, Luczynski, vous connaissez à fond notre pensée et notre œuvre; je vous ai tout dit. »

La surprise et un secret désappointement se peignaient sans doute sur mes traits, car je vis se dessiner sur les lèvres de Zan un fin sourire. « Convenez, Luczynski, reprit-il, que je vous étonne singulièrement, et que ce Thomas Zan, dont on parle beaucoup, vous paraît un étrange chef de complot! Je suis habitué, au reste, à produire cet effet sur la plupart de nos néophites. Notre plan est terre à terre, notre but lointain; nos moyens n'ont rien d'héroïque ni de merveilleux, je l'avoue. Plusieurs m'ont demandé ingénument : si c'était bien la peine, pour si peu, de former le réseau d'une vaste association

qu'il faut encore, à tous risques, envelopper de mystère. Ma réponse, êtes-vous curieux de la connaître? — Certainement! » lui dis-je.

Et j'étais, en réalité, très-désireux de pénétrer plus avant dans cette âme au-dessus des pensées et des passions de son âge.

« Eh bien, reprit-il, ma réponse était à peu près celle-ci : Quand un peuple n'est que vaincu et opprimé, il peut se relever à force d'audace et de courage; mais, si l'oppresseur a mis en dissolution à la longue, chez ce peuple, les éléments mêmes de la vitalité publique, ce n'est pas de conspirer qu'il s'agit, c'est de régénérer. Nos malheureuses provinces, depuis longtemps asservies et absorbées par la Russie, ont tout perdu, lois, traditions, coutumes nationales. La langue polonaise elle-même va nous échapper; nous ne serons plus que des Moscovites.— A l'œuvre donc! ai-je dit à mes amis; sauvons ce qui nous reste; rétablissons patiemment ce qui a été détruit! redevenons un peuple par la tête, par le cœur! nous compterons après, s'il faut, avec les ravisseurs de nos droits.

« Croyez-le bien, Luczynski, ajouta-t-il, ses beaux yeux s'animant de douleur et de fierté, moi aussi, j'ai du sang polonais dans les veines! j'ai une âme de vingt-cinq ans; et, comme nos plus ardents camarades, j'ai été pris souvent d'une fiévreuse impatience du joug!... Mais je suis rentré en moi-même, j'ai consulté ma raison, j'ai invoqué Dieu... et alors j'ai vu de plus haut la vérité.

« Un jour, et ce jour viendra sans doute, Luczynski, avant qu'un seul cheveu ait blanchi sur votre tête, la Pologne sortira de sa tombe. Est-ce un czar de Russie qui, par une inspiration d'en haut, se faisant le patriarche de la grande tribu slave, se parera de la Pologne comme

de sa fille la plus belle et la plus noble, et la montrera au monde forte de liberté, brillante de civilisation, et entraînant après elle, vers les grandeurs de l'avenir, vingt autres races du Nord?... verrons-nous cela?... ou bien la Pologne sortira-t-elle de sa tombe, comme le gladiateur de son cachot, pour combattre à outrance son dernier combat?... De ces deux choses, laquelle se fera?... Dieu le sait!... Mais ce qui ne peut être un instant douteux, c'est la nécessité, pour nous, de nous préparer à être des citoyens, à redevenir une nation.

« Malheur au peuple qui préfère emporter d'assaut la liberté que de s'y disposer et de s'en rendre digne par une éducation forte! Il aura, je le veux bien, des instincts généreux, du courage et de l'élan; même il sera peut-être superbe, à un jour donné; mais bientôt il retombera, il retournera violemment en arrière; sa force et sa grandeur passeront comme la vague monstrueuse qui ne laisse après elle que de l'écume et des débris...

« Ce ne sont pas des hommes vaillants, des soldats qui manquent le plus à la liberté; non, ce sont des hommes à convictions fortes, et d'une constance qui ne se lasse pas. J'ai vu les despotes à l'œuvre. Que leur faut-il? Un peuple ignorant, indifférent au droit, vif seulement pour l'intérêt et le plaisir. A nous, qui voulons ressaisir et ensuite appuyer solidement notre indépendance, ce qu'il nous faut, ce n'est pas une fougueuse avant-garde, d'héroïques enfants perdus; il nous faut des masses profondes où les bonnes mœurs, le désintéressement, la vertu publique soient en honneur, où la patrie trouve toujours à ses ordres des citoyens, aujourd'hui bras vengeurs, demain remparts de la loi.

« L'énergie d'un homme n'est pas dans le poignard qu'il serre sur sa poitrine, celle d'un peuple dans les fusils qu'il amasse pour le jour de sa délivranec. L'énergie

est dans le cœur, d'autant plus véritable qu'elle est simple, et qu'elle sait accomplir des devoirs obscurs.

« Plusieurs des nôtres m'ont dit parfois : « Notre « œuvre est trop pacifique et d'une marche trop lente. « Utilisez mieux nos courages ; appelez-nous à des « choses hardies; donnez-nous le stimulant du danger. » Je leur ai répondu : « Amis, prenez patience. Croire au « droit, vouloir ce qui est juste, aimer son pays, cela « seul met un citoyen plus près que vous ne pensez de « l'épreuve, du combat et même du martyre. »

C'est bien là le fond des pensées que Zan développa devant moi dans ce premier entretien. Mais ce que je ne saurais rendre, c'est le souffle élevé d'inspiration qui animait ses paroles et la vive poésie dont il les colorait. En l'écoutant, je n'étais pas seulement ému d'admiration, je me sentais encore attiré vers lui comme vers un ami. Lui-même, d'ailleurs, ne tarda pas à encourager mes avances, et, en peu de temps, les liens d'une véritable intimité se formèrent entre nous. Zan me fit recevoir, après quelques formalités très-simples, membre de l'association, et je n'y fus pas un de ses moins fervents disciples.

XXII

Cependant le czar Alexandre, de plus en plus en proie à ses terreurs, avait dépouillé toute idée de justice envers les peuples et ne connaissait plus d'autre instrument de règne que la compression. Pour qu'une main de fer s'appesantît sur les provinces polonaises, il n'avait qu'à laisser le grand-duc et Novosiltzoff à leurs instincts; c'est ce qu'il fit. Au commencement de 1823, Wilna se remplit d'espions. L'Université, professeurs et étudiants, furent en butte à l'inquisition la plus odieuse. Nos actes ne donnaient sur nous aucune prise, on incrimina notre pensée. Cette pensée de la régénération polonaise, manifestée et caressée naguère par le czar lui-même, devint un crime; une dénonciation en forme contre la société des Philarètes fut adressée au général Korsakoff, gouverneur de la Lithuanie, et le curateur de l'Université fut immédiatement mis en demeure d'informer. Le prince Czartoryski n'eut pas de grands efforts à faire pour connaître toute la vérité. Sans s'inquiéter de compromettre les restes de sa faveur d'autrefois, dans son rapport à l'empereur, il prit énergiquement la défense des étudiants de Wilna; il ne dissimula pas qu'ils s'étaient organisés en société secrète; mais il rappela les actes injustifiables par lesquels on les y avait réduits; il fit ressortir tout ce qu'il y avait d'honnête et

d'avouable dans leur but et dans les voies qu'ils suivaient pour l'atteindre. Son énergique sincérité déplut; mais il fit suspendre quelque temps encore le coup dont on voulait frapper l'université de Wilna.

Enfin, un fait futile, une étourderie d'écolier, fournit à la police russe l'occasion et le prétexte qu'elle attendait. Le 3 mai, jour anniversaire de la constitution libérale que la Pologne s'était donnée en 1791, au gymnase de Wilna, dans la classe de cinquième, on trouva inscrits à la craie, sur un tableau, ces mots : « Vive la constitution du 3 mai! Grand Dieu! qui nous la rendra?» L'émoi fut grand parmi les fonctionnaires russes. Le fait fut dénoncé au général gouverneur comme l'indice d'une conspiration prête à éclater. Le gouverneur en référa au grand-duc ; celui-ci envoya aussitôt en Lithuanie, muni des pouvoirs les plus sévères, le conseiller privé Novosiltzoff. La main qui avait tracé l'inscription avait été bientôt connue, c'était celle de Michel Plater, qui tenait par son père à la noble famille de ce nom, et par sa mère à celle de Kosciuszko; c'était la main d'un écolier de cinquième, d'un enfant de treize ans!... Novosiltzoff n'eut garde cependant de ne pas prendre la chose au sérieux. Non-seulement Michel Plater et plusieurs de ses jeunes camarades furent jetés en prison et mis au secret, mais même le principal du gymnase et le recteur de l'Université furent arrêtés et tenus pendant deux mois sous les verrous. L'affaire s'instruisit comme s'il y avait crime d'État.

Ces étranges rigueurs contre des écoliers eurent dans toute la Lithuanie un douloureux retentissement. Dans plus d'un collége, de jeunes têtes se montèrent; Michel Plater excita les plus vives sympathies et trouva des imitateurs. Il y eut sur les murs des placards, il circula de main en main des vers qui n'étaient pas à la

louange du gouverneur russe et du grand-duc Constantin. Ces faits se produisirent à Krozé, à Kowno, à Kieidany, etc. Novosiltzof, accourut jetant dans chacune de ces villes la terreur. Là aussi, il fit saisir des enfants, et, les arrachant des bras de leurs mères (une d'elles en devint folle de douleur), il les amena garrottés à Wilna pour les livrer à un conseil de guerre. Mais, auparavant, il lui fallait des aveux, des éléments pour échafauder de plus sérieuses accusations de complot. Suivant cette pensée, il fit traîner l'affaire en longueur, et, dans l'ombre des prisons, soumit ces pauvres enfants à de véritables tortures. Au milieu des interrogatoires, on les battait de verges; dans leurs cachots, on leur faisait endurer le froid et la faim; ou bien on leur donnait pour toute nourriture des poissons salés, afin qu'ils souffrissent une soif ardente. Jugés enfin à huis clos par un conseil de guerre, la plupart, et entre autres Michel Plater, furent condamnés à servir, comme simples soldats, dans un régiment des frontières. Deux écoliers du collége de Kieidany furent envoyés à perpétuité aux mines de Nortchignsk. Un ukase ferma et supprima le collége même, et aux élèves de ce collége toute instruction et toute profession libérales furent désormais interdites. Quand on exécuta l'arrêt contre Michel Plater et ses *complices*, la population de Wilna vit un spectable lamentable! Ces malheureux enfants étaient d'abord *ferrés*, comme le sont ailleurs les forçats, et puis jetés sur des charrettes. L'un d'eux, Joseph Moléson, de Poniwicz, était si jeune encore (il avait onze ans), que les anneaux s'échappaient de ses pieds. Il fallut du temps pour en forger d'autres à son usage. Le pauvre petit cependant pleurait et protestait de son innocence. Un frissonnement d'horreur grondait au sein de la foule qui entourait les voitures...

Plusieurs de ceux qui me liront ignorent quel supplice, en Russie, impliquent ces mots : « Condamné au service militaire. » En Russie, les rangs de l'armée reçoivent l'écume des villes et des campagnes. Le simple soldat, misérable, traité par ses officiers comme une brute, discipliné à coup de knout et de bâton, sans espoir, sans avenir, est au dernier rang de l'échelle. Mon cœur saigne encore, quand je songe que des centaines de mes jeunes compatriotes, des meilleures et des plus nobles familles, chaque fois que le fantôme de la Pologne a troublé le sommeil des czars, ont été arrachés à tout ce qu'ils aimaient pour aller endurer mille tortures de l'âme et du corps dans ces bagnes militaires de la Russie... Heureux, du moins, ceux-là qui ont bientôt trouvé, comme la plupart des proscrits de 1824, la fin de leur supplice au passage des Balkans ou dans les gorges du Caucase !

Je reviens à Novosiltzoff. Il n'avait pas en pure perte exercé sur des enfants sa rage d'inquisiteur. Quelques mots, quelques indices l'avaient mis sur les traces de l'association des Philarètes ; c'était là un plus digne sujet pour son ambition et son zèle. Les conspirateurs, les criminels d'État qu'il cherchait, il s'appliqua à les trouver parmi la jeunesse de l'université de Wilna. Il fut aidé dans son infâme dessein par un associé digne de lui, Venceslas Pélikan, professeur de la faculté de médecine, qui déjà avait abjuré la foi de ses pères pour embrasser la religion grecque, et qui ne croyait pas avoir encore assez fait pour s'assurer la faveur du maître. Doublement renégat, il avait, d'ailleurs, à se venger du mépris qu'il lisait dans tous les regards honnêtes. Ces deux hommes enveloppèrent pendant dix-huit mois Wilna et toute la Lithuanie d'un réseau de terreur.

XXIII

Un matin du mois de novembre 1823, les portes de l'Université ne s'ouvrirent pas. Un bataillon russe sous les armes les gardait. Quelques étudiants venaient un à un, et, aussitôt sommés brutalement de s'éloigner, se retiraient, pâles de stupeur et de colère. Les sbires de Novosiltzoff, à la pointe du jour, avaient envahi les maisons garnies habitées par les étudiants. Plus de soixante d'entre eux, surpris dans leur sommeil, avaient été saisis, garrottés et traînés comme des malfaiteurs par les rues de Wilna. On les avait enfermés dans deux anciens couvents convertis en prisons. En apprenant, à son réveil, cette exécution, la ville entière fut consternée. Le curateur de l'Université et le collége des professeurs firent dignement leur devoir. Ils invoquèrent avec énergie les priviléges universitaires, et réclamèrent de Novosiltzoff la mise en liberté des étudiants, se réservant de leur appliquer les peines disciplinaires portées par les statuts, s'ils s'étaient rendus coupables de quelques actes contre l'ordre public. Il leur fut durement répondu « que la raison d'État ne souffrait ni discussion ni tempérament; que les fonctionnaires de l'Université n'avaient rien à voir là où il s'agissait d'un crime politique; qu'ils feraient sagement, d'ailleurs, de s'abstenir dans cette affaire, et de ne pas provoquer sur

leur propre conduite les investigations sévères du gouvernement. »

J'étais allé par hasard passer vingt-quatre heures à Luczyn, lorsqu'eut lieu l'exploit nocturne du proconsul Novosiltzoff contre mes camarades de l'Université. Au bruit qui en arriva jusqu'à moi, je revins à Wilna en toute hâte et dans un trouble extrême. L'arrestation de Thomas Zan et celle d'Adam Mickiewicz étaient données pour certaines; on ne désignait que vaguement leurs compagnons de captivité. Je courus au logement de ceux pour qui je craignais le plus. Partout j'avais peine à me faire ouvrir; je ne voyais que gens terrifiés; et, quand je m'informais du sort d'un de mes amis, l'hôte me répondait à voix basse : « Arrêté ce matin !... Conduit au couvent des Augustins *ou bien* à celui des Piaristes!...» Les rues étaient presque désertes. Parmi les étudiants, quelques-uns avaient quitté la ville; les autres se tenaient enfermés chez eux, surveillés et comme gardés à vue par des espions apostés dans le voisinage. Il me fallut attendre la nuit pour aller furtivement voir quelques camarades épargnés jusque-là, et me renseigner auprès d'eux. Tous me revoyaient avec un joie mêlée de surprise; le bruit de mon arrestation avait couru, et, moi-même, à vrai dire, je ne m'expliquais que par quelque mystérieuse intervention pourquoi je ne partageais pas le sort de mes meilleurs amis, quand tout était commun entre nous, et que leur crime était le mien. Cependant j'étais tourmenté du désir d'user du moins en leur faveur de la liberté qui m'était laissée. Il me fallait renoncer à l'espoir de les voir dans leur prison, ou de leur faire parvenir quoi que ce fût. Ils étaient tous tenus au secret le plus rigoureux. Mais ne pouvait-on, d'ailleurs, les servir d'une manière plus efficace en faisant connaître la vérité sur leur caractère, sur leur con-

duite, sur notre association même, qui défiait toute incrimination sérieuse? ne pouvait-on convaincre de leur innocence et intéresser à leur sort quelques personnages en crédit ayant encore souci de la justice et comprenant l'intérêt qu'avait le gouvernement russe à ne pas heurter trop violemment l'opinion et la conscience publiques en Lithuanie?...Cette idée, je la communiquai à mes camarades. Ils l'accueillirent chaudement, et il fut convenu que chacun de nous la mettrait en pratique autant qu'il le pourrait. Nous étions jeunes... quoique déjà le cœur froissé par l'arbitraire et les avanies dont les agents du czar nous rendaient chaque jour témoins, nous avions foi encore dans la toute-puissance du mot de JUSTICE... Heureux privilége de l'âge!... foi candide, sans laquelle la jeunesse reculerait de dégoût en face de l'humanité et au seuil même de la vie!...

Pour ma part, je crus entrevoir tout d'abord deux voies par lesquelles il me serait possible d'intervenir utilement en faveur de nos amis détenus. J'eus l'espoir de leur ménager la protection d'un officier d'état-major russe, dont je parlerai tout à l'heure, et celle de mon ancien tuteur, M. Yagowski; ce fut même à celui-ci qu'en premier lieu je m'adressai. Comment me vint-il à l'esprit de recourir à cet homme qui m'avait inspiré autrefois un si vif sentiment de répulsion? Il faut bien que je l'explique ici.

Une commission d'enquête avait été nommée, et M. Yagowski en était membre. Cette enquête ordonnée, déjà m'avait paru d'un heureux présage; dès qu'il y avait instruction de l'affaire, examen attentif des faits, tout devait aller bien. Serait-il possible, même aux esprits les plus prévenus, de reconnaître quelque trace de conspiration dans les habitudes et les travaux pacifiques de la société des Philarètes?...La vérité mise

en lumière, c'était le salut de mes amis. M. Yagowski sans doute, par le choix même que les agents du czar avaient fait de lui, devait m'être fort suspect. Mais je me rappelais le mot d'un patriote lithuanien, excellent esprit, qui, me parlant un jour de certains signes favorables à notre cause, m'avait dit : « Yagowski revient vers nous ; en cachette, il nous fait quelques avances : c'est de bon augure. » Cet homme, évidemment, jouait double jeu. Assuré du présent par son obséquiosité servile envers les Russes, il cherchait à se garder contre les retours de fortune en donnant parfois quelques marques de sympathie pour les souffrances de ses compatriotes. Renégat peureux, il n'observait pas sans terreur l'unanimité et la force du sentiment patriotique qui se réveillait dans les provinces polonaises. Dans les dispositions d'esprit où j'étais, je m'imaginai facilement qu'il me serait possible de tirer parti en faveur d'une cause juste des misérables calculs de cet homme. Je surmontai donc ma répugnance, et j'allai trouver M. Yagowski.

Son premier accueil fut encourageant ; il me reçut avec force démonstrations de politesse et même de bienveillance, et, quand je lui dépeignis ma douleur, mes inquiétudes sur le sort de mes amis emprisonnés et placés sous le coup d'une accusation capitale, il donna de grands éloges à mon dévouement et s'étendit sur divers thèmes philosophiques, relatifs à l'amitié et aux devoirs sacrés qu'elle impose. Je me hâtai, autant que je le pus, de l'amener au cœur de la question : je protestai dans les termes les plus vifs de l'innocence de Zan et de ses compagnons d'infortune. Pour donner plus de poids à mes affirmations, je ne niai point l'existence d'une association secrète à laquelle j'étais moi-même affilié ; mais j'insistai en même temps sur son caractère

doctrinal et littéraire, qui ne sentait aucunement la rébellion. Un esprit plus défiant que le mien aurait été frappé de la physionomie équivoque de mon interlocuteur, pendant que je lui faisais, à bonne intention, cet aveu. Son œil demi-fermé et presque caressant semblait m'inviter à entrer dans plus de détails; je m'arrêtai cependant... Alors, M. Yagowski prit la parole d'un ton solennel et me tint un long discours, fort ennuyeux, où il fit entrer dans une confusion calculée l'éloge du czar magnanime, celui de la savante université de Wilna, l'assurance de son attachement à ses compatriotes lithuaniens et celle de son respect pour le conseiller d'État privé Novosiltzoff, conservateur des maximes fondamentales de l'empire, etc., etc. Impatienté, je l'interrompis enfin pour lui dire que ses compatriotes lithuaniens, le voyant seul de tous les hommes de leur nationalité parmi les membres de la commission d'enquête, mettaient leur espoir en lui, pour que justice fût rendue à de braves jeunes gens, l'élite du pays, faussement et odieusement inculpés de crime d'État. Les traits de M. Yagowski restaient impassibles; pour toute réponse, il fallut me contenter d'une nouvelle harangue non moins prolixe que la première, dans laquelle il s'étendit à perte de vue sur ses propres vertus, sur son humanité, sur sa justice, sur les délicatesses de sa conscience et l'inébranlable fermeté de son caractère... et sur je ne sais quoi encore. Bref, il arriva à ses fins. Il y avait une heure que cela durait ainsi; j'étais comme hébété, et n'avais plus le courage de chercher à placer un mot au milieu de ce torrent de paroles. Trop convaincu que M. Yagowski me prenait pour dupe, je levai brusquement la séance. Je me retirai avec la certitude que cet homme, malgré son désir de ressaisir un peu de popularité parmi ses compatriotes, ne mettrait pas

un instant en balance avec un froncement de sourcils du sénateur, conseiller d'État privé, Novosiltzoff, l'envoi de soixante innocents au fond des mines de la Sibérie.

Ce premier échec me fit réfléchir, mais ne me rebuta point. J'apercevais plus distinctement le danger qui menaçait mes amis, et je n'en avais que plus d'ardeur à chercher pour eux quelque appui, quelque loyauté secourable... L'hiver précédent, je m'étais rencontré, dans plusieurs parties de traîneau, avec un officier russe, le capitaine Erskine, attaché comme aide de camp au général Korsakoff. C'était de tous points un charmant cavalier, aux manières élégantes et pleines d'aménité, et qui m'avait captivé surtout par le libéralisme de ses idées et l'étonnante franchise de son langage. M. Erskine avait fait la campagne de 1814; il connaissait Paris et Londres. Épris des doctrines politiques et des institutions de l'Occident, il ne se faisait pas faute de parler avec dédain de la barbarie moscovite, plâtrée d'un semblant de civilisation. Il était jeune encore d'ailleurs, et d'un esprit très-cultivé. Malgré sa nationalité et sa position officielle, je ne doutai pas que, si je l'abordais, je le trouverais révolté des brutalités sans cause et sans raison commises sur les étudiants de Wilna. Je ne faisais pas à M. Erskine l'injure d'un rapprochement entre lui, noble officier russe, et un déserteur de la cause polonaise, tel que M. Yagowski. « Il ne faudrait pas, me semblait-il, beaucoup d'efforts pour le gagner à notre cause et obtenir qu'il s'employât auprès du général gouverneur à déjouer les machinations inquisitoriales de Novosiltzoff. » Sans perdre de temps, je cherchai M. Erskine, et finis par le rencontrer.

Il parut me revoir avec un grand plaisir et fut à mon égard plus gracieux encore et plus amical que de coutume. Il écouta d'un air de profond intérêt mes doléan-

ces et mes vives récriminations contre Novosiltzoff et le régime de terreur que celui-ci organisait en Lithuanie. Quand j'eus fini :

« Comte Luczynski, me dit-il, voyez si je vous connais bien ! Depuis deux jours, je m'attendais à votre visite; et toutes ces choses si chaleureusement senties que vous venez de me dire, d'avance je croyais les entendre de votre bouche.

— Et moi, répliquai-je vivement, j'étais sûr, capitaine, de vous voir prendre en main, avec votre générosité habituelle, la cause des victimes contre leurs bourreaux.

— Vous allez un peu vite... permettez-moi de vous le dire, et ne tenez pas assez compte de la situation désagréable où me placent vis-à-vis de vous les événements de l'avant-dernière nuit.

— Je vous comprends mal, sans aucun doute. Ces *événements*, comme vous les appelez, sont essentiellement propres à rapprocher les honnêtes gens, Russes ou Lithuaniens, peu importe, qui ont horreur de la barbarie et de l'iniquité.

— Ce sont là des vérités de sentiment que je ne conteste pas; mais, si nous descendons sur le terrain pratique, nous y retrouverons l'abîme qui nous sépare.

— Qui nous sépare !... repris-je avec un mouvement dont je ne fus pas maître. Capitaine Erskine, dites-moi franchement que je me suis trompé en m'adressant à vous, et je ne vous importunerai pas une minute de plus... »

A ces mots, je le vis pâlir... mais il reprit à l'instant même tout son sang-froid.

« Comte Luczynski, me dit-il, je comprends que l'émotion d'un pareil jour soit trop forte pour vos nerfs excitables... Remettez-vous. Causons, je vous prie,

avec calme, comme il convient à des gens de bonne compagnie, et voyons froidement le fond des choses. Qui suis-je, moi à qui vous demandez d'intervenir en faveur de jeunes imprudents qui ont encouru les rigueurs du pouvoir? Je suis Russe, officier de l'armée impériale, aide de camp du général à qui le czar a confié la Lithuanie. Le czar, c'est mon maître; tant qu'il me laisse mon libre arbitre, tant qu'il n'a point parlé, je puis avoir à moi telles idées de progrès, de justice politique, telles doctrines de philosophie humanitaire qu'il me plaît... Mais, quand le czar, par lui-même ou par ses agents, a manifesté une pensée, une volonté, il ne me reste qu'à m'incliner devant elle en bon et fidèle sujet. Je puis plaindre du fond de mon âme, comme je le fais très-sincèrement dans cette circonstance, ceux qui ont eu le malheur d'encourir l'animadversion du czar; mais, en sujet soumis, je n'ai pas le droit de les réputer innocents.

— Voilà une théorie, capitaine, qui fait une triste condition à la conscience individuelle! Je plains les âmes honnêtes comme la vôtre à qui elle s'impose... et je ne vous cache pas l'horreur que m'inspire de plus en plus ce régime autocratique de qui elle est née!

— Libre à vous!... Seulement, vous l'oubliez trop et je vous le répète : entre nous, comte Luczynski, dès qu'il s'agit de l'action gouvernementale, il y a un abîme. Comme Russe, mon symbole, le voici : Après Dieu, le czar, l'empire et sa grandeur! Vous, Polonais, vous pouvez dédaigner nos maximes d'État; mais la fortune et la splendeur de l'empire disent assez qu'elles ne sont pas réprouvées de Dieu.

— Dieu est patient, parce que l'avenir est à lui! » répliquai-je d'une voix tremblante d'indignation.

Et, là-dessus, je me levai pour me retirer. Le capitaine

Erskine m'accompagna jusqu'à la porte de son appartement.

« Adieu, me dit-il. Vous pensez bien mal de moi, comte Luczynski !... et cependant... tout n'est pas, chez nous autres Russes, oubli des bonnes relations et dureté de cœur, croyez-le bien... »

Ces paroles, le son ému de la voix, l'expression du regard qui les accompagnait, me frappèrent singulièrement... Je n'en doutai plus : c'était au capitaine Erskine que je devais d'avoir été laissé en liberté !... Au fond, je rendais justice à sa bonne et serviable nature; mais la rougeur me montait au front en pensant que j'avais contracté une dette de reconnaissance envers un officier russe qui venait de m'exposer avec un tel sang-froid, et comme l'Évangile de sa nation, les doctrines d'un servilisme fanatique.

XXIV

Cependant Novosiltzoff s'animait à son œuvre et se donnait un plus vaste champ. Wilna et les étudiants de l'Université ne suffisaient pas à épuiser ses rigueurs. Bientôt, comme s'il tenait les fils d'une vaste conspiration, il envoya dans chacune des provinces polonaises des émissaires armés des pouvoirs les plus redoutables. Avoir appartenu à l'université de Wilna et continué d'entretenir des relations avec Thomas Zan et ses amis devint le crime d'une foule de jeunes hommes de toutes les carrières, civiles, militaires, ecclésiastiques même. Suspects d'être affiliés à l'association des Philarètes, ils étaient arrêtés au milieu de leurs familles et amenés à Wilna sous bonne escorte. Pour les recevoir, il fallut convertir en prisons jusqu'à huit couvents.

Les interrogatoires se succédaient sans relâche, et, pour mieux arracher aux accusés des aveux, Novosiltzoff et Pélikau avaient recours à tous les raffinements d'intimidation qu'ils pouvaient inventer, et même à des sévices empruntés aux beaux temps de l'inquisition. Mais leurs victimes les déconcertaient par une constance inébranlable. Ces jeunes gens, dont tout le crime était de s'être excités mutuellement à l'accomplissement de leurs devoirs, au goût et à la culture des lettres, pour ranimer et honorer leur nationalité, dédai-

gnaient de répondre à des accusations de trames secrètes et de rébellion, et, de peur de livrer à leurs persécuteurs de nouvelles victimes, ils s'abstenaient de citer aucun nom; ils se renfermaient dans un silence stoïque. Cela durait depuis huit mois. Novosiltzoff se sentait devenir non moins ridicule qu'odieux; il sentait surtout sa responsabilité gravement engagée vis-à-vis du czar, auprès duquel il avait exagéré sans mesure le caractère et les proportions de cette affaire. Il fallait en finir. On n'osa pas traduire devant des juges ces prétendus criminels d'État; on trouva plus prudent de remettre leur sort au bon plaisir impérial. Le 14 août 1824, parut un ukase qui déclarait vingt des accusés « coupables de vues pernicieuses et d'avoir voulu propager, au moyen des lettres, dans les gouvernements de l'ancienne Pologne, la *sotte* nationalité polonaise. » La déportation était prononcée contre eux; dix-sept devaient être remis à la disposition du gouvernement pour qu'il les employât, selon son bon plaisir, dans les provinces les plus reculées de l'empire. Les trois autres étaient envoyés en Sibérie pour y être enfermés d'abord dans une forteresse. C'étaient Thomas Zan, Czeczot et Suzin. Celui-ci d'une faible complexion, devait bientôt y trouver la mort. — En outre, on mutilait l'université de Wilna. Quatre de ses professeurs, notamment le savant Lelewel, étaient révoqués. On destitua le prince Czartoryski de ses fonctions de curateur. Il fut remplacé par Novosiltzoff lui-même; Pélikan eut aussi sa récompense : on lui donna la place de recteur. Enfin, l'enseignement de l'histoire et de la philosophie fut misérablement restreint et dénaturé. L'université de Wilna ne se releva jamais du coup que lui portèrent alors ces persécuteurs de la nationalité polonaise.

Quant on connut dans Wilna le décret de proscrip-

tion qui frappait tant de nobles jeunes gens, la consternation fut profonde. Les boutiques restaient fermées; on ne voyait dans les rues que des soldats russes et quelques curieux qui lisaient l'ukase du czar placardé sur les murs. Dans nos réunions d'étudiants, il y eut bien des imprécations!... il y eut des larmes de douleur et de colère!... On y agita aussi des projets de délivrance... Mais quelle chance avions-nous de mettre en défaut la police russe ou de lui arracher sa proie de vive force? Les déportés furent enlevés la nuit, en deux convois, dont l'un dans la direction de Saint-Pétersbourg, l'autre dans celle de Nijni-Novogorod. Ce dernier emmenait en Sibérie Thomas Zan et ses deux camarades frappés de la même peine. Le malheur de Zan, son admirable fermeté dans tout le cours de l'instruction, avaient encore surexcité mon amitié et mon admiration pour lui. A tout prix, je voulais le revoir avant que la Sibérie, cette tombe anticipée, l'eût dévoré.

Un des infimes agents de la police que j'avais gagné, à l'aide d'une somme de roubles assez ronde, devait m'informer à temps du départ de Zan, de la route qu'on lui ferait suivre et du lieu d'étape où il passerait la première nuit. Le marché fut tenu. Un matin, mon homme vint m'avertir que la voiture qui emmenait Zan en Sibérie était partie de Wilna avant le jour, escortée d'un détachement de Cosaques, qu'elle avait pris la route de Polostk, et que sa première étape était marquée à la maison de poste de..., à six milles environ de Wilna. J'eus bientôt fait mon plan : En quatre heures, un bon cheval pouvait me mener à la maison de poste. Ces maisons, dans tout l'empire russe, sont en même temps des auberges où les voyageurs trouvent un abri, mais à la condition de manquer des choses les plus indispensables, s'ils ne les ont apportées avec eux.

Cela, dans ce moment, ne m'inquiétait guère. Je partirais dans l'après-midi, comme pour un voyage, suivi d'un domestique et d'un bagage assez apparent; j'arriverais à l'étape avant la tombée de la nuit; installé tant bien que mal dans la maison de poste, je me trouverais sous le même toit que Zan, et j'aurais bien mauvaise chance s'il ne m'était pas possible, soit à l'arrivée, soit au départ, d'échanger avec ce généreux proscrit un regard, un serrement de main, quelques mots peut-être.

Tout alla d'abord selon mes désirs. Vers sept heures du soir, un peu avant le coucher du soleil, j'atteignis le convoi. Au milieu d'une escorte d'une douzaine de Cosaques, cheminait lentement une charrette découverte; trois jeunes gens, enveloppés dans leurs manteaux, y étaient étendus sur quelques bottes de paille. Au bruit du trot de mon cheval sur le bas côté de la route, un de ces jeunes gens souleva la tête... C'était Zan!... Si je ne m'étais attendu à le voir, j'aurais eu quelque peine à le reconnaître, tant sa longue reclusion et toutes les souffrances physiques et morales qu'il avait endurées l'avaient amaigri et avaient altéré ses traits. Il n'avait plus, d'ailleurs, cette belle chevelure que j'étais accoutumé à voir flotter sur ses épaules; de crainte d'évasion, on lui avait rasé la tête, et un mauvais bonnet grec la recouvrait... A travers la haie de Cosaques qui l'entourait, Zan me vit; il me reconnut... Quelle entrevue, grand Dieu!... de part et d'autre, quel langage muet!... Ce que les traits de mon visage exprimaient, je l'ignore; mais la pitié, l'admiration, une sourde fureur contre un despotisme atroce, tous ces sentiments bouleversaient mon âme... Quant à Zan, l'expression de son regard me parut sublime!...Tout ce qu'il y a de plus touchant et de plus noble dans l'amitié, dans la reconnaissance, dans la douleur résignée s'y peignait à la fois. Ce regard,

jamais depuis je ne l'ai oublié !... Ce fut d'ailleurs rapide comme l'éclair. Zan, l'homme du sacrifice, craignit tout aussitôt un danger pour moi. Il inclina la tête, et, se privant volontairement lui-même du dernier regard d'un ami, il tint ses yeux obstinément fixés sur la litière où il était étendu.

Cependant, plein d'espoir de le revoir de plus près, j'avais en un instant gagné la maison de poste. Arrivé à la porte, où personne ne se montrait, j'appelai à haute voix quelque palefrenier à qui je pusse jeter la bride de mon cheval, lorsque, tout à coup, me retournant au bruit du galop de plusieurs cavaliers, je me vis entouré de trois hommes armés jusqu'aux dents : c'était le chef de l'escorte suivi de deux Cosaques. La figure de cet homme ne m'était pas tout à fait étrangère ; à un second coup d'œil, je le reconnus pour un des sbires, objets de l'horreur de la population de Wilna, et qui avaient toute la confiance de Novosiltzoff. Je remarquai aussi que la charrette des condamnés et le reste de l'escorte étaient arrêtés à deux cents pas de nous. L'homme de police, s'adressant à moi du ton le plus brutal, m'intima l'ordre de m'éloigner à l'instant de la maison de poste et de poursuivre ma route. Offensé d'une telle injonction, j'invoquai mon droit d'aller et de m'arrêter où bon me semblait, et m'apprêtai à montrer le passe-port en règle dont j'avais toujours soin d'être muni.

« Je n'ai que faire de votre passe-port, répliqua le sbire. Je vous connais, comte Luczynski !... Quant à votre droit, comme vous dites, ajouta-t-il d'un air de profond mépris, entendez-vous le mettre au-dessus de l'ukase du czar que j'exécute en ce moment ?... Pas un mot de plus ! Suivez votre chemin !... ou je donne l'ordre à mes hommes de vous garrotter sur votre cheval et de vous reconduire ainsi à Wilna, où vous expliquerez à

qui de droit le hasard qui vous amène ici en ce moment. »

J'ai rarement plus souffert !... Mais toute résistance était impossible... Il fallut m'éloigner !...

Je ne revis plus jamais Thomas Zan. Emmené à cinq cents lieues au-dessus de Moscou, enfermé dans la forteresse d'Orenbourg, en Sibérie, il y demeura plusieurs années. Longtemps ses amis et ses parents même le crurent mort. On m'a assuré, depuis que je suis en émigration, qu'il avait enfin été rendu à la liberté et à sa famille.

XXV

En quittant la fatale route de Polotsk, j'étais revenu à Luczyn. J'avais besoin de trouver, dans la douceur résignée et dans les consolations affectueuses de ma bonne tante, quelque adoucissement à ma douleur amère. J'étais à peine depuis deux jours auprès d'elle, que je vis arriver une estafette de Wilna, apportant un pli à mon adresse. Je reconnus le cachet du gouverneur, et je ne le brisai, je l'avoue, qu'en pâlissant. La lettre renfermait ces quelques lignes :

« Monsieur le comte,

« Pardonnez-moi mon obstination à vous rendre service, même au risque de vous déplaire. Quand j'ai bien placé mes sympathies, je ne me rebute pas aisément.

« Un dernier voyage, dont l'itinéraire était mal réglé, a failli vous coûter cher. C'est vers le sud-ouest qu'il convient que vous alliez maintenant. J'ai obtenu d'un haut personnage qu'il sollicitât en votre faveur la permission de visiter pendant quelques années l'Italie et même la France. On me charge de vous informer que cette permission vous est octroyée ; préparez-vous à en profiter. Un jour, vous me saurez quelque gré de mes démarches en cette circonstance.

« Croyez, comte Luczynski, à ma ferme intention de vous être utile, et n'oubliez pas que, vous-même, à cet égard, vous ne m'avez pas toujours laissé le choix des moyens.

» JOSEPH ERSKINE. »

A la lecture de cette lettre, je restai comme foudroyé. Un an plus tôt, je n'aurais pensé qu'à obtenir raison de l'auteur d'un impertinent persiflage. Les derniers événements avaient mûri mon expérience et mon jugement. A travers la forme légère et outrecuidante qu'affectait l'auteur de ce billet, je ne pouvais méconnaître la trace d'une généreuse intervention, et je voyais trop clairement l'alternative qui me restait : ou l'exil volontaire, ou le risque imminent d'aller grossir, en Sibérie, le nombre des victimes de Novosiltzoff... Je me gardai bien de dire à ma tante le véritable contenu de cette missive, avant-coureur de si tristes changements dans notre destinée commune. Cependant, pour une situation aussi extraordinaire, j'avais besoin de lumières et de sages conseils. J'allai trouver le comte Tzamoski, celui des amis de ma famille qui m'inspirait le plus de confiance. En quelques mots, je lui racontai mon excursion sur la route de Polotsk et la scène avec le sbire à la porte de la maison de poste. Je le mis au courant de mes relations avec le capitaine Erskine, et je lui donnai à lire le billet que je venais de recevoir de cet aide de camp du général gouverneur. Pendant cette lecture, je l'observai et je vis ses traits s'altérer. Toutefois, quand il eut fini, comme une extrême douceur était le fond de sa nature, il ne me dit rien qui fût propre à augmenter mes alarmes. « La prudence veut, me dit-il, que vous ne donniez pas signe de vie en ce moment. Cependant il y a là quelque chose à éclaircir. Tenez-vous en repos.

et croyez bien que j'ai hâte de vous tirer d'incertitude. »

Le surlendemain, le comte Tzamoski arrivait au château et demandait à me parler. Je courus à sa rencontre, et m'enfermai avec lui dans ma chambre. Depuis deux jours, j'avais eu le temps de creuser ce terrible mot : l'exil !... C'est avec une bien vive angoisse que, pressant ce bon vieillard qui tardait à s'expliquer, je lui dis : « Parlez, je vous en prie ! parlez ! Que veut-on faire de moi?... » Il hésitait, il détournait les yeux... « Comte Tzamoski, m'écriai-je, c'est un arrêt d'exil que vous m'apportez, je le vois bien ! » La voix lui manquait... Il me prit dans ses bras et me serra contre son cœur, comme ferait un père à son fils, dont il aurait vu le nom inscrit sur des tables de proscription. « Il est trop vrai !... me dit-il enfin. Votre généreux mouvement à l'égard de Zan a failli vous perdre à jamais. Novosiltzoff y voyait, en germe, une accusation de crime d'État. Si vous n'êtes pas vous-même, à l'heure qu'il est, sur le chemin de la Sibérie, vous le devez au capitaine Erskine. Il est parvenu à arracher à son général quelques mots d'atténuation en votre faveur. Mais vous êtes signalé comme un homme dangereux. La police russe ne renonce à se saisir de vous qu'à la condition que, dans huit jours au plus tard, vous aurez quitté le territoire de l'empire. Votre permis de voyager dans les régions de l'ouest et du sud de l'Europe a été demandé, expédié... Je suis chargé de vous le remettre... Le voici ! » Et, les larmes aux yeux, il me tendait le fatal papier. — Bien faible était la lueur d'espoir qui jusque-là me restait... Cependant, quand je me vis irrévocablement condamné à quitter mes foyers, mon pays, tous ceux que j'aimais, ma douleur fut immense !... Je frémissais surtout à la pensée d'avoir à faire tomber comme un coup de foudre

l'annonce de ce nouveau malheur sur le cœur de ma pauvre tante... Ému d'une sincère compassion, le comte Tzamoski voulut encore se charger de l'avertir et de la préparer à une séparation fatale. Dès les premiers mots, alarmée au plus haut point, hors d'elle-même, elle se refusait à comprendre ce qu'on lui disait. Même quand le comte Tzamoski eut articulé la nécessité de mon prochain départ et montré l'ordre impérial, sous forme de permis de voyage à l'étranger, elle nous suppliait de l'épargner... elle repoussait la triste réalité comme on se débat contre un rêve affreux!... Hélas! huit jours plus tard, sur un ordre précis du chef de la police de Wilna, j'étais obligé de m'arracher de ses bras!... Cette tendre mère (je lui dois bien ce nom) me pleurait dans l'amertume de son âme comme si j'étais mort pour elle... Le comte Tzamoski et quelques autres amis qui étaient venus recevoir mes adieux l'entouraient et lui promettaient de mettre tout en œuvre pour abréger mon exil; elle restait inconsolable, comme une mère qui a perdu son fils!...

Je quittai Luczyn le 4 octobre 1824 pour commencer ma vie d'épreuves... Un peu avant la première poste, sur la route de Wilna à Kowno, à l'un des points les plus élevés de cette partie montagneuse de la Lithuanie, j'étais descendu de voiture et je gravissais à pied une côte très-roide. Mes idées étaient bien sombres! mon cœur débordait de douleur... C'était ma première journée d'exil!... J'allais la tête baissée et mes yeux ne voyaient rien. Tout à coup, par un mouvement instinctif, je me retournai... Quel spectacle s'offrit à ma vue! Du point culminant que j'avais atteint, j'embrassais d'un coup d'œil dans un cadre immense la belle vallée de la Wilia, Wilna avec ses collines et ses coupoles dorées, la forêt de Pohulanka, qui ondulait sur la croupe des mon-

tagnes. Dans le lointain, au-dessus des plus hautes cîmes des arbres, j'apercevais le sommet noirci d'un vieux donjon... C'était Luczyn, le château de mes pères, que je venais de quitter, et dont un gouffre déjà me séparait!... Là était mon berceau, la tombe de ma mère, tous mes souvenirs... et tous les cœurs qui m'aimaient!... A cette vue, ma force m'abandonna, mes genoux fléchirent... Je m'appuyai au bord de la route contre un quartier de roche, et, les bras pendants, le regard fixe, je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle, sainte image de la patrie qui m'échappait!... Oh! l'exil! j'en ai longtemps goûté, ensemble ou les unes après les autres, toutes les amertumes... Mais jamais il ne m'apparut plus affreux qu'en ce moment! Tout ce qu'une âme de vingt-trois ans a d'ardeur et de passion se tournait chez moi en une horrible souffrance... Un moment je crus sentir mon cœur se briser, je crus que cette roche, où je m'étais laissé tomber, allait devenir ma couche funèbre!...

Je fus tiré de mon anéantissement par un grand bruit qui contrastait avec le silence habituel de cette route déserte. Un courrier passa d'abord devant moi au galop rapide de son cheval; puis j'aperçus, gravissant la côte, une voiture de voyage traînée par six chevaux, avec postillons en grande livrée et une escorte d'honneur d'une vingtaine de cavaliers. Au fond de l'équipage, je distinguai un homme chamarré de décorations, d'une figure basse, mais portant la tête haute. Sur le devant étaient deux de ses secrétaires ou familiers, qui, dans l'attitude d'un profond respect, paraissaient l'écouter. Deux autres voitures suivaient, pleines des officiers de sa maison. Cet homme important, cette façon de grand seigneur, c'était Novosiltzoff!... Sa mission en Lithuanie était terminée. Le czar l'en avait récompensé par les marques les plus éclatantes de sa faveur. Comblé d'hon-

neurs et d'argent, il retournait à Varsovie auprès du grand-duc, pour l'aider à mieux torturer la Pologne. Du premier coup d'œil, je l'avais reconnu!... La vue de cet homme, en ce moment, bouleversa tout mon être... Mes yeux dardèrent sur lui des regards brûlants de haine et de soif de vengeance... Puis ils s'adressèrent au ciel, je l'avoue, comme pour lui demander compte de son calme impassible!... j'étais sous l'empire d'une sorte de frénésie... « Le voilà, murmurais-je, ce tourmenteur d'enfants, ce bourreau de mes frères!... le voilà, le méchant, l'impie!... Et toi, mon Dieu, que fais-tu donc des trésors de ta justice et de ta colère?... »

Aujourd'hui, j'ai presque honte de ces emportements de passion. L'habitude de vivre a fait que je m'indigne moins, quand je méprise.

XXVI

Mon itinéraire dans les pays de la domination russe m'était sévèrement tracé. Je devais éviter Varsovie et gagner la Prusse par Kowno et Thorn. A Kowno, je franchis le Niémen. Là encore, je me retournai... je saluai d'un dernier regard ma chère Lithuanie !... Je traversai rapidement une partie de la Prusse, et ne m'arrêtai qu'à Iéna, dans le duché de Saxe-Weimar. Je tenais à visiter cette ville, célèbre à plus d'un titre. J'y étais attiré surtout par le désir de revoir dans sa retraite mon savant précepteur. Cet homme primitif, ce bon M. Walkner, je l'aimais vraiment et je voulais lui prouver, par ma visite, que je ne l'avais pas oublié. Mais, si mon cœur battait si vite, quand je montais l'escalier qui me conduisait à son réduit, la principale raison, je dois en convenir, c'est que j'allais revoir en lui comme un souvenir vivant de tout ce que j'avais perdu ; c'est qu'à deux cents lieues de chez moi, l'aspect de mon vieux précepteur allait réveiller et ranimer à mes yeux l'image des plus heureux temps de ma vie !... Avec lui je pourrais enfin parler de tant de personnes, de lieux et de choses qui m'étaient chers ! Et que de détails, insignifiants pour celui qui vit paisible dans ses foyers, sont d'une valeur inestimable quand ils se représentent, au loin, à la mémoire d'un exilé !... M. Walk-

ner habitait, dans le vieux quatier d'Iéna, une mansarde dont le plus mince étudiant se fût à peine accommodé. Je le trouvai là au milieu d'un chaos de livres, d'instruments de précision, de mappemondes, de lunettes de toutes grandeurs, mêlés à quelques pauvres ustensiles de ménage. Grande fut la surprise de ce brave homme en me voyant venir brusquement à lui et me jeter à son cou ! Il n'en pouvait croire ses yeux et, tout en m'embrassant, se récriait sur un fait aussi étrange que ma présence à Iéna, et me pressait de le lui expliquer. En peu de mots, je lui dis la violence qui m'était faite, l'ordre émané du czar de m'éloigner pour un temps indéterminé de ma famille et de mon pays. Il n'en revenait pas d'étonnement, et me prouvait bien, par le sens vague de ses exclamations, que les ombrages du gouvernement russe, la persécution contre les étudiants de Wilna, mes propres démêlés avec la haute police, et enfin l'ordre de départ que j'avais reçu, tout en l'affligeant à cause de moi, restaient pour son intelligence choses obscures et à l'état de problème qu'il ne parvenait pas à résoudre. Afin de le ramener au plus tôt vers les régions sereines où son âme naïve se complaisait, je lui fis force questions sur son installation à Iéna, sur le genre de vie qu'il y menait, et principalement sur ses explorations astronomiques. M. Walkner, dans sa réponse, dédaigna de s'arrêter sur les choses de sa vie matérielle (j'en voyais assez pour me convaincre qu'elle était d'une complète et sévère frugalité); mais il me parla dans le plus grand détail des facilités merveilleuses qu'il trouvait à Iéna pour établir et corroborer son système sur les nébuleuses et la formation des étoiles fixes. « Il était certain, me disait-il, d'avoir découvert le grand arcane de la création des mondes; il allait mettre la dernière main à son œuvre, et puis l'adresser aux

académies et observatoires les plus renommés de l'Europe. » En disant cela, ses yeux brillaient, ses joues, que j'avais trouvées bien pâles et amaigries, reprenaient quelque couleur, et, dans l'effusion de sa joie, ce brave homme me serrait les mains entre les siennes. Certes, je ne fus pas insensible au bonheur que mon vieux précepteur savait ainsi trouver dans un monde imaginaire; mais le temps n'était plus où je me divertissais de son innocente manie; et je reconnus bien quelle révolution s'était faite en moi à ce fonds même de tristesse que me laissa le spectacle de cette existence absorbée dans une seule idée, à mille lieues de toutes mes sollicitudes d'homme et de patriote.

En quittant Luczyn, j'étais convenu, avec ma tante, que sa première lettre, elle me l'adresserait à Leipsick, où j'avais dessein de faire quelque séjour. Mais en vain, dans cette ville, je me présentais chaque matin au bureau de poste. Toujours même réponse: « Rien n'est arrivé. » C'était chaque fois un moment de cruelle angoisse, et le reste du jour je ne me sentais plus vivre. De mon côté, cependant, j'écrivais lettre sur lettre, où je ne pouvais m'empêcher d'exhaler mes plaintes sur l'affreux isolement auquel je semblais condamné. Enfin j'eus la pensée d'écrire un simple billet qui ne contenait que ces mots :

« Soyez rassurée à mon égard, ma bonne tante. A votre tour, dites-moi comment vous vous portez; cela me suffira. » WITOLD LUCZYNSKI. »

Six jours après, je recevais une réponse ainsi conçue :

« Je me porte bien, mon cher Witold, mon cher fils !... et je vous aime toujours du plus profond de mon cœur.
» BERTHE MALINOSKA. »

Ainsi la police russe nous donnait pour l'avenir la me-

sure de sa tolérance !.. A la condition de supprimer entre eux tout épanchement de l'âme, et la douleur qui se soulage par des plaintes, et la tendresse émue qui console, l'exilé et celle qui lui tenait lieu de mère restaient libres de s'écrire de loin en loin : « J'existe. » — Tant que je restai sur la terre étrangère, cette impitoyable loi me poursuivit partout. Trois ou quatre fois seulement j'y échappai, quand le hasard me fit rencontrer des Lithuaniens qui allaient revoir leur patrie, et qui, à leurs risques et périls, se chargèrent de remettre à ma pauvre tante des lettres écrites enfin dans toute la liberté de mon cœur.

XXVII

En Saxe, je rencontrai, dans toutes les classes de la population, des souvenirs et des sympathies qui les rattachaient fortement à la Pologne. J'y reçus, dans plusieurs familles, un aimable accueil, et je quittai ce pays bien à regret. Dans mon dessein de me rendre en Italie d'abord, j'avais à traverser du nord au sud tout le territoire autrichien. Malgré plus d'un genre d'intérêt que ce voyage pouvait m'offrir, malgré les beautés pittoresques des monts de Bohême, les points de vue charmants que le haut Danube présente tout le long de son cours, malgré l'attrait d'une grande capitale telle que Vienne, j'avais hâte de quitter cette autre terre classique de l'absolutisme. Au premier abord, en Autriche, une nature riante, la douceur du climat, l'air de calme et de bonté empreint sur la figure des habitants, la protection bienveillante accordée au voyageur en ce qui touche ses intérêts matériels, tout porterait à croire qu'on doit être heureux de vivre sur cette terre en apparence si paisible; et sans doute il en est ainsi pour bon nombre de sujets de la maison de Hapsbourg pliés par l'habitude au dur servage qu'elle leur impose. Mais, pour tout homme qui sent un cœur libre battre dans sa poitrine, l'air de ce pays est irrespirable presque à l'égal de celui de la Russie. Le despotisme russe est plus sauvage et d'un

tempérament plus soldatesque. Celui de l'Autriche, avec des formes ascétiques et souvent doucereuses, est peut-être à la longue plus irritant. Il rappelle ces bourreaux monastiques du moyen âge qui torturaient leurs victimes à bonne intention, et, en tuant les corps, n'avaient en vue que le salut des âmes.

Quand je traversai la Moravie, je passai non loin du Spielberg. Je l'aperçus sur son rocher, ce donjon sinistre, transformé en *carcere duro* où le gouvernement autrichien fait expier à de malheureux condamnés politiques, par le poids des fers, par l'horreur de la solitude, par les sueurs froides d'une lente agonie, le crime d'avoir revendiqué ou même rêvé le droit d'être des hommes libres! Un silence de mort régnait autour de cette forteresse; mais ma pensée perçait ses énormes murailles. Je savais ceux qui, à cette heure, au fond de ces cachots, mouraient d'un raffinement de supplices. C'était l'élite des patriotes italiens, d'héroïques jeunes gens arrachés à leurs familles, à leur beau ciel de Milan et de Venise! Qu'avaient-ils donc fait pour être jetés vivants dans cet enfer? Ils avaient aimé de toute leur âme leur belle Italie; ils avaient osé penser que Dieu ne l'avait pas faite peut-être éternellement l'esclave des Tudesques!

Il semblait que le spectacle des froides atrocités du despotisme me poursuivît. Le Spielberg me rappelait cet autre *carcere duro* qui se refermait sur mes amis, martyrs aussi d'une nationalité sainte... L'œil fixé sur sur ces horribles murs, je maudissais ces gouvernements qui tiennent un immense pouvoir et n'ont pas l'idée de justice, qui se disent envoyés de Dieu pour assurer partout l'ordre et l'empire des lois, et qui attisent toutes les passions farouches en se montrant eux-mêmes violents et cruels!...

Je demeurai quelques jours à Vienne, et, la veille de mon départ pour la Lombardie, je me présentai chez un banquier pour lequel j'étais porteur de lettres de crédit. C'était un homme d'une physionomie ouverte et où respirait la loyauté. Cependant, je fus peu flatté d'abord des questions multipliées qu'il m'adressait, et du soin minutieux avec lequel il examinait mes lettres de crédit et mon passe-port, que pour plus de garantie il m'avait demandé. Quant il eut terminé cet examen, mon étonnement redoubla, car, m'ouvrant la porte d'un arrière cabinet, il me pria de l'y accompagner. Sitôt que nous fûmes seuls, sa figure prit une expression de bonheur et il me tendit la main : « Mon cher compatriote, me dit-il en langue polonaise, pardonnez-moi le mystère dont je m'entoure en ce moment. Je connais votre position; apprenez la mienne : Je suis né en Gallicie; comme vous, je suis Polonais. Dans le partage que les rois ont fait de nos lambeaux, de même que vous êtes tombé dans le lot du czar de Russie, je suis tombé, moi, dans le lot de l'empereur d'Autriche. J'espère bien qu'un jour Dieu nous rendra à l'un et à l'autre notre commune patrie!... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant. J'ai là pour vous (me montrant un tiroir de bureau dont il fit jouer le secret) une lettre qui a mis en défaut bien des limiers de police russes et autrichiens. — Une lettre!... m'écriai-je; venue des provinces polonaises! —Oui, c'est un brave Gallicien, un commerçant de Léopol, qui, voyageant dans le Nord, pour affaires de son négoce, l'a rapportée à votre adresse, des environs de Wilna, si je ne me trompe. — Oh! donnez!... » lui dis-je. — Je suffoquais de joie, et je suivais ardemment de l'œil la main du banquier, qui retirait la lettre du fond d'une cachette. L'écriture de l'adresse n'était pas celle de ma tante... Après une seconde d'hé-

sitation, je la reconnais pour être de la main d'Émilie Plater!... Et, en effet, l'enveloppe déchirée, je trouve deux plis, deux lettres venant des deux personnes que j'aimais le plus au monde : l'une, de ma tante Berthe; l'autre, d'Émilie elle-même!

La lettre de ma tante était pleine des plus tendres effusions. On y sentait sa profonde douleur sous le voile délicat dont elle avait soin de la couvrir. Elle m'exprimait son bonheur de pouvoir, grâce à l'obligeance dévouée d'un loyal Gallicien, échapper à l'intolérable inquisition de la police russe et s'entretenir enfin « avec son cher fils » à cœur ouvert. Elle me présentait sous toutes les formes l'espérance de notre prochaine réunion.

Cette lettre si bonne, je ne fis, je l'avoue, que l'effleurer des yeux à une première lecture, tant j'avais hâte d'arriver à celle d'Émilie Plater. Voici ce que j'y lus avidement :

« Aussitôt que j'ai su votre exil, Witold, j'ai obtenu de ma mère qu'elle me laissât partir pour Luczyn; je vous remplace en ce moment auprès de *notre* pauvre tante Berthe. Soyez tranquille, au moins de ce côté. Elle a près d'elle quelqu'un qui l'aime, qui partage sa peine, et qui vous a connu. Ensemble nous parlons de vous souvent, c'est sa seule consolation.

« Aujourd'hui se présente une occasion de vous écrire en toute liberté. Et moi aussi, Witold, j'ai voulu vous envoyer quelques mots! je vous dois bien un souvenir, à vous qui souffrez pour la cause nationale! Je rougirais de moi-même, si j'étais assez pusillanime pour me laisser arrêter par je ne sais quelles règles d'étiquette... Quand mon cœur a besoin de vous dire qu'il honore votre conduite, et que vous répondez bien à l'idée que

vos amis avaient conçue de vous, rien ne l'empêchera d'exprimer ce qu'il sent.

« Être jeté par un caprice de despote loin de son pays, loin de tous ceux qu'on aime, cela doit être bien douloureux!... Et parfois je m'attriste en songeant au sort que ces Russes détestés vous ont fait. C'est une faiblesse, je le reconnais. Votre destinée, Witold, est noble et digne d'envie, et, sans nul doute, vous ne l'échangeriez pas contre la destinée de ceux qui n'ont encore rien fait ni rien souffert pour notre chère Pologne!...

« Prenons courage, d'ailleurs! goutte à goutte le vase s'emplit; je ne vois autour de moi que des cœurs indignés, Dieu et la Pologne auront leur jour bientôt!

« Vous allez visiter des contrées plus belles, plus heureuses que notre pauvre Lithuanie; mais votre patrie, Witold, vous ne la dédaignerez pas, vous ne l'oublierez pas!... Pour un cœur bien né comme le vôtre, rien ne remplace le sol natal, le foyer de famille et les souvenirs qui en sont inséparables.

« Soyez heureux, Witold, autant qu'on peut l'être dans l'exil! Si vous êtes triste, pensez à ceux qui sont au loin, mais qui vous gardent une franche et constante amitié. Adieu.

« Emilie Plater.

« Château de Luczyn, 16 novembre 1824.

« *P.-S.* N'essayez pas de me faire parvenir une réponse; il m'en coûte de vous le dire... mais le repos de ma mère m'est cher avant tout, et la police russe est si tracassière et si dure! — Adieu! Witold, adieu! »

Cette lettre est la seule que j'aie jamais reçue d'Émilie Plater! elle ne m'a plus quitté; cent fois je l'ai relue, j'y ai quelquefois puisé un peu de force : souvent, chère et précieuse relique, je l'ai trempée de mes larmes!...

XXVIII

Je passai l'hiver de 1824 dans les états de Venise et en Lombardie. Je visitai le Piémont, Gênes, et en général toute cette Italie du Nord, si riche de son sol, si grande naguère encore par la politique, le commerce et les arts. Certes, mon intention n'est pas de faire de ceci un journal de voyage. Ce que j'ai vu a été mille fois décrit; et, d'ailleurs, je l'avoue, j'étais alors dans les pires conditions pour bien voir et pour voyager avec fruit. Arraché à mon pays et à mes affections, je sentais mon cœur comme mutilé; je ne vivais que d'une vie incomplète, et les plus belles contrées de la terre, je les traversais comme une ombre.

Si je me réveillais de cette torpeur, c'était pour ressentir douloureusement la prostration de l'Italie, enlacée dans les chaînes de l'étranger. Elle me rappelait notre malheureuse Pologne. Terres infortunées et asservies toutes deux, et faites également pour la liberté !...

Depuis 1815, les siècles barbares où la belle Italie était incessamment l'objet de l'ardente convoitise et de la violence des hordes germaniques, semblaient revivre. Ouvrier ténébreux de ces traités qui, au mépris de toutes les traditions et de tous les droits, mettaient d'antiques États en lambeaux et les distribuaient aux plus forts, l'Autrichien, non content de cette magnifique dé-

pouille de la Pologne, la Gallicie, avait encore eu dans sa part les plus riches contrées de l'Italie du Nord, et les petits souverains de l'Émilie et de la Toscane n'étaient que ses vassaux. Au moindre signe de frayeur qu'ils manifestaient, aussitôt l'Autriche leur prêtait ses soldats, ses espions et ses geôliers, et tout rentrait dans le silence et l'immobilité. J'avais le cœur navré en voyant si tristes et si mornes ces nobles cités : Venise, Mantoue, Milan, Ferrare, Pise, Florence, couronnées jadis de toutes les gloires, et qui ont initié le monde moderne à la liberté et aux arts. Le sombre génie de l'Autriche s'était abattu sur elles comme un oiseau nocturne. Partout il poursuivait à outrance les sociétés secrètes, refuge des âmes généreuses, dévouées jusqu'à la mort à la cause de l'indépendance et de la nationalité italiennes. En 1824, la persécution avait fait une foule de victimes : je ne voyais, dans les hautes classes surtout, que familles au désespoir. On y pleurait un fils, un frère, un père que la police autrichienne était venue saisir. L'élite de la jeunesse, l'espoir d'un meilleur avenir, avait été frappée : hommes d'État, littérateurs, artistes, juriconsultes, s'étaient vu traîner dans les prisons comme les derniers criminels. Déjà, le sort d'un grand nombre était réglé; condamnés au *carcere duro*, ils avaient été emmenés loin de leur beau ciel, au fond de l'Autriche et jetés dans les cachots du Spielberg; et c'était plus horrible peut-être que si la pierre sépulcrale se fût refermée sur eux. De nouvelles *fournées* encombraient encore les prisons de Milan, de Brescia, la citadelle de Mantoue et les plombs de Venise. De temps en temps, dans une de ces villes, l'échafaud se dressait sur la place des exécutions : entre deux haies de soldats, s'avançaient les fers aux mains, de jeunes hommes appartenant à de nobles familles ou déjà portant au front l'auréole de la

gloire littéraire; pâles et marqués des stigmates de leurs longues tortures, ils montaient sur l'échafaud. Alors, devant le peuple muet et consterné, un greffier paraissait à un balcon, lisait la sentence de mort de ces malheureux, puis un rescrit de l'empereur déclarant « que Sa Majesté, *dans sa haute clémence,* faisait aux condamnés grâce de la vie, mais ordonnait qu'ils subiraient quinze ans, vingt ans de *carcere duro.* » Un frémissement courait dans la foule, qui eût plutôt appelé *clémente* la hache du bourreau tranchant ces jeunes têtes.

Ce que j'avais alors sous les yeux était si lamentable, que j'en avais perdu le sentiment de mes propres malheurs. Un jour que je sortais d'une église de Milan, je vis la foule qui s'écartait avec respect devant une femme vêtue de noir. Elle était jeune encore, et d'un type de beauté remarquable, quoiqu'une mortelle douleur fût empreinte dans ses yeux et sur son visage: « C'est la comtesse Teresa Confalonieri, » me dit à demi-voix mon cicerone. Je la contemplai, saisi d'une douloureuse admiration. Partout on la citait comme un modèle de tendresse conjugale et d'héroïsme. Son mari, un des plus nobles cœurs de la jeune Italie, avait été condamné à mort pour crime de nationalité. Plus il était entouré de l'estime et des sympathies de ses concitoyens, plus le gouvernement autrichien avait trouvé son crime irrémissible. Il devait l'expier par le gibet!... Sublime d'amour et de douleur, la comtesse Teresa courut à Vienne, se jeta aux genoux de l'empereur, et, rudement repoussée par lui, finit par émouvoir l'impératrice, qui promit d'intercéder elle-même pour sauver les jours du malheureux Confalonieri. Mais, au milieu de la nuit, la comtesse apprend que tout est perdu : l'empereur est resté inébranlable; et le courrier porteur de l'ordre d'exécution est parti de Vienne. La comtesse s'inspire de son

désespoir; elle accourt au palais impérial; elle attendrit les gardes, elle pénètre jusqu'à l'appartement de l'impératrice. Ces deux cœurs de femme se sont compris... L'impératrice, les vêtements en désordre, court elle-même à la chambre de l'empereur; cette fois, elle a des accents irrésistibles; elle arrache enfin à son époux, et rapporte à la comtesse la révocation de l'ordre fatal... Mais ce courrier qui est déjà sur la route d'Italie, qui a plusieurs heures d'avance, il faut l'atteindre! il faut le dépasser!... qui s'en chargera?... La comtesse ne laissera ce soin à aucun autre! Elle se jette dans une chaise de poste; elle sème l'or sur la route, et aussi ses prières et ses ardentes larmes, plus éloquentes que l'or lui-même. Les rudes chemins des montagnes sont franchis avec une incroyable vitesse; l'espace est dévoré... Après quarante-huit heures de mortelles angoisses, elle arrive enfin!... à temps pour faire abattre le gibet, déjà dressé, et qui attendait son mari!...

Mais le malheureux Confalonieri n'avait échappé à la mort par la main du bourreau que pour endurer le lent supplice du Spielberg!... et la comtesse Teresa mourait à la fin loin de lui, mourait de douleur de n'avoir pu, cette fois encore, le sauver!... Un jour, l'infortuné, dévoré par ses chagrins, étendu sur son grabat, appuyé sur un coussin dont rien jusque-là n'avait pu le séparer, vit s'ouvrir la porte de son cachot... Un délégué de l'empereur visitait les prisonniers d'Etat. Cet homme fronce le sourcil... il réprimande d'un ton sévère le geôlier, « qui tolère des adoucissements au régime des condamnés, des infractions aux ordres de l'empereur. » Sur un signe de sa main, le coussin est brutalement enlevé au pauvre prisonnier... Pourtant c'était une chose sacrée!... Sur ce coussin, la comtesse Teresa, pendant son terrible voyage de Vienne à Milan, avait reposé sa tête; elle

l'avait mouillé de ses larmes dans ces heures d'angoisses où elle tremblait à chaque seconde d'arriver trop tard!...

Ces détails, je les tiens d'un homme qui avait partagé le cachot du comte Confalonieri, je les tiens d'une des plus intéressantes victimes que la jeune Italie ait fournies au Spielberg, de Maroncelli, l'ami de Silvio Pellico. Je l'ai vu plus tard, à Paris, lorsque lui-même il venait de sortir, après dix ans, des prisons de l'Autriche, mutilé, accablé de maux, spectre accusateur...

Il y a des gens qui se complaisent à ne voir dans l'Italie qu'une ruine antique, que débris de temples et de palais et poussière de grands hommes. On dirait qu'ils lui demandent de rester à jamais l'objet des poétiques douleurs. Quelques-uns, observateurs incomplets, la croient livrée, sans remède, au morcellement, à l'excès de l'esprit municipal, aux vieilles rivalités et aux insolences de l'étranger, toujours prêt à profiter de ses divisions ou de sa faiblesse; la plupart, se prenant aux dehors, frappés du bruit et de la mobilité de cette foule qui remplit les places publiques, les abords des églises et des théâtres, et la voyant loquace, superstitieuse, facile à s'incliner devant la force, en concluent légèrement ou que ce peuple n'arrivera jamais à la virilité, ou que déjà il se dissout dans une incurable décrépitude. Moi qui ai vécu quatre ans au milieu de ce peuple, j'en ai emporté une idée plus haute. La séve et la vie du peuple italien sont dans ses classes élevées; et là, partout j'ai rencontré la chaleur vraie du patriotisme, des vues justes et fermes, et de courageux desseins pour la régénération commune. Là, j'ai vu de ces nobles tristesses qui n'appartiennent pas à l'enfance des peuples, encore moins à leur caducité. Certes, ni le cerveau ni le cœur ne manquent à la jeune Italie, témoin cette longue liste de martyrs, jeunes gens et vieillards, des-

cendants d'illustres familles, ou bien juristes et hommes de lettres, qui, pour leur patrie, bravent depuis longtemps avec un courage indomptable les échafauds ou le *carcere duro* de l'Autrichien! Le courage du champ de bataille n'est pas plus difficile que celui-là. Qu'un jour l'Italie trouve son cri de ralliement et son point d'appui, elle aura une armée. Sous le drapeau national, dans la lutte pour l'indépendance, ni la fierté, ni la vigueur des âmes, ni la discipline des esprits ne lui feront défaut; et il sortira de là une nation qui saura bien encore une fois se faire une grande place dans le monde.

XXIX

Après différentes excursions, j'avais fini par me fixer à Florence. Le climat, le site, les rives charmantes de l'Arno, le prestige qui environne ce berceau de tant de grands hommes, et les chefs-d'œuvre sans nombre qui le décorent justifiaient bien ma préférence. Là, je passais mes journées entières à visiter les églises, les palais et surtout l'admirable galerie des grands-ducs, pleins des merveilles de l'art antique et moderne. La contemplation et l'étude des œuvres des grands maîtres éveilla en moi le sentiment du beau. J'avais de bonne heure pratiqué l'art du dessin. A Florence, je m'y remis avec ardeur, et même, stimulé par les conseils et les leçons d'un habile graveur, un des conservateurs du palais Pitti, j'appris l'art de la gravure au burin et à l'eau-forte. J'étais loin de soupçonner alors qu'un jour viendrait où je devrais à mon crayon et à mon burin le pain qui me ferait vivre!... Mais, dès lors, la pratique des arts, bien mieux que toute autre distraction, dissipait les sombres pensées dont j'étais trop souvent assailli.

Pendant mon séjour à Florence, je visitai plusieurs fois dans le voisinage Sienne et Pise. Cette dernière ville surtout m'attirait par ses monuments si remarquables et par la douceur tout exceptionnelle de son climat. On sait quel nombreux concours d'étrangers vient lui deman-

der chaque année un abri contre les rigueurs de l'hiver, ou le rétablissement de santés trop éprouvées sous des climats plus sévères. Je ne descendais jamais à Pise, à vrai dire, sans un vague espoir d'y rencontrer quelque compatriote, et, en cela du moins, j'eus à me louer de ma bonne fortune. Un jour, sur le registre de l'hôtel *Del Aquila!* où je m'inscrivais, je lus avec un vif sentiment de joie un nom polonais, Casimir Stanowicz, de la Samogitie, cette province lithuanienne qui borde la Baltique. Ce nom ne m'était pas inconnu, et je cherchai avec empressement le voyageur qui le portait. Lui-même parut très-sensible au plaisir de retrouver un Polonais, un compatriote à six cents lieues de son pays. Il m'accueillit avec une cordialité parfaite et répondit de la façon la plus aimable aux questions sans suite et sans fin que je lui adressais à propos de ma chère Lithuanie.

M. Stanowicz était père d'une charmante fille dont le développement hâtif avait compromis la santé au point de faire craindre qu'elle ne fût atteinte de phthisie pulmonaire. Les médecins avaient déclaré au père qu'il y allait de la vie de sa fille de ne pas lui laisser passer un hiver de plus sous la rigoureuse température du Nord. Alarmé au plus haut point, M. Stanowicz avait sollicité instamment de l'empereur Nicolas la permission d'emmener sa fille malade en Italie. Les czars de Russie, on le sait, ne rangent pas les choses de police au nombre des détails infimes, et se réservent particulièrement le soin d'examiner eux-mêmes toute demande de passe-port à l'étranger. La requête du Samogitien resta six mois sans réponse; l'empereur en ce temps-là avait tous ses instants occupés par la terrible répression dont fut suivie la conspiration militaire de 1825. Sa réponse arriva enfin; c'était un refus formel.

Cependant la jeune fille dépérissait graduellement. Le père au désespoir, après avoir usé en vain de tous les moyens de patronage et de crédit auxquels il pouvait recourir, se décida à faire le voyage de Saint-Pétersbourg. Bien conseillé, il s'adressa au premier médecin du czar, homme de cœur et à qui plus d'une famille devait d'éminents services. Celui-ci, touché de commisération, appuya fortement la requête du malheureux père. L'empereur lui répondit avec beaucoup de sang-froid : « Puisque cette jeune fille est si malade, ce voyage est superflu. Pour mourir, le climat de la Russie en vaut un autre. *» Heureusement, le médecin ne se rendit pas à cette étrange logique; il devint plus pressant, et, de guerre lasse, Nicolas octroya enfin le permis de départ. Par bonheur, il était temps encore!... Après avoir langui plusieurs mois, même sous le beau ciel de Nice, et de Pise en dernier lieu, la jeune Claire Stanowicz finit par recouvrer la santé. Quand je vis ces deux compatriotes, ils étaient au comble du bonheur. La jeune fille, redevenue fraîche et joyeuse, s'épanouissait comme une belle fleur au doux soleil d'Italie; son père était comme un homme arraché par miracle des ténèbres mêmes de la mort.

Auprès d'eux, j'éprouvai les émotions les plus agréables qu'il soit donné à un exilé de ressentir. Je m'entretenais enfin avec des compatriotes dans notre langue

* Ce mot est bien dur! Il se concilie mal avec la haute et juste idée qu'on a généralement des sentiments de famille qui animaient le cœur du czar Nicolas. Pourtant ce mot est historique, à moins qu'on ne se refuse à toute foi dans les témoignages humains. N'oublions pas qu'en Russie les règles de gouvernement dominent tout, et que là, plus encore que dans les autres Etats despotiques, le souverain efface l'homme, et la politique refoule les sentiments du cœur.

H. C.

nationale! Il me semblait que la confiance et l'abandon des entretiens de famille m'étaient rendus; je pouvais parler longuement de mon pays sans apercevoir cette complaisance fatiguée d'un interlocuteur étranger qui paraît encore écouter, mais ne vous entend plus. Entre nous, d'ailleurs, les sujets de conversation abondaient. M. Stanowicz avait fait ses études au gymnase de Wilna. Je connaissais, moi, son pays; dans mon voyage à Libau, j'avais même traversé ses domaines. Nous pouvions causer ensemble des mêmes lieux, des mêmes familles, du même peuple. Et tout cela, c'était la Lithuanie, la patrie polonaise! Combien j'appréciais ce bonheur! Il y avait déjà trois ans que j'en étais privé!

Il était un point pourtant par lequel M. Stanowicz, tout agréable et sûr qu'était son commerce, me laissait à désirer. S'il avait l'honnêteté du patriotisme, il n'en avait pas la passion. D'une nature douce et faible, ayant tremblé longtemps pour la vie de sa fille, et tout absorbé dans son amour pour elle, M. Stanowicz laissait voir, au sujet des malheurs de la Pologne, une résignation et, à l'égard de nos oppresseurs, une indulgence qui m'irritaient secrètement. Je lui en voulais de cette tiédeur dangereuse. Le monde est ainsi fait, que la cause des malheureux y est bientôt perdue, s'ils paraissent se fatiguer eux-mêmes du sentiment de leurs offenses et du poids de leur douleur. La jeune Samogitienne, à vrai dire, me dédommageait bien de cette somnolence du patriotisme que je rencontrais chez son père. Capricieuse autant que jolie, charmante enfant gâtée, Claire Stanowicz, dès qu'il s'agissait de la Pologne, laissait là les fantaisies et les bagatelles qui l'occupaient d'ordinaire et se montrait pleine de chaleur, d'âme et d'élan. Alors elle se liguait ouvertement avec moi contre son père, et ne ménageait pas à *l'ami des*

Russes, comme elle l'appelait, les boutades de sa verve originale. Alors aussi, elle me faisait presque illusion : son âge, sa gracieuse figure, le timbre de sa voix, l'amour de la patrie, qui accentuait sa parole, qui brillait dans ses yeux, tout me rappelait Émilie Plater !... Je croyais la voir et l'entendre !... Mais bientôt survenait quelque incident futile ; le rêve et l'héroïne disparaissaient... Il ne restait que la jeune fille rieuse, un peu fantasque, tout heureuse de se sentir renaître, principalement occupée de s'amuser et de mettre à profit ses moyens de plaire.

Le charme que je trouvais dans mes rapports avec cette famille m'avait fait quitter Florence, et j'étais venu m'établir à Pise, où je passai tout l'hiver de 1828. Mais le printemps revient vite en Italie ; et bientôt je me sentis atteint d'une secrète tristesse. Il devint évident pour moi que le moment approchait où je verrais partir M. Stanowicz et sa fille. Je surpris entre eux quelques mots qui ne me laissaient plus de doute sur leur résolution. Enfin je crus comprendre que leur départ était fixé aux premiers jours d'avril. Je me gardais bien de leur faire aucune question à ce sujet. M. Stanovicz, de son côté, ne m'en disait rien ; mais je le voyais redoubler envers moi de marques d'égards et de sympathie, et me traiter en un mot comme un ami malheureux que l'on va quitter. La jeune Claire ne se sentait pas de joie. Cette joie, elle avait la meilleure intention du monde de me la bien cacher ; mais, en cela, elle entreprenait au-dessus de ses forces, la pauvre enfant ! Tous les joyeux soubresauts de son cœur, à l'idée de quitter la terre étrangère et de retourner dans son pays, je les voyais un à un. Soit qu'elle promenât ses regards en signe d'adieu sur les sites et les monuments qui nous entouraient, soit qu'elle fredonnât dans sa chambre les airs

les plus vifs de notre musique nationale, soit enfin qu'elle courût les magasins de Pise et rapportât à l'hôtel mille brimborions de l'industrie italienne, j'avais le contre-coup de toutes ses émotions de bonheur; je la voyais, radieuse, reprendre avec son père le chemin de la patrie... tout ouvert pour eux, et, pour moi, fermé alors plus que jamais!...

Un jour enfin, M. Stanowicz, d'une voix émue, car il était essentiellement bon, m'annonça que, dans vingt-quatre heures, le 5 avril, il partait de Livourne pour Marseille, à bord du paquebot *l'Alcyon*. Il me pressa, avec les paroles les plus affectueuses, de disposer complétement de lui; il cacherait mes lettres avec le plus grand soin et les remettrait lui-même aux destinataires; il se dérangerait de sa route pour aller à Luczyn faire connaissance avec ma tante Berthe, et lui parler de moi longuement. Enfin, M. Stanowicz n'avait pas été sans remarquer que je ramenais souvent dans nos conversations le nom de la comtesse Plater et celui de sa fille. Il m'annonça qu'il les verrait certainement, ou dans leurs domaines du district d'Upita, dont il était voisin, ou bien aux bains de mer de Libau, et qu'il leur dirait la place qu'elles tenaient dans mes souvenirs. « Et moi aussi, me dit alors Claire avec un charmant sourire, mélange d'innocence et de malice, quand je serai bien heureuse là-bas, je veux faire quelque chose en mémoire de vous. Vous m'avez donné grande envie de connaître Émilie Plater; je la verrai; nous sommes du même âge; je me ferai son amie. Je causerai avec elle de l'Italie souvent, et je trouverai bien à placer quelques mots touchant le pauvre exilé. Me le permettez-vous? » — Pour toute réponse, je pris sa main et la baisai vivement...

Le 5 avril, j'accompagnai M. Stanowicz et sa fille à

Livourne et jusque sur le port. Leurs adieux furent touchants. Et moi !... toutes les blessures de mon cœur saignaient comme au premier jour !... Je ne quittais pas des yeux le bâtiment qui les emportait. Depuis plus d'une heure il avait disparu dans cette ligne de vague azur, limite incertaine entre la mer et le ciel... Immobile à l'extrémité du môle, j'avais encore les regards attachés sur quelques légers flocons de fumée qui m'indiquaient leur route au nord, vers la patrie !...

Je ne m'étais pas trompé. J'avais affaire à un galant homme. Toutes mes lettres furent ponctuellement remises. Tous les cœurs qui m'aimaient, en Lithuanie, entendirent avec attendrissement parler de moi par des compatriotes qui m'avaient vu dans l'exil et avaient cherché à me le rendre moins amer.—J'ai su tout cela plus tard. En ce moment, la police russe faisait trop bonne garde pour qu'un de ses proscrits reçût de la terre natale quelques lignes consolantes.

XXX

A cette époque de 1828, loin d'entrevoir la fin de mon malheur, j'acquérais de plus en plus la certitude que la patrie ne se rouvrirait désormais pour moi que lorsque l'oppression russe aurait elle-même, à force d'injures et de violences, marqué sa dernière heure. Dans le royaume de Pologne, le gouvernement représentatif n'était plus qu'une triste ironie qui faisait plus sentir encore au peuple son abaissement. Un ukase d'Alexandre, au moment où son règne et sa vie allaient finir, avait ordonné que la Diète, après quatre ans d'interruption, se réunirait, mais pour délibérer à huis clos. La publicité des débats parlementaires était supprimée. Un homme courageux, Vincent Niemojowski, déplaisait au czar pour sa hardiesse à signaler les dilapidations de la fortune publique. Le jour même de l'ouverture de la Diète, comme il entrait à Varsovie, pour venir remplir son mandat, des gendarmes apostés se jetèrent sur lui, l'entraînèrent à sa maison de campagne et l'y retinrent prisonnier pendant toute la session. Cette Diète, comme on sait, fut la dernière en Pologne sous la domination russe. La conscience publique y gagna du moins de ne plus voir profaner l'image de la liberté au milieu d'hypocrites représentations.

On sait comment le règne du successeur d'Alexandre s'inaugura, au cœur même de l'empire, par une insurrection militaire, par des supplices et des déportations sans nombre. Dans les provinces polonaises, une foule de citoyens enveloppés dans les réseaux de la haute police, furent emmenés à Saint-Pétersbourg. Jugés par le sénat, assemblé en cour criminelle, ils furent trouvés tous coupables, et allèrent s'ensevelir au fond des mines de la Sibérie. Dans le royaume de Pologne, eurent lieu des poursuites du même genre; mais, là, les accusés trouvèrent véritablement des juges. Le sénat, sous la présidence du vénérable Bielinski, trouva les charges produites contre eux insuffisantes, et prononça leur acquittement. Nicolas, irrité, sut bien faire sentir les effets de sa colère aux accusés, en ne laissant publier l'arrêt d'acquittement qu'après neuf mois qui s'ajoutèrent pour ces malheureux à une détention préventive de près de trois ans, et aux juges eux-mêmes, en signifiant au sénat et à chaque sénateur en particulier « qu'ils avaient manqué à leur devoir et encouru le blâme de l'empereur. » Un seul fut excepté et obtint des éloges d'en haut : Vincent Krasinski. Celui-là avait trouvé tous les accusés coupables et opiné pour leur condamnation... Plus que jamais le caprice, la passion d'un homme, au lieu de lois, au lieu de justice, telle était l'intolérable condition de mon pays!... J'apprenais tous ces faits à la longue par les journaux de France et d'Allemagne. J'en étais informé plus sûrement encore par les relations que j'avais nouées en Italie avec quelques jeunes hommes du monde diplomatique.

Le départ de M. Stanowicz et de sa fille m'avaient jeté dans une mélancolie profonde; et ce fut en ce même temps que me parvinrent les plus tristes nouvelles de la Pologne, livrée sans merci au sombre despotisme de

Nicolas et aux fureurs de Constantin. Toute ma raison suffisait à peine à me soutenir contre l'excès de mon malheur. Je n'osais plus porter mes regards vers l'avenir. L'espérance même, par instant, m'abandonnait. Souvent, dans un état de prostration complète, je ne savais que verser des larmes sur mon pays et sur ma propre destinée... Enfin je tombai sérieusement malade. Brûlé par la fièvre, j'étais en proie à de sinistres hallucinations; j'avais le délire. J'entendais des voix polonaises qui appelaient au secours! Je voulais me lever, je me débattais convulsivement; et puis, comme vaincu par un cauchemar, je retombais avec désespoir sur ma couche... J'avais de loin en loin des instants lucides, et je me rappelle encore la pitié que j'inspirais anx étrangers qui me voyaient en cet état.

Cependant ma bonne constitution l'emporta; le mal céda peu à peu et disparut complétement, quand il me fut possible d'aller respirer dans les Apennins l'air vivifiant des montagnes. Je passai le printemps de 1829 à Vallombrosa, un des sites les plus ravissants de la Toscane. Mais, lors même que mes forces furent revenues, ma mélancolie ne se dissipait point. Elle avait pris un caractère particulier, celui d'une sorte d'aversion pour l'Italie, trop belle, trop resplendissante, la terre des heureux... Toutes mes pensées se tournaient vers la France. Quoi qu'elle fasse ou qu'elle subisse, la France, foyer d'idées vives et généreuses, grande arène où les générations, les unes après les autres, combattent et souffrent pour la liberté, non d'un seul peuple, mais du monde, sera toujours l'étoile polaire des proscrits de toute origine, des vaincus de toute cause nationale. A cette époque, j'étais tourmenté d'un désir impérieux de voir et de connaître la France. Il me semblait que, le jour où je franchirais la mer ou les Alpes pour aller en

France, je reprendrais en quelque sorte le chemin de ma patrie elle-même.

Cependant il m'en eût coûté de quitter l'Italie sans voir Rome et Naples, l'une si imposante par ses monuments et plus encore par ses souvenirs, l'autre si mollement couchée au fond de son délicieux golfe, sous le plus beau ciel du monde. Je vis Naples d'abord ; et je n'échappai point à cette sorte d'ivresse poétique qui vous pénètre, au milieu de cette nature aux lignes admirables, aux couleurs si riches, et lorsqu'on se sent baigné de cette lumière qui est comme la joie et l'élément même de la vie. Mais je n'échappai pas davantage à la mauvaise humeur que fait naître chez l'étranger cette foule misérable et oisive qui pullule à Naples, ce peuple de mendiants, de bateleurs, ces lazzaroni enfin qui, après quelques heures de pétulance, de cris et d'agitation sans but, mettent tout leur bonheur à dormir à l'ombre... Et cependant, s'il fallait me faire prophète comme tant d'autres, est-ce une éternelle abjection que je prédirais à ce peuple? Non. Je me rappellerais combien il a l'intelligence vive et prompte; je me rappellerais quels fiers regards j'ai souvent surpris chez ses pâtres et ses pêcheurs; je n'oublierais pas surtout tant d'énergiques patriotes morts en Sicile, dans les Calabres, à Naples même, sous la balle des soldats mercenaires; tant d'autres jetés dans les cachots ou dispersés par l'exil!... J'ai l'intime conviction que ce peuple enfant grandira à son tour. Il est à bonne école, d'ailleurs; car, pour faire des hommes libres, l'instituteur par excellence, n'est-ce pas le despotisme inepte et cruel?

Rien n'égale la force et la profondeur des impressions que la vue de Rome laissa dans mon âme. Mais je n'irai pas, à propos de la ville éternelle, répéter ce qu'ont dit, avant moi et mieux que je ne saurais le faire, tant d'au-

tres, autorisés par la science, le goût ou le génie; je dirai seulement un genre de tristesse qui m'oppressait en remuant du pied cette poussière d'hommes et de choses que vingt-cinq siècles ont accumulée au bord du Tibre. J'aurais voulu pouvoir exhumer de ce chaos la Rome de mon choix, la cité libre et glorieuse qui vit éclore de si grands courages et de si admirables dévouements à la patrie, la ville des Scévola, des Camille, des Scipion, des Caton, des Brutus; mais elle était enfouie à je ne sais quelle profondeur sous une autre Rome qui ne lui ressemblait pas... A peine quelques vestiges douteux me parlaient de la grande époque républicaine. Au contraire, tant de gigantesques débris qui se disputaient mes regards, portiques, temples, arènes, arcs de triomphe à demi échappés aux barbares et à la lente destruction des âges, que me rappelaient-ils? L'ère des Tibère, des Néron, des Caligula, des Domitien, des Vitellius, la Rome enfin des indignes Césars, cette grande prostituée, honte et terreur du genre humain, qu'on n'égalera jamais en luxure, en cruauté et en bassesse !... Les barbares sont venus; ils ont passé sur le mont Palatin, sur le Colisée, sur Rome entière, comme un flot dévastateur. Sans doute, dans les desseins de Dieu, il ne fallait pas moins pour laver tant d'immondices et de sang!

XXXI

J'arrivai à Paris dans le courant de l'année 1829. Les dernières années de la Restauration, en France, marqueront toujours comme grande époque historique. Après de terribles convulsions et puis un long sommeil des peuples, l'œuvre de 89 était reprise par une génération forte de l'expérience de ses pères. Une séve nouvelle partout fermentait et poussait au loin ses jets vigoureux. Jeunes poëtes, jeunes philosophes, jeunes publicistes se faisaient jour partout et s'emparaient du monde de plein droit. Leur devise était: «Libre examen, émancipation, progrès!» Ils ne mettaient de mesure ni à leur audace, ni à leurs espérances. Dans la sphère politique, le vieux régime qui ne consentait pas à mourir, et le nouveau, impatient de vivre et de régner seul, se heurtaient à grand bruit. Sur un forum restreint éclataient de vives passions et de mémorables débats.

Moi, qui n'avais jusqu'alors vécu que sous des gouvernements compressifs, je ne me lassais pas d'admirer l'énergique vitalité d'une nation libre. Je voyais la presse, hardie et infatigable, éclairer les situations équivoques, signaler le mal à sa naissance, éffrayer l'arbitraire, épurer et affermir par la controverse tout ce qui méritait de durer. Le souffle de la vie publique circulait partout, et, avec lui, le sentiment du droit et de la dignité hu-

maine; partout je sentais battre vraiment le cœur d'un peuple. Je retrouvais dans le gouvernement de la France, avec les avantages de la pondération monarchique, quelque chose qui rappelait la vigueur et l'expansion du principe républicain. Plus j'étudiais le système représentatif, plus je reconnaissais en lui une œuvre de haute raison et capable de donner satisfaction à tous les vœux de l'avenir.

Cependant ce système avait ses détracteurs, même parmi les hommes qui prenaient volontiers le titre «d'amis de la liberté.» Quelques esprits chagrins et d'autres emportés à la poursuite de l'idéal s'attachaient à le dénigrer. Ils lui reprochaient surtout de prendre étroitement sa base sur ce milieu social qu'ils appelaient, d'un ton de colère ou de dédain, «la bourgeoisie.» Étranger et libre, en cette matière, d'intérêt ou de passion, je ne comprenais pas, je l'avoue, ce sentiment de répulsion à l'égard de la classe moyenne. Quelle élasticité ce milieu n'a-t-il pas pour s'élargir, au fur et à mesure du progrès social, et admettre tout ce qui a véritablement l'intelligence et la sollicitude des intérêts publics! et quelle émulation y est offerte à tous ceux qui, par leur valeur individuelle, par le travail et les vertus domestiques, nécessairement s'élèvent! Quelle digue enfin contre le despotime que cette masse profonde qui se défend par sa cohésion, par son poids même! Qui pourrait jamais prévaloir contre les lumières, l'esprit public et la force morale dont la classe moyenne est l'inextinguible foyer!... Je reportais avec tristesse ma pensée sur la Pologne. «Trop heureux mon pays, me disais-je, si, pour faire un rempart à ses libertés, à son indépendance, il avait possédé ce milieu social, cette masse imposante, toujours compacte et toujours renouvelée, de lettrés, de commerçants, d'artisans, de cul-

tivateurs, de grands et petits propriétaires, qui n'est autre chose après tout qu'une démocratie d'élite ! »

Cependant, durant le séjour de dix-huit mois que je fis en France, je vis le gouvernement représentatif, que j'avais eu si haute estime, traverser la plus redoutable crise. Une dynastie, un principe d'État, la royauté de droit divin furent emportés comme par un ouragan ; la secousse fut terrible. Il était évident que le beau navire avait touché sur un écueil, et qu'il en restait ébranlé dans sa membrure. Il s'est redressé néanmoins ; et l'impression qui m'est restée de la révolution de 1830 n'a pas fait chanceler ma foi dans les institutions représentatives. Et quelle est, d'ailleurs, l'œuvre de la prudence et du génie humains qui ne serait en péril quand le vertige des têtes couronnées suscite la colère des peuples !...

Il était aisé de prévoir le contre-coup de la révolution de juillet en Europe. L'épée populaire avait déchiré les traités de 1815 ; la cause des nationalités, niées et outragées dans les congrès des souverains, venait de gagner sa première bataille. L'Italie frémissait ; la Belgique courait aux armes ; et la Pologne que faisait-elle ?... Oh ! sans doute cette terre des hommes libres, elle avait tressailli aux secousses du volcan français !... Mais nous en étions réduits aux conjectures, le silence régnait de ce côté, plus profond que jamais. La Russie, avec cet instinct sûr qui ne manque pas aux gouvernements détestés, n'avait pas vu sans terreur le peuple de Paris briser en trois jours un trône reconstruit par les rois de l'Europe. Elle redoutait l'idée française comme une traînée de poudre, et ne songeait qu'à faire la solitude autour des peuples qu'elle tenait sous sa main de fer. Pendant plus d'un mois, aucune dépêche pour les particuliers ne put franchir l'espèce de cordon sanitaire qu'elle avait organisé sur ses frontières de l'Ouest.

Au moment où la révolution de juillet éclata, il y avait à Paris bon nombre de mes compatriotes (je n'hésite pas à donner ce nom à tous les fils de la grande famille polonaise, depuis la Baltique jusqu'aux provinces danubiennes); une même foi, un même amour de la commune patrie nous animait tous. Ensemble, nous agitions mille projets pour aider au réveil de notre nationalité. Nous sentions que l'heure était venue, et que, la laisser passer, c'était repousser un bienfait de la Providence. Exaltés par les grands spectacles qui frappaient nos yeux, échauffés par l'air même que nous respirions, nous rêvions des merveilles; nous reconstruisions pour la Pologne, avec les débris de son passé, un magnifique avenir. Nos aspirations n'allaient pas à moins qu'à relever, des bouches de l'Oder à la mer Noire, une grande nation slave, qui serait à l'orient la limite et le boulevard de l'Europe et qui forcerait le courant moscovite à remonter vers sa source, vers les steppes de la haute Asie. A nos yeux, il s'agissait d'une croisade de la civilisation contre la barbarie; et les nations libres de l'Occident ne nous laisseraient pas porter seuls le poids de cette noble entreprise!... Pour la plupart, nous étions jeunes, nous croyons de bonne foi à la solidarité humaine, à la fraternité des peuples. Nous ne soupçonnions pas alors que la diplomatie, trop souvent, ne cache rien autre chose, sous ses formes solennelles, que l'égoïsme transporté des individus aux nations.

Quand nous commençâmes à recevoir des nouvelles des différents territoires polonais, elles exaltèrent encore nos espérances. De toutes parts, l'émotion était profonde. Au milieu même des plus terribles instruments de compression, le sentiment national éclatait; il ne s'effrayait pas des masses militaires dont s'entouraient les despotes. Un peuple prêt à se jeter tout entier

dans la lutte, pour son indépendance, sent qu'il pèse plus que des armées. En même temps, chacun de nous recevait de ses amis un appel pressant, d'instantes prières de revenir au milieu d'eux : « Ils ne doutaient pas, nous écrivaient-ils, que la présence et les récits de compatriotes arrivant du foyer même de cette seconde révolution française, encore tout émus des grandes scènes dont ils avaient été témoins, ne fussent d'un effet moral tout-puissant sur des populations impatientes du joug. » Cet appel répondait trop bien à nos vœux les plus ardents pour n'être pas entendu. Cependant l'intérêt de notre cause voulait que quelques-uns demeurassent à Paris, en relations avec les libéraux les plus énergiques, afin d'entretenir et de faire fructifier les sympathies qui se déclaraient de toutes parts en faveur de la Pologne. Cette mission fut réservée à ceux d'entre nous que des liens d'affection ou d'affaires rattachaient plus particulièrement à la France. Ceux-là formèrent le noyau d'un comité qui s'organisa en vue d'aider la Pologne à reconquérir son indépendance. Ce comité fut placé sous le patronage et la présidence du général la Fayette, homme rare qui, pendant une carrière de soixante ans, ne se lassa point de servir la liberté, et n'eut jamais qu'une foi et un drapeau.

XXXII

Le plus grand nombre d'entre nous quitta Paris au commencement de novembre, afin de gagner, chacun de son côté, le point des frontières par où il lui serait le moins difficile de pénétrer sur le territoire polonais. Pour moi, je me dirigeai vers le grand-duché de Posen, en compagnie d'un jeune homme de cette province avec qui je m'étais lié pendant mon séjour en France. Frédéric Szulski (c'était son nom), d'une belle intelligence et d'un goût très-vif pour les sciences naturelles, après avoir fait de fortes études à l'université de Berlin, avait obtenu de sa famille de venir les compléter à l'École des mines de Paris, dont la renommée est grande en Europe. Szulski avait les qualités du cœur qui font le véritable ami, et il aimait aussi sincèrement la Pologne. Par ces deux points, nous nous convenions à merveille; hors de là, nous étions en dispute permanente. Il avait l'esprit frondeur et sceptique autant que j'étais alors, moi, candide et confiant; il me désolait par sa philosophie désabusée, telle qu'on aurait pu à peine l'attendre d'un homme qui aurait déjà vécu un demi-siècle. Si, dans mon ardeur enthousiaste, je lui dépeignais les belles perspectives que j'entrevoyais pour notre patrie, il me répondait en énumérant, d'un ton sarcastique, toutes les défaillances, toutes les fautes, toutes les tra-

bisons qui ne pouvaient manquer, selon lui, de réduire à l'état de chimères mes pompeuses espérances. Quelquefois il me poussait à bout; mais je voyais bientôt qu'il en était aux regrets, car alors, il écoutait, avec un sang-froid imperturbable et le sourire sur les lèvres, les reproches très-vifs que je lui adressais sur son patriotisme à la glace et sur la sénilité précoce de son âme. Un matin (quelle ne fut pas ma surpise !), Szulski, entrant dans ma chambre de l'air le plus calme, me dit : « Eh bien, cher compatriote, quand partons-nous pour le grand-duché de Posen? — Partir pour la Pologne !... m'écriai-je tout étonné; et c'est vous, Frédéric Szulski, qui le premier me faites cette ouverture !... — Moi-même; quoi de plus naturel? — Vous êtes donc converti?...— Converti !... Plût à Dieu !... si, par là, vous entendez revenu à une foi naïve comme la vôtre... Mais autre chose est de croire au succès, autre chose de faire son devoir quand même... Au reste, ajouta-t-il, mes raisons, j'aurai tout le temps de vous les dire en route. Maintenant, il s'agit de prendre jour et puis de partir, puisque décidément, là-bas, on nous croit bons à quelque chose. »

A cette pensée de retourner vers ma patrie, de fouler bientôt une terre polonaise, j'étais dans le ravissement. Szulski s'employa avec beaucoup d'activité à me faire obtenir un passe-port en règle pour le grand-duché de Posen. Mon dessein était de m'y arrêter, afin d'étudier le terrain et de reconnaître par quelles voies il me serait possible de tenter ma rentrée en Lithuanie, sans me jeter trop étourdiment dans les filets de la police russe.

Notre voyage à travers l'Allemagne nous permit de constater combien ses populations, en général, étaient sympathiques à la révolution de juillet, et comme elles saluaient en elle avec entraînement l'avant-coureur de

leur propre émancipation. A Berlin, nous venions de descendre à l'hôtel de Saxe, et nous échangions entre nous quelques mots en langue polonaise, lorsqu'un voyageur de commerce qui nous était inconnu, nous abordant d'un air radieux : « Mille pardons ! messieurs, nous dit-il dans la même langue, moi aussi, je suis Polonais ! Vous arrivez de l'Ouest ; sans doute, vous ne savez pas la grande nouvelle ?... — Quelle nouvelle ? m'écriai-je. — Il y a une révolution à Varsovie !... L'École des porte-enseignes a donné le signal. Le peuple s'est soulevé : on s'est battu avec acharnement dans les rues ; Constantin et les Russes sont en fuite !... A l'heure qu'il est, j'en suis sûr, tout le royaume de Pologne est libre. » Ivre de joie à cette nouvelle, je me jetai au cou de ce messager de délivrance ; puis je serrai Szulski dans mes bras, sans pouvoir, à vrai dire, même en ce moment, lui arracher ni un mouvement d'enthousiasme ni une parole de confiance dans la bonne fortune de notre pays. Pauvre Szulski !... Cinq mois après, lui qui n'avait échangé que par le plus strict sentiment du devoir ses compas et ses livres contre le mousquet du soldat, à la sombre journée d'Ostrolenka, il tombait frappé d'une balle russe, et, en ce moment, ce n'était plus des cris d'allégresse et de victoire qu'il entendait autour de lui !...

A Posen, nous descendîmes chez un oncle de mon compagnon de voyage, M. Michel Szulski, avocat distingué et un des chefs du mouvement patriotique qui s'organisait par toute la province ; je reçus de cet excellent homme et de sa famille l'hospitalité la plus cordiale. Mais, dès le lendemain de notre arrivée, Frédéric me fit ses adieux ; il partait pour la petite ville qu'habitait son père... Nous ne devions plus nous revoir !... Moi-même, pendant les quelques jours que je demeurai

à Posen, il me fallut, suivant les sages conseils de mon hôte, me résigner à rester caché au fond de sa maison. La police prussienne était fortement en éveil, et ne se faisait pas scrupule de mettre la main sur tout voyageur, d'origine polonaise, chez qui elle suspectait l'intention d'aller rejoindre ses compatriotes en armes contre le czar.

Dans la chambre qui me servait de cachette, je recevais souvent la visite de M. Szulski ou de ses fils. J'apprenais par eux la marche des événements en Pologne, et je me faisais une juste idée de l'attachement de cette belle province, le grand-duché de Posen, à la vieille patrie polonaise. Malgré près de quarante ans écoulés depuis l'acte inique qui l'avait attribuée à la Prusse, le sentiment de la nationalité y était vivace encore comme au premier jour, surtout parmi la classe éclairée. Sans nul doute, la domination prussienne pesait d'un poids moins lourd que le joug moscovite. Les Allemands du Nord ont, du moins, ce qui a toujours manqué aux Russes, ces fils des Tartares, le sentiment de la dignité humaine; Ils cherchent à s'assimiler les peuples que la politique leur a livrés; ils ne les outragent pas en les traitant comme des ilotes. Mais, enfin, la domination de l'étranger est toujours dure et odieuse à qui aime son pays; elle blesse et rend irréconciliables tous les cœurs fiers. Les Polonais du grand-duché de posen, même lorsque aucun espoir de délivrance ne s'offrait à eux, défendaient avec ténacité, contre le gouvernement prussien, leur langue, leurs mœurs, leur esprit national. En ce moment, où ils entrevoyaient la perspective de rentrer quelque jour dans la grande famille, tous les sentiments d'un peuple opprimé, l'antipathie des races, l'orgueil d'un glorieux passé, la mémoire des injures, se réveillaient chez eux avec ardeur. Quelques-uns des

patriotes les plus déterminés de la ville de Posen se réunissaient secrètement, chaque soir, chez M. Michel Szulski; je leur fus présenté par mon hôte, et ils m'invitèrent à prendre part à leurs conférences. Là, j'entendis délibérer, avec une grande force de raison, sur les moyens à l'aide desquels le grand-duché pouvait le mieux servir la cause commune et préparer sa propre délivrance. Dans l'état des choses, les mesures de vive force, l'appel aux armes lui étaient interdits. Les villes, d'une population restreinte, étaient tenues en respect par de fortes garnisons; partout des régiments prussiens étaient cantonnés dans les villages. Le pays, d'ailleurs, par sa configuration, par ses grandes plaines et l'absence de forêts, ne se prêtait pas à une guerre de partisans. Un mouvement insurrectionnel aurait à peine la possibilité de se produire et serait aussitôt étouffé. A cela s'ajoutaient des raisons de l'ordre politique. Aussi longtemps qu'il n'aurait pas à se défendre lui-même contre une insurrection, le gouvernement prussien, tenu en échec par la France, dont il redoutait l'expansion révolutionnaire, y regarderait à deux fois avant de tendre la main aux Russes; au contraire, s'il voyait une de ses provinces se soulever, il ne manquerait pas d'aller au plus pressé et de combiner ses armées avec celles du czar pour enfermer l'insurrection polonaise dans un cercle de fer. Il ne restait véritablement aux citoyens du grand duché de Posen, pour aider leurs frères de Pologne, que les voies indirectes; il fallait s'imposer des sacrifices d'argent, acheter en secret des armes, des munitions, et les faire infiltrer par tous les moyens dans le pays insurgé; il fallait exciter la jeunesse des villes et des campagnes à se réunir par petits groupes, à tromper la surveillance active organisée sur toute la frontière, et à quitter le sol natal pour aller renforcer, sur les rives de

la Vistule, ceux qui combattaient pour l'indépendance polonaise. Le mot d'ordre était déjà donné dans ce sens, et les populations y répondaient avec un élan du meilleur augure ; les volontaires affluaient de toutes parts ; des paysans dévoués se chargeaient de leur faire franchir la frontière, en mettant en défaut la surveillance des détachements prussiens qui gardaient les principaux passages. Moi-même, je fus confié à l'un d'eux par M. Szulski, lorsqu'il jugea que je pouvais sans trop de risques me mettre en route. Le 17 janvier (jour que je pensais alors devoir bénir à jamais), mon guide, profitant d'une terrible tourmente de neige, me conduisit en sûreté sur le territoire de Pologne, dans le district de Kalisz. Vingt-quatre heures après, j'étais à Varsovie.

citoyens des diverses nuances de l'opinion patriote, et enfin, mettait à la tête des troupes, comme généralissime, le prince Michel Radziwil, une des illustrations du pays. La présidence du comité de gouvernement avait été déférée au prince Adam Czartoryski. Il y représentait bien l'opulente noblesse prête à donner l'exemple du dévouement et du sacrifice. Là siégeait aussi Joachim Lelewel, forcé jadis par Novosiltzoff de quitter l'université de Wilna, et qui, démocrate ardent et austère, inspirait à tous le respect par la pureté de ses intentions et la simplicité de ses mœurs.

A Varsovie, je ne tardai pas à me mettre en rapport avec plusieurs Lithuaniens qui y étaient accourus au lendemain de la révolution. Ensemble, nous déplorions amèrement l'indifférence des hommes politiques à l'égard de la Lithuanie. Parmi tant de provinces asservies aux Russes, et qui, du Niémen au Volga, tendaient les mains vers leurs frères affranchis du joug, la Lithuanie surtout méritait de n'être pas laissée dans l'abandon. Grande comme un royaume, intimement unie à la Pologne pendant six cents ans, placée vers le nord comme un poste avancé sur le chemin des armées russes, elle appelait des libérateurs. C'était à elle qu'il fallait aller, avant de laisser respirer l'ennemi, abattu et terrifié par l'explosion du 29 novembre! Et alors, à la même heure, auraient pesé dans la balance de Dieu les cœurs de vingt millions d'hommes redemandant à tout prix leur indépendance et leur vie nationale!... Frappés des motifs qui commandaient cette prompte expansion de la révolution polonaise au delà du Niémen, de courageux citoyens, bravant tous les périls, étaient venus, de Wilna à Varsovie, supplier le dictateur de prendre cette voie de salut. On les avait reçus très-froidement, et comme des brouillons qui, fort mal à propos, se jetaient

en travers des négociations pacifiques dont on ne désespérait pas encore ; mais l'âme du peuple sentait vivement l'indignité et le danger d'une telle conduite, et ce fut une des causes de la chute de Klopitski. Seulement, il était trop tard pour réparer complétement la fatale faute !... Les armées du czar se remettaient de leur stupeur, et, confiantes dans leur nombre, étreignaient déjà d'une forêt de baïonnettes Varsovie elle-même. Impossible alors de songer à se porter en masses puissantes au cœur des anciennes provinces polonaises. Cependant, il restait quelques moyens de relier la Lithuanie à la cause commune et de resserrer le faisceau, condition de force et de salut dans cette crise suprême. Parmi les hommes du gouvernement, Lelewel surtout portait sa sollicitude de ce côté. Mieux qu'un autre, il savait quelle séve de patriotisme il y avait dans la jeunesse lithuanienne. Son cœur saignait de voir tant de forces vives paralysées et comme perdues, au moment du choc qui allait décider des destinées de la Pologne. Tous les Lithuaniens, venus à Varsovie pour adjurer la mère patrie de ne pas les abandonner, étaient par lui accueillis comme des frères malheureux ; il se faisait leur patron, il plaidait leur cause auprès du comité de gouvernement. N'écoutant que son zèle, il avait fini par donner lui-même des instructions et une mission secrète à quelques jeunes gens dont l'intelligence et l'énergie lui inspiraient confiance. Le plus distingué d'entre tous, Jacques Grotkowski (mort depuis sur le champ de bataille), fut chargé d'aller à Wilna s'aboucher avec les patriotes les plus fermes et de les organiser en comité insurrectionnel qui donnerait l'impulsion à tous les districts de la Lithuanie. Moi-même, bien vu de Lelewel, je sollicitai et j'obtins de lui une mission secondaire, celle de soulever les populations rurales

aux environs de Luczyn et dans les districts d'Oszmiana et de Troky, où ma famille avait des relations et de l'influence.

Le 28 janvier, mes lettres de créance me furent remises. Deux heures après, je prenais le chemin de la Lithuanie.

XXXVI

Depuis que j'avais touché le sol de la Pologne, j'étais pris d'un immense désir de revoir ma Lithuanie, Wilna, Luczyn, tant d'amis auxquels j'avais été violemment arraché. A tout prix, je voulais aller tomber dans les bras de cette seconde mère, qui ne survivait à toutes ses douleurs que pour m'aimer, et que mon exil sans fin (je le reconnaissais bien à quelques mots de ses lettres) mettait au désespoir. Qu'on juge de ma joie, quand je me vis sur le chemin de ma terre natale, qu'un peu d'audace et de bonne fortune allaient me rouvrir!... Et, autour de moi, quel spectacle! Toute la Pologne en armes, depuis l'adolescent jusqu'au vieillard, et chez tous une si ferme résolution de mourir plutôt que de rentrer sous le joug, que c'était à mes yeux une certitude de la victoire! Je m'enivrais d'espérance... Émilie Plater reparaissait dans mes rêves de bonheur!...

Cependant, il était malaisé de franchir l'espace qui me séparait encore de mes foyers. Cent cinquante mille Russes, échelonnés de la Wilia au Niémen, du Niémen à la Vistule, m'interdisaient absolument la route directe de Wilna, la route du nord-est. Pour échapper aux partis moscovites, maîtres de la campagne jusqu'à quelques milles de Varsovie, il me fallut descendre au sud, ga-

gner Siedlec, passer le Bug près de Drobyczin, et, une fois sur le territoire lithuanien, me jeter dans la forêt de Bialowicz. Cette forêt, une des plus vastes de l'ancien monde, s'étend jusqu'à la limite du gouvernement de Wilna. De là, il était possible, en dehors de tous chemins fréquentés et sans quitter les bois et les marais, de gagner d'abord la forêt de Troki, et enfin celle de Pohulanka, dans laquelle le domaine de Luczyn est comme enclavé. Muni d'une carte du pays, et le bâton à la main (bien armé, d'ailleurs, sous la grosse vareuse de paysan que j'avais revêtue), je me mis résolument en route. Je voyageais de nuit surtout; le jour, je cherchais un abri pour dormir dans quelque cabane à l'écart, ou dans ces huttes de roseaux qu'on rencontre fréquemment sur le bord de nos marais, et qui servent d'affut aux chasseurs d'oies sauvages. J'eus quelques alertes assez vives : au sortir de la forêt de Bialowicz, je tombai dans un pulk de Cosaques qui éclairaient la marche d'un convoi. Mon déguisement et le patois lithuanien, que je parlais assez bien, me servirent à me tirer d'affaire. Enfin, après quinze jours de fatigues bien pénibles, j'arrivai, un peu au delà de Troki, dans un village distant de Luczyn de huit milles environ. Là, il fallut m'arrêter; je tombais de lassitude et j'avais des frissons de fièvre. Un peu de repos m'était indispensable : je frappai au hasard à la porte de la première chaumière que je trouvai sur mon chemin, et j'y demandai l'hospitalité. Je n'étais pas trop en peine à cet égard, car j'avais déjà fait, et plus d'une fois, l'expérience de l'accueil cordial des paysans lithuaniens pour un de leurs compatriotes arrivant de l'exil.

Une veuve habitait cette chaumière; je la trouvai dans une désolation profonde. Deux jours auparavant, une colonne mobile avait surpris chez elle et entraîné

pour le Caucase, les fers aux pieds et aux mains, son fils aîné, soldat réfractaire de la dernière levée. Je ne craignis nullement de lui faire connaître qui j'étais. En apprenant mon nom, qui était populaire dans le pays, ellene savait comme n étmetmoigner son respect et son entier dévouement. En Lithuanie, à cette époque, le peuple des campagnes vénérait au plus haut degré les nobles qui, par la constance de leur patriotisme, lui servaient de point d'appui et d'exemple, et lui faisaient espérer la délivrance. Tout ce qu'elle possédait, cette pauvre femme l'eut mis avec empressement à ma dis-

Je l'entretins du désir que j'avais de faire parvenir de mes nouvelles à Luczyn; aussitôt, elle me proposa, comme messager, son second fils. C'était un jeune garçon de seize ans, intelligent et bien découplé. Il offrit de partir immédiatement; j'acceptai son offre, et lui donnai mes instructions verbales. Elles consistaient à prévenir ma tante de môn retour, et à lui demander qu'ellem'envoyât un homme de confiance connaissant bien le pays, et qui me ferait éviter les détachements russes, principalement cantonnés aux environs de Wilna. Pour qu'on eût foi entière aux paroles de mon jeune messager, je lui remis mon cachet, qui avait été celui de mon père.

Il fallait trois ou quatre jours, vu la distance et la neige qui couvrait la terre, pour que ma commission fût remplie et mon messager de retour. Tadeska (c'était le nom de mon hôtesse) me combla de soins pendant tout ce temps : elle m'avait forcé d'accepter, pour la nuit, la place d'honneur, le dessus du poêle; le jour, autant que le lui permettaient les soins à donner à son ménage et à sa basse-cour, elle venait filer de la laine près demoi, et, pour me désennuyer, se mettait en frais de conversation. Elle était intarissable, en me parlant

du fils qu'on lui avait enlevé, de ses qualités, du chagrin inconsolable qu'elle avait de sa perte, des exactions odieuses des agents du fisc, des réquisitions qui mettaient sur la paille les pauvres paysans, enfin, des abominations commises dans quelques villages d'alentour par les Bourlaks (je dirai plus loin ce que c'est que ce fléau de la Lithuanie). Rien de plus inculte, sans doute, que la parole de Tadeska; mais cette parole était fortement accentuée, elle était l'expression de son âme; elle avait un tour original de rudesse et de passion qui la rendait attachante.

Cependant le soir du troisième jour était venu, et, assis auprès du poêle, je commençais à trouver long le temps qu'il me fallait passer dans cette chaumière, lorsque tout à coup un certain cri guttural se fait entendre au dehors. Tadeska court tirer le verrou de bois qui fermait la porte; je vois paraître sur le seuil mon jeune messager, et derrière lui un homme, un vieillard à large carrure. Je le considère un instant : sa figure était éclairée par le rayonnement des charbons qui brillaient à la bouche du poêle. « Browner! mon brave Browner!... » m'écriai-je. C'était lui, en effet, qui, malgré son grand âge, n'avait voulu laisser à nul autre le soin de me ramener sain et sauf sous le toit de mes pères!... Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi, se saisit de ma main, et, en la baisant, s'efforçait de mettre un genou en terre. Je ne lui en laissai pas le loisir; je serrai dans mes bras ce vieux serviteur si dévoué et dont la vue seule ravivait en moi tant de chers souvenirs. Je le fis asseoir en face de moi, à l'autre coin du poêle, et, pendant plus d'une heure, je ne cessai de l'accabler de questions sur ma tante Berthe, sur la comtesse Plater et sa fille, sur nos amis de Wilna et des châteaux voisins, enfin, sur les bons paysans de mes domaines. Browner oubliait quel-

que fois de me répondre pour me regarder tout à l'aise et avec ravissement ; de mon côté, j'avais souvent les yeux attachés sur lui. Browner, quand j'étais à Luczyn, pouvait être cité encore pour un type de verte vieillesse; maintenant, ses mains tremblaient, sa figure était sillonnée de profondes rides, ses cheveux et sa barbe avaient blanchi. L'observant ainsi, je me sentais venir des larmes aux yeux : cette barbe blanche, ces indices de déclin chez Browner me donnaient la mesure du temps que j'avais passé dans l'exil et celle aussi des chagrins ressentis par tous ceux qui m'aimaient !

Quand il eut fini de satisfaire à mes plus pressantes questions et se fut bien réchauffé, Browner fut le premier à parler de départ. La gelée avait repris depuis deux jours avec une grande âpreté; la neige recouvrait tout d'une couche épaisse et durcie. Mon vieux serviteur était venu en traîneau, et, par le même moyen, il comptait, à l'aide de relais qu'il avait organisés lui-même sur ma route, me ramener à Luczyn dans l'espace d'une nuit. Je m'abandonnai complétement à sa prudence et à sa parfaite connaissance des lieux. Une nuit de seize heures et un froid très-vif, qui n'encourageait pas les patrouilles russes à sortir de leurs abris, devaient d'ailleurs favoriser notre voyage. En quittant Tadeska, je la remerciai cordialement de son hospitalité, et je lui promis que bientôt elle entendrait, dans tous les clochers à la ronde, sonner la dernière heure des Russes... A ce mot, je vis briller dans ses yeux un éclair de joie sauvage, et je reconnus bien que cet espoir de vengeance la touchait tout autrement que les quelques pièces d'or que j'avais glissées dans la main de mon jeune messager. Accompagnés des bénédictions de ces braves gens, nous partîmes ; et, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, un peu avant le jour, nous débou-

chions de la forêt de Pohulanka, à quelques centaines de pas du château de Luczyn. Au milieu des ténèbres et du silence, j'entrevoyais la masse sombre de son donjon, qui se dessinait vaguement sur la teinte moins foncée du ciel. Je croyais reconnaître aussi l'aile où se trouvait l appartement de ma tante ; j'y apercevais une lumière voilée par des rideaux... Sans doute, elle s'était levée avant le jour, brisée d'inquiétude à cause de moi, impatiente de me serrer contre son cœur!... Avec quelle violence le mien battait en ce moment!... Pourtant deux heures s'écoulèrent encore !... Il fallut que le jour fût levé; il me fallut compléter mon déguisement, prendre les apparences d'un pauvre bûcheron, recevoir sur mes épaules une charge de fagots, et tromper ainsi les sentinelles qui gardaient la porte; il fallut tout cela pour qu'il me fût possible de rentrer subrepticement dans le château des Luczynski!... Le général russe Geismar l'occupait militairement. Browner, qui veillait sur moi, pour que je ne commisse pas d'imprudence, m'entraîna jusque sous les combles, sans me laisser voir personne, et me cacha dans un galetas de domestique. C'est là qu'au bout de quelques minutes, je revis enfin et j'embrassai ma tante Berthe!...

XXXV

Qu'est-il ici besoin de détails? Il y a des joies comme des douleurs du cœur de l'homme qui sont au-dessus des forces du langage... Les jours les plus heureux de ma vie sont peut-être ceux que je passai dans cette mansarde, où ma tante, à toute heure, autant qu'elle le pouvait sans éveiller les soupçons, venait me tenir compagnie. Plus d'une amertume, néanmoins, se mêlait à mon bonheur. Je rongeais mon frein d'impatience, condamné que j'étais à l'inaction, quand les plus graves intérêts de notre cause étaient en péril. J'étais humilié aussi à cette pensée d'avoir été contraint de m'introduire furtivement dans le château de mes ancêtres, et de m'y tenir caché dans un galetas, tandis que les Russes y traînaient orgueilleusement leurs sabres sur les tapis des salons, et s'y faisaient servir en maîtres... Ma bonne tante riait de mes airs farouches à cet égard ; et, plaçant mystérieusement un doigt sur sa bouche, me disait à demi-voix : « Patience ! encore un peu, le faucon pourra quitter son perchoir. »

Dans nos conversations sans fin, le nom d'Émilie Plater avait bientôt trouvé place. J'étais avide d'informations sur elle-même, sur tous les incidents de sa vie. J'appris qu'elle avait récemment perdu sa mère, perte cruelle et qu'elle ressentait profondément. N'écoutant

que la voix du cœur, et quels qu'eussent été les torts de son père, elle avait voulu se rapprocher de lui, lui consacrer ses soins et sa fortune. Cette loyale tentative avait échoué. Privée des douceurs de la famille, Émilie vivait dans la retraite à Antuzow, avec une dame de ses parentes, au milieu de ses domaines. Sa vie se partageait entre son culte pour une mémoire bien chère, sa sollicitude pour les malheureux et sa passion pour l'affranchissement de la Pologne.

Ma tante savait depuis longtemps la vive impression qu'Émilie avait faite sur mon cœur. Elle-même, en toute occasion, manifestait la haute estime qu'elle avait pour l'esprit élevé et l'âme si noble de cette jeune fille : pourtant, mon amour, mes vœux, mes espérances d'union avec Émilie Plater n'avaient jamais reçu d'elle le moindre encouragement. Le soir de mon arrivée, comme elle était venue me retrouver dans ma cachette, quand tout reposait au château, à plusieurs reprises je ramenai la conversation sur la famille Plater et sur Émilie, dans l'espoir secret de trouver chez ma tante des dispositions plus conformes à mes désirs, et d'en recevoir peut-être quelque confidence qui me laisserait entrevoir le bonheur auquel j'aspirais. Mon attente fut complétement déçue. Non-seulement ma tante Berthe ne me dit aucune de ces choses que les cœurs qui aiment écoutent si avidement ; mais elle cherchait à détourner l'entretien, et, si j'insistais, je voyais une ombre de tristesse se répandre sur son front.

Je m'alarmai bientôt de cette disposition d'esprit où je la trouvais.—Ma tante apercevait-elle, entre Émilie et moi, des obstacles insurmontables? Connaissait-elle mieux que moi le caractère et le cœur de cette jeune fille?... J'avais hâte d'éclaircir mes doutes, et je ne cachai pas à ma tante que son silence ou sa réserve ex-

trême, quand je la sollicitais de toute manière à me parler d'Émilie, m'étaient un véritable tourment. « Mon cher enfant, me dit-elle enfin, je n'ai pas le courage de vous dire que vous avez eu tort de viser au cœur d'Émilie; il n'en est pas de plus noble ni de meilleur... mais vous cherchez un amour partagé, vous nourrissez l'espoir d'une tendre union. Eh bien... — J'achève votre pensée, lui dis-je vivement, Émilie ne m'aime pas! — — Prenez garde, Witold! soupçonneux et injuste, ce caractère ne vous sied point. — Mais alors, si ce n'est moi qu'Émilie repousse, c'est donc son cœur qui est à tout jamais fermé aux douces affections et incapable d'aimer?... — Oh! ne vous y trompez pas!... Émilie est femme par le cœur, comme elle l'est par toutes les qualités gracieuses qui vous ont attiré vers elle. Émilie a une sensibilité profonde, et qui facilement peut aller jusqu'à l'exaltation. Il ne faut pas l'étudier longtemps pour découvrir que c'est à force d'énergie, de volonté et de combats qu'elle arrive à rester maîtresse d'elle-même... Mais mieux que moi, Witold, vous le savez : chez Émilie, le saint amour de la patrie, comme l'amour de Dieu chez les âmes ferventes, domine tout et ne permet pas à d'autres passions de prendre pied. — Je la reconnais à ce portrait... Mais enfin, m'écriai-je, voici que l'épée est tirée du fourreau! Demain, peut-être nous serons vengés; la Pologne et la Lithuanie seront libres!... Ma bonne tante, parlez-moi sans détour : croyez-vous qu'alors Émilie me refuserait son cœur et sa main?... » J'attendais avec anxiété une réponse, et ma tante, les yeux baissés, hésitait à me la donner. «Witold, que me deman-vous là? me dit-elle enfin. L'avenir est dans la main de Dieu... Lui seul sait ce que doit durer encore la captivité d'un autre Israël!... — Il faudra bien cependant que le jour de sa justice se lève enfin pour nous!... Mais vous

éludez ma question ; et je vous comprends trop bien !...

—Non, Witold, non, vous ne me comprenez pas. Vous êtes dans l'erreur, si vous supposez que je sache rien de contraire à vos vœux... Mais, puisqu'à toute force vous voulez que je parle... eh bien, je vous l'avouerai, je suis obsédée de tristes pressentiments !... Cet amour que vous nourrissez pour Émilie me fait peur !... Je ne vois jamais cette jeune fille, sans que mon esprit soit frappé et comme accablé de pensées étranges !... Plus j'admire cette âme pure, élevée, placée si fort au-dessus des autres par la religion du sacrifice, moins je puis croire (pardonnez-moi, Witold !... mais vous avez voulu connaître toute ma pensée), moins je puis croire que son bonheur soit de ce monde, et qu'elle appartienne longtemps à la terre !... »

En achevant ces mots, ma tante détournait la tête pour me cacher ses larmes... Et moi, j'avais senti un frisson glacial courir dans tous mes membres !... Les paroles que je venais d'entendre répondaient à de mystérieuses terreurs qui souvent m'avaient assailli moi-même. Malgré tout le soin que prit alors ma tante pour atténuer l'impression de ses dernières paroles et se représenter elle-même comme sujette à de certaines hallucinations que sa raison désavouait, malgré ses efforts pour reporter la conversation sur d'autres objets attachants, cette soirée se termina pour nous sous un sentiment de malaise et de tristesse dont nous ne pouvions nous défaire.

XXXVI

Il y avait déjà trois jours que j'étais confiné dans ma cellule, et je commençais à perdre patience, lorsque j'entendis, un matin, frapper plusieurs coups pressés à ma porte, et en même temps je reconnus la voix de Browner, qui me criait du dehors : « Bonne nouvelle, mon cher maître! bonne nouvelle! » Quand je lui eus ouvert : « Victoire! me dit-il tout joyeux et tout essoufflé. Les Russes décampent; nos braves frères de Pologne ont si bien reçu Diebitsch à la pointe de leurs lances et de leurs baïonnettes, ils l'ont si bien battu coup sur coup, qu'il demande à grands cris du renfort. La nouvelle est certaine; il n'y a qu'à voir la mine sombre des officiers russes. Je viens de souhaiter bon voyage à ceux qui étaient dans le château. Tenez, mon cher maître, montez sur ce banc; par la lucarne, vous apercevrez ces messieurs qui délogent. » Libre enfin et maître chez moi, j'allai bien vite aux informations. En effet, un ordre de départ était arrivé dans la nuit. Diebitsch appelait à lui sa réserve. Déjà les Russes avaient évacué le village; et, des fenêtres du château, je les voyais en marche dans la direction du Niémen.

J'eus bientôt la pleine confirmation des bonnes nouvelles que m'avait annoncées Browner. La campagne était à peine ouverte de quinze jours, que Diebitsch, l'idole des

Russes, le héros des Balkans, si fier et si sûr à l'avance d'étouffer avec sa magnifique armée ce qu'il appelait « l'émeute de Varsovie, » avait déjà vu se ternir sa réputation militaire, et ses efforts se briser contre le patriotisme désespéré de la petite armée polonaise. Au passage du Liwiec, aux combats de Dobre, de Wawer, de Stoczek, les Russes avaient trouvé une résistance invincible. Dvernicki, Skrzynecki et leurs braves soldats s'étaient couverts de gloire!... L'Europe, avec un mélange d'admiration et de remords, apprenait à connaître quels hommes elle avait laissé rayer de la liste des nations!...

Ces héroïques efforts et ces premières victoires de nos frères nous rappelaient assez haut notre devoir, à nous Lithuaniens; et, pour mon propre compte, j'avais hâte de remplir la mission qu'à Varsovie l'on m'avait confiée. Devenu, par l'éloignement de la division Geismar, à peu près libre de mes mouvements, je me mis aussitôt à renouer des relations avec les chefs des familles nobles des environs.

Grotkovski pratiquait des intelligences à Wilna, et, par son impulsion, un comité central s'organisait dans cette ville. De mon côté, je parcourais les campagnes; nos paysans étaient ravis de me revoir après mon long exil, et je mettais à profit le chaleureux dévouement qu'ils m'exprimaient pour animer encore leur colère contre les Russes et leur recommander de se tenir prêts à tomber sur ces persécuteurs au premier signal. J'allais visiter dans leurs châteaux mes amis d'autrefois: quel accueil je recevais partout! Parce que j'avais souffert pour la cause nationale et que je revenais dans mon pays comme le prédicateur d'une sainte croisade, partout on me comblait d'éloges, d'amitiés et des plus gracieuses prévenances. Les dames, les jeunes filles, dépassaient peut-être encore leurs maris et leurs frères en

patriotisme enthousiaste. Malheur à celui qui aurait faibli, qui, sous un prétexte quelconque, au jour de la prise d'armes, ne serait pas monté à cheval! Elles l'auraient accablé de leurs dédains, et, comme elles le disaient hautement, « les femmes polonaises lui auraient envoyé une quenouille. »

Pour nous concerter, pour dresser un plan d'insurrection locale et en préparer les moyens, les nobles du voisinage et moi, nous avions des réunions journalières, tantôt dans quelque hutte au milieu des bois, tantôt dans le château de l'un de nous situé en dehors des lignes que parcouraient d'ordinaire les colonnes mobiles des Russes. Aucun ne manquait à ces rendez-vous. Je revis là plusieurs de mes camarades à l'université de Wilna, qui furent depuis des chefs intrépides de l'insurrection. Tous se montraient avides de m'entendre. Je venais de voir, dans son foyer même, la révolution du royaume de Pologne; j'avais aussi beaucoup à dire au sujet des révolutions de France et de Belgique, de cet ébranlement moral de l'Europe, de cette ère nouvelle annonçant un nouveau droit public fondé sur la souveraineté des peuples, sur le respect des nationalités. De mon côté, que de choses n'avais-je point à apprendre de la bouche de mes compatriotes! Six ans d'exil, l'interruption absolue de tous rapports politiques avec la Lithuanie, me laissaient ignorant de la plupart des faits qui s'étaient passés dans mon pays, de l'état de souffrance et d'exaspération où il en était venu; et enfin, de ses ressources pour la lutte, pour le suprême effort que nous allions lui demander.

Ce que j'appris ne fit d'ailleurs que confirmer mes pressentiments. L'oppression moscovite s'était singulièrement appesantie sur nos malheureuses provinces : Nicolas succédant à Alexandre et apportant sur le trône

un despotisme plus entier, plus inflexible ; le parti pris d'isoler complétement le royaume de Pologne, qui semblait encore de mauvais exemple même avec son fantôme dérisoire de constitution, et d'opérer violemment, s'il le fallait, l'assimilation à la Russie des anciennes provinces polonaises ; enfin, la peur des conspirations poussée jusqu'à une sorte de fureur sombre, tout avait concouru à rendre intolérable le joug des Russes. Non-seulement la Lithuanie était atteinte dans ses lois, dans sa langue nationale, elle l'était dans la fortune et la sûreté individuelle de chacun. Elle l'était dans ses foyers, dans sa religion aussi.

Rien de plus ordinaire alors que d'apprendre que le chef d'une noble famille, qu'un jeune homme aux idées généreuses avaient été enlevés par des sbires, comme suspects, jetés dans les prisons de Wilna ou de Kowno, et bientôt déportés aux extrémités de l'empire. Un affreux espionnage faisait le supplice de ceux qui n'étaient pas frappés tout d'abord. Les maux du peuple étaient innombrables. Surchargé d'impôts, de corvées, de monopoles, il était continuellement en butte aux brutalités des soldats, aux exactions des juifs, traitants privilégiés, aux voleries insolentes des fonctionnaires russes, petits et grands. Je n'apprendrai rien à personne en rappelant que l'habitude des concussions et des rapines est la plaie de l'administration russe, et qu'elle place cette nation, sous le rapport du sens moral, au dernier rang de celles qui aspirent à la civilisation. Le recrutement militaire, exercé avec une odieuse rigueur, achevait d'exaspérer nos malheureux paysans. Leurs fils, enlevés par les recruteurs, ils les pleuraient comme s'ils étaient morts. Un service militaire de vingt-cinq ans, la misère, le knout, des guerres lointaines sur les frontières de la Perse ou de la Turquie, justifiaient trop bien

ce deuil anticipé des familles. Sous l'influence de toutes ces causes, la dépopulation des campagnes était rapide. Le gouvernement russe en profitait pour implanter dans le pays des tribus tartares, les Bourlaks, qui remplissaient doublement ses fins. D'une part, ces demi-sauvages apportaient au cœur de nos provinces la haine de la race polonaise, et y propageaient leur sang et leurs mœurs asiatiques; d'autre part, disciplinés au rite grec, fanatisés par leurs popes, ils se faisaient un jeu, dès que les agents du czar voulaient bien fermer les yeux, d'attaquer, de piller les villages catholiques, de brûler leurs églises et de massacrer leurs prêtres. Voilà l'abîme de misères où nous étions tombés et que, dans nos conciliabules, d'énergiques patriotes dépeignaient en traits de la plus vive indignation.

XXXVII

Et cependant, il y eut encore en Lithuanie recrudescence d'oppression et de maux, lorsque éclata le soulèvement du royaume de Pologne. L'état de siége fut aussitôt proclamé. Emprisonnements, confiscations, déportations, semblaient devenus le droit commun. Quoique foulée par cent cinquante mille soldats qui marchaient vers la Vistule, et qu'une autre armée appelée du fond de l'empire allait remplacer, la Lithuanie inspirait encore des craintes; il fallait, pour l'abattre complétement, lui enlever ses dernières ressources, ses armes et les bras valides qui auraient pu s'en servir. Diebitsch commença par frapper le pays de réquisitions écrasantes, puis un désarmement général fut ordonné. Des hordes de Cosaques zaporogues furent chargés d'exécuter ces mesures. Les granges et les greniers furent vidés; dans chaque chaumière, même les ustensiles de ménage, même les socs de charrue et la cognée nécessaire pour abattre le bois, tout était saisi comme armes et envoyé, par charretées, aux arsenaux des places de guerre. Une levée extraordinaire enleva partout la fleur de la jeunesse; heureusement, la plupart, au lieu d'obéir, se jetèrent dans les forêts (ils devaient former bientôt le noyau de notre armée insurrectionnelle). Enfin, les Bourlaks multipliaient impuné-

ment leurs violences sauvages contre les villages catholiques. Souvent, se présentaient à nos réunions de malheureux paysans, et même des femmes, dont le désespoir était navrant. Presque fous de douleur, ils ne savaient nous dire que ces mots : « Vengez-nous des Russes! vengez-nous!... »

Pour répondre à ce cri terrible, nous n'avions d'autres forces que celles que nous prêtait l'excès même de notre malheur. D'armées régulières, de magasins, d'arsenaux, nous n'en n'avions pas; mais aux troupes russes laissée en Lithuanie, nous pouvions opposer ce qui a souvent fait pâlir même de vieux soldats, un peuple tout entier se levant avec la fureur du désespoir pour avoir raison de ses oppresseurs. Depuis les adolescents jusqu'aux vieillards, tous ne demandaient qu'à combattre. Nos prêtres eux-mêmes, au nom de l'Évangile, symbole de justice et de liberté, excitaient nos paysans par des prédications ardentes; ils les adjuraient de se soulever contre l'ennemi de leur nationalité et de leur foi. Plusieurs de ces prêtres, transportés par leur zèle, promettaient d'être aux premiers rangs, quand il faudrait braver les dangers et la mort... et ils ont tenu parole. Enfin, notre champ de bataille était marqué : c'étaient nos marais, nos ravins et nos bois; et les Russes, par la crainte que déjà ils manifestaient de s'y engager, nous enseignaient assez que ce champ de bataille était bien choisi.

Mais à tout ce peuple il fallait des armes... Où les trouver? où les prendre? Heureusement, l'instinct patriotique de chacun avait déjoué les ordres de désarmement et les perquisitions rigoureuses. Il n'était pas de château et presque pas de chaumière où les meilleurs fusils n'eussent échappé à l'œil et à la main des Russes. On recueillait de toutes parts, d'après nos instructions, le

fer et le salpêtre; des ateliers pour la fabricationde la poudre, des forges pour préparer les lances et les faux travaillaient, jour et nuit, dans les endroits les plus inaccessibles des forêts; de hardis entremetteurs, mettant à profit cette vile passion du gain si commune chez nos ennemis, trouvaient à acheter de militaires russes, épars en divers cantonnements, une partie de leurs munitions de guerre. Enfin, pour nous approvisionner de poudre, de fusils, de canons même, pour nous fournir des instructeurs et des chefs militaires, nous comptions sur les victoires des Polonais, qui, au premier choc, avaient déjà mis en si mauvais état l'armée de Diebitsch.

Nous étions quelque peu surpris, à vrai dire, de ne recevoir aucune communication, aucune direction du comité central, et son apparente inertie commençait à inquiéter quelques-uns d'entre nous. En revanche, nous apprenions avec joie que, dans les districts à l'ouest et au nord de Wilna, et en Samogitie surtout, l'élan patriotique était admirable. Ces pays, d'ailleurs, plus peuplés, plus riches que le nôtre par leur agriculture et leur commerce, et moins pressurés par les armées russes, disposaient d'importantes ressources. Vers le milieu de février, je vis arriver au château de Luczyn Joseph Straszewicz, jeune gentilhomme samogitien, un des amis de Thomas Zan à l'Université, et avec qui j'avais eu moi-même d'excellentes relations. Les chefs du mouvement en Samogitie, tourmentés de la même impatience que nous au sujet de l'inconcevable indolence du comité central, l'envoyaient pour se mettre directement en rapport avec les patriotes des districts au sud de Wilna, afin d'arrêter un plan et de faire concorder nos efforts communs. Straszewicz, d'un caractère ardent et loyal, électrisa notre réunion par la peinture animée qu'il nous fit de l'élan des populations du Nord prêtes à

se lever en armes, à nous tendre la main, et à se dévouer jusqu'à la mort, s'il le fallait, pour opérer une puissante diversion en faveur de nos frères héroïques du royaume de Pologne. Il nous citait complaisamment tous les noms connus et honorés autour desquels les patriotes de sa province se ralliaient, les Staniewicz, Kalinowski, Grazewski, Prosov, Wladislas et César Plater, et leur jeune parente, la comtesse Émilie Plater. Pris à l'improviste : « Émilie Plater? m'écriai-je involontairement.—Oui, reprit avec feu Straszewicz, Émilie Plater, une charmante jeune fille, mais qui, pour la trempe du patriotisme et du courage, ne le cède à aucun gentilhomme que je connaisse ! Riche, bienfaisante, populaire, elle n'a de pensées que pour son pays; personne n'ignore qu'elle est prête à jouer sa fortune et sa vie pour servir la sainte cause de l'indépendance. Son exemple donnerait du cœur aux plus timides. Dans ses villages et dans ceux de sa famille, il n'y a pas un paysan qui ne quittât tout au monde pour la suivre, qui ne se fît tuer pour la défendre; et, pour la jeune noblesse, il est superflu, je crois, de vous dire que chacun est fier d'avoir bientôt pour compagnon d'armes la belle et intrépide Émilie, que chacun brûle d'envie de combattre et de se distinguer sous ses yeux. » J'avoue qu'un assez vif aiguillon me toucha le cœur en entendant ce jeune, brave et élégant gentilhomme parler sur ce ton enthousiaste d'Émilie Plater, et ce jour là plus que jamais, je me sentis pris d'une ardeur fiévreuse d'aller moi-même la joindre et de tenir à côté d'elle le drapeau de l'insurrection.

Un moment, nous pûmes penser que le signal tant désiré allait nous être donné : ce fut vers la fin de février. Tout à coup se répandit la nouvelle d'une éclatante victoire remportée sur les Russes par les Polo-

nais dans les plaines de Grochow. Cette fois, la pauvre Lithuanie se crut sauvée!... Tant d'héroïsme chez nos frères de Pologne, combattant à Grochow un contre trois, le silence morne des autorités russes, les exagérations si naturelles à un peuple placé entre la délivrance et le comble des maux, tout contribuait à donner à cette annonce de victoire un prestige et une portée incroyables. Déjà, dans les campagnes, mille bruits couraient sur la marche et l'arrivée prochaine d'une armée libératrice. Les plus impatients, le fusil en main, se jetaient dans les bois, avec l'espoir de tomber sur les soldats de Diebitsch rompus et en pleine déroute...

Malheureusement, quelque glorieuse qu'elle fût pour les armes polonaises, quelque éclat qu'elle jetât sur les généraux divisionnaires Dwernicki, Skrzynecki, Dembinski et sur les braves qui, dans cette journée sanglante, avaient anéanti les plus vieux régiments du czar, la victoire de Grochow était loin d'être décisive. Battu et démoralisé, Diebitsch n'en restait pas moins à quelques milles du champ de bataille et de Varsovie avec des forces plus que doubles de celles des vainqueurs. Ceux-ci, d'ailleurs, avaient acheté chèrement leur succès, et l'on n'ignorait pas que Nicolas, furieux de sa défaite, lançait déjà contre la Pologne une seconde et formidable armée... Mais, s'il y avait là de quoi modérer nos transports de joie, il y avait là aussi de toutes-puissantes raisons pour précipiter le mouvement lithuanien.

Cependant, le comité central donnait à peine signe de vie : nous perdions patience, et moi peut-être plus que tout autre. Un jour, sous un déguisement, je pénétrai dans Wilna où j'avais des intelligences, et, admis devant le comité, je lui dis la vérité crûment, je ne lui cachai pas le mal incalculable qu'il faisait à notre cause par ses éternelles temporisations, la douleur, le

découragement de ceux sur lesquels nous pouvions le plus compter et qui étaient bien près de se croire abandonnés et trahis. J'insistai avec véhémence sur la nécessité de saisir l'occasion et d'allumer au plus tôt un formidable incendie entre l'armée vaincue de Diebitsch et l'armée de réserve de Rosen, qu'il fallait à tout prix arrêter dans sa marche, si nous voulions sauver la Pologne... Le membre du comité qui fut chargé de me répondre était un vieillard à cheveux blancs et d'un passé honorable; mais, à ses paroles, je vis avec tristesse que nous avions affaire à des hommes d'un patriotisme refroidi par l'âge et d'une prudence qui touchait à la pusillanimité. Je sortis de cette conférence profondément triste, et ne conservant plus d'illusions quant aux services que la cause lithuanienne pouvait attendre du comité central. Il est loin de ma pensée de songer à ranimer ces querelles étouffées sous nos ruines mêmes!... Mais je ne me console pas d'avoir vu, dans nos plus grands jours de crise, nos destinées à la merci d'hommes éteints et trop disposés à paralyser la passion et l'élan populaires, premières conditions du succès.

Le lendemain, il y avait réunion dans un rendez-vous de chasse, au milieu de la forêt de Troki. Je n'y manquai pas, et je rendis compte de mon entrevue avec les membres du comité. L'émotion fut grande : les uns s'emportaient en imprécations contre les hommes pusillanimes qui nous laissaient livrés à nous-mêmes et sans direction; quelques-uns se taisaient et semblaient abattus; d'autres proposaient de gagner, les armes à la main, la frontière du royaume de Pologne. Le vieux comte Tzamoski, qui nous présidait, mit fin à toutes les irrésolutions par une allocution pleine de sens : « Mes amis, nous dit-il, l'expérience est faite; qu'elle nous apprenne du moins à ne compter que sur nous-mêmes!... Le comité voit et

calcule à merveille tout ce qui nous manque; nous, sachons nous servir de ce qui est notre seule force, de la colère de ce peuple qui veut en finir avec ses oppresseurs. Je ne vous ferai pas de plus long discours : j'estime que six jours bien employés nous permettront d'achever les derniers préparatifs. Ajournons-nous au 31 mars; nous fixerons alors le jour et l'heure où la Lithuanie, à son tour, se lèvera comme un seul homme contre l'ennemi commun. » Cette proposition fut unnimement acclamée, et nous nous séparâmes satisfaits et pleins d'ardeur...

Mais nous ne devions pas avoir cet honneur, d'être les premiers à sceller de notre sang l'acte d'affranchissement de la Lithuanie. Comme je rentrais à Luczyn à une heure avancée de la nuit, je trouvai ma tante sur pied, tout émue et les traits altérés. Elle vint à ma rencontre et, me serrant convulsivement les mains : « C'en est fait! me dit-elle... que Dieu prenne pitié de nous, Witold!... L'insurrection a éclaté en Samogitie! Le sang a coulé déjà; et cela ne s'arrêtera plus!... Notre malheureuse Lithuanie, Witold! que va-t-elle devenir?... »

Quoique sincèrement affligé de son trouble et de sa douleur, je ne pus m'empêcher pourtant de reprocher à ma tante d'accueillir par des larmes intempestives une nouvelle qui devait faire bondir de joie tout cœur polonais, puisque enfin, par là, notre seule chance de salut nous était ouverte. Je la pressai d'ailleurs de questions sur le grand événement dont elle avait été informée. Après avoir écouté mes reproches avec son angélique douceur : « Tout ce que je sais, Witold, me dit-elle, le voici : Le gouvernement de Wilna a reçu avis ce matin même qu'une troupe d'insurgés, conduite par Jules Gruzewski, a pénétré dans la ville de Rossiénie,

et en a chassé la garnison russe. Cette nouvelle a bientôt transpiré dans Wilna. Le gouvernement craignait un soulèvement dans la ville même; toutes les troupes étaient consignées dans leurs casernes; enfin, le bruit courait que l'insurrection, en Samogitie, gagnait de proche en proche... Mon cher Witold, ajouta-t-elle tristement, vous me trouvez en ce moment une bien faible femme!... Vous savez, cependant, si j'aime mon pays!... Pour mon pays comme pour ma religion, Dieu me donnerait la force, j'en suis sûre, de faire le sacrifice de ma vie... Mais vous avez raison, je ne me retrouve plus le courage que j'avais autrefois... J'ai trop souffert!... le malheur a brisé mes forces. A l'idée de tout ce sang qui va couler, de cette guerre atroce que les Russes vont faire à nos malheureux Lithuaniens presque sans armes, un tremblement nerveux que je ne puis vaincre s'empare de moi... Et si vous ne reveniez pas, Witold, comme autrefois votre père!... Oh! je puis dire véritablement, ainsi que notre divin Maître au jardin des Oliviers : « Mon âme est triste jusqu'à la mort! »

J'étais profondément remué... Pourtant je me roidis contre mon émotion. Après quelques mots vivement sentis qui s'adressaient à son cœur, j'essayai de relever ses espérances et son courage; je lui parlai des ressources immenses d'un peuple qui combat pour sa liberté sur son sol natal, au milieu de ses foyers; je lui parlai des nations libres de l'Europe, qui finiraient par s'ébranler en notre faveur, comme elles avaient fait pour la Grèce. Je lui parlai de Dieu, qui avait assez longtemps appesanti sur nous sa colère pour que nous pussions enfin espérer en sa bonté et en sa clémence.

« Nos pères aussi étaient braves, me répondait-elle, et leur épée s'est brisée dans leurs mains!... L'Europe!... elle fera comme elle a fait jusqu'ici... elle nous

admirera... et elle nous plaindra quand nous ne serons plus... Oh! j'ai foi dans la justice de Dieu !... mais, lui-même, il nous l'a dit, « son royaume n'est pas de ce monde... » Enfin, aucune de mes paroles n'était capable de la tirer de son abattement. Je crois la voir encore; ses mains jointes, ses grands yeux levés au ciel, deux larmes qui coulaient le long de ses joues d'où la vie semblait absente... puis les efforts même qu'elle faisait pour ramener un sourire sur ses lèvres tremblantes, afin d'adoucir mon chagrin... Tout cela était navrant!

XXXVIII

Le temps pressait cependant, si nous voulions répondre à l'appel des courageux Samogitiens. Pendant six jours et six nuits, mes amis et moi, nous fûmes sur pied pour prendre les dernières mesures et préparer l'explosion. Rien, d'ailleurs, dans nos campagnes ne pouvait plus l'arrêter. Excités au plus haut point par les récits de la victoire de Grochow, exaspérés par les affreuses violences des colonnes mobiles dans ces derniers temps, nos paysans ne parlaient plus qu'avec mépris « de ce comité de bourgeois » dont ils avaient jusque-là attendu trop patiemment le signal ; ils ne comptaient plus que sur leurs fourches et leurs faux et sur les fusils de leurs adroits chasseurs ; et, si nous avions tardé plus longtemps à nous mettre à leur tête, ils auraient choisi des chefs parmi eux, et se seraient jetés d'eux-mêmes sur les Russes partout où ils auraient pu les rencontrer.

La réunion du 31 mars eut lieu comme il était convenu. Elle était plus nombreuse qu'aucune autre ; et nous y vînmes tous en armes. C'était un spectacle étrange et touchant à la fois que cette assemblée de plus de cent nobles Lithuaniens, tous également prêts à se dévouer pour la cause nationale, mais complétement disparates d'ailleurs d'âge, d'habitudes, d'allure et de costume. Au milieu d'une jeunesse pleine de dis-

tinction et d'élégance, il y avait là de rudes gentilshommes qui n'étaient guère sortis jusque-là de leurs châteaux au milieu des bois et dont la physionomie était empreinte d'une énergie sauvage. Quelques adolescents aux cheveux blonds déguisaient le mieux possible leurs seize ou dix-sept ans sous leur attitude martiale et leurs armes brillantes. A côté d'eux l'on voyait de vieux guerriers à la barbe blanche, avec les uniformes de leur époque, des compagnons de Kosciuszko et de Poniatowski, des débris des légions d'Italie et d'Espagne, des vétérans de la garde impériale qui étaient avec Napoléon à Fontainebleau et à l'île d'Elbe... Tous avaient le regard fier et la ferme résolution de tout braver plutôt que de laisser encore sous le joug des Russes la patrie polonaise.

On parla peu dans cette réunion. « Nous sommes prêts ! nous sommes prêts ! » Ces mots sortaient de toutes les bouches. — « Au 3 avril donc ! s'écria le comte Tzamoski. C'est un dimanche. Que chacun se trouve à l'église, au milieu de ses paysans; qu'il invoque le Dieu des armées, et puis qu'il pousse le cri de guerre : *Pologne et liberté !...* » Nous répondîmes à ces paroles par une acclamation unanime, enthousiaste.

Enfin, le soleil du 3 avril se leva ! Partout l'éveil était donné. Dans chacune des cent vingt paroisses que comprenait notre cercle insurrectionnel, les paysans, à l'heure de la messe, se pressaient à l'église ou refluaient au dehors. Après le service divin, le seigneur du village fend la foule, monte à cheval, et, s'adressant à tous ceux qui l'entourent, avides de l'entendre, il leur dit avec véhémence quelques mots qui peuvent se résumer ainsi : « Le jour de l'indépendance et de la liberté est venu ! La liberté, c'est la noblesse lithuanienne qui vous la donne; nous proclamons ici, à la face de Dieu et des

hommes, que le servage est à tout jamais aboli dans nos domaines! Quant à l'indépendance de notre pays, c'est au milieu des bataillons russes qu'il vous faut l'aller chercher avec nous; c'est par les armes seulement que vous aurez raison de ces Russes odieux qui, depuis quarante ans, vous ruinent et vous écrasent. Aux armes, Lithuaniens!... Pologne et liberté! Que ce soit là votre cri de ralliement! »

A ces mots, une ivresse indicible s'empare de la foule. Mille cris s'élèvent pour bénir la généreuse noblesse qui, de ses mains, détruit le servage, et pour jurer guerre à mort aux oppresseurs de la patrie. Un drapeau aux couleurs nationales est apporté. Le cavalier armé de la Lithuanie s'y montre à côté de l'aigle blanc de la Pologne. Le prêtre le bénit; il bénit le peuple, qui se prosterne avec recueillement devant Dieu, au moment de se jeter dans une lutte désespérée... Les cloches cependant s'ébranlent; le tocsin sonne, et dans tous les clochers d'alentour semble trouver l'écho de son glas funèbre. Même dans les âmes intrépides, il mêle je ne sais quel frisson de terreur aux élans du patriotisme et du courage. Enfin la foule se disperse en courant; chacun va, dans sa chaumière ou dans les bois voisins, tirer de leur cachette les armes et la poudre qu'il a pu soustraire aux recherches des Russes; chacun va recevoir les embrassements et les adieux de sa femme, de ses enfants, ou de son vieux père. Moi-même, à Luczyn, j'ai vu ces scènes émouvantes... et j'y ai été acteur.

Les ordres donnés, pour chacun de nos contingents, étaient d'éviter toute rencontre partielle avec les Russes et de se porter rapidement sur Czabitszki, point intermédiaire entre Kowno et Wilna, et d'où il nous serait possible de donner la main aux insurgés des districts de Rossiénie, de Wilkomir et d'Upita. Les détachements de

Luczyn et de Ponary étaient sous mes ordres. Mon instruction militaire, pour le commandement surtout, était bien incomplète; mais, du moins, le moral de mes hommes était excellent et leur dévouement de longue date à ma famille me donnait sur eux un ascendant absolu. Cette journée fut remplie pour moi par toutes sortes de soins, et le moindre n'était pas de m'assurer par moi-même de l'exécution de mes ordres pour la sûreté du château pendant mon absence. Plus heureux que beaucoup de braves gens qui s'armaient pour aller trouver l'ennemi, j'avais du moins la certitude que mon château, par sa position dominante et la force de ses murailles, était à l'abri d'un coup de main, à la condition de laisser à sa garde quelques hommes qu'on n'intimiderait pas aisément. Browner, qui, depuis mon retour, semblait rajeuni de vingt ans, ne cessait de faire faire l'exercice à tous nos domestiques, et il avait mis sur un pied respectable notre arsenal et nos magasins. Naturellement, je pensais à lui pour le mettre à la tête de notre petite garnison, comme avait fait mon père dix-huit ans auparavant. Mais, lorsque je m'en expliquai avec ce brave serviteur, malgré tout son respect pour moi, je vis ses petits yeux gris s'allumer de colère. « Qu'est-ce que j'ai donc fait à mes maîtres, dit-il, pour qu'on me laisse toujours, quand il y a du danger, derrière des murailles et avec des femmes? — Browner, lui répliquai-je sévèrement, vous oubliez que, parmi ces femmes, il y a la sœur et la tante des comtes Luczynski!... Mon intention est aussi que ce château, tant que durera la guerre, serve d'asile, en cas de besoin, aux femmes et aux enfants de ceux que je mène à l'ennemi... Est-ce que tu trouves encore, vieille cervelle de soldat, que je te fais injure, quand c'est toi que je charge de garder ce dépôt précieux, et de le défendre jusqu'à la

dernière goutte de ton sang? » — Browner baissa la tête; il paraissait profondément malheureux, et de ne pas me suivre et d'avoir encouru mes reproches. Mais j'adoucis beaucoup son chagrin par la manière dont je lui frappai sur l'épaule et lui tirai sa longue barbe, en signe d'adieu amical.

Pour gagner plus sûrement, à l'aide de la nuit, le lieu du rendez-vous général, j'avais fixé à six heures du soir le départ de mon détachement. Le moment approchait... il me restait à prendre congé de ma tante Berthe. Le cœur oppressé, je montai à son appartement... Je la trouvai agenouillée sur son prie-Dieu. Quand elle entendit la porte s'ouvrir, elle tressaillit, se retourna vivement, et, si pâle qu'elle fût alors, elle blêmit encore en me voyant. Je me jetai dans ses bras. Elle pleurait, et n'avait pas la force de me parler... Moi, par des phrases décousues, avec une légèreté factice, j'affectais un grand air de confiance. « Cernés de toutes parts par l'insurrection, disais-je, les Russes n'oseraient plus sortir de leurs places fortes. Avant peu, nos bandes viendraient les tenir assiégés dans Wilna. Dans quelques semaines, sans doute, je rentrerais au château de Luczyn, et nos frères de Pologne, accourus à notre secours, nous aideraient à faire mettre bas les armes à nos oppresseurs. » — Enfin, il fallut prononcer le mot *adieu!*... « Tout pour Dieu et pour la Pologne, Witold! mon cher fils!... » Ce furent ses dernières paroles, murmurées d'une voix presque éteinte... Moi aussi, j'avais l'âme bouleversée!... Quitter ma bonne tante, tout ce qui me restait de mes affections de famille, la laisser demi-morte de douleur, et peut-être pour ne la revoir jamais!... Oh! cela me semblait cruel, affreux!... Pour remplir mon devoir, je n'eus jamais plus besoin de faire appel à tout ce que j'avais de cou-

rage, de sentiments de patriotisme et d'honneur!...

J'ai connu dans ma vie des heures plus terribles, puisque j'ai touché le fond de l'abîme; je n'en ai pas eu de plus lugubres!... En quittant le château de mes pères, où je ne devais plus rentrer, je descendais sombre et agité la rapide avenue... Devant moi, le ciel était tout barré de noirs nuages; au-dessous, le soleil se couchait comme dans une mer de feu et de sang. Un long silence de mort avait succédé aux acclamations des premières heures, et, au milieu de ce silence, le son du tocsin sortait de partout, de la vallée, des gorges des collines, de la profondeur des bois. Je m'arrêtai instinctivement pour l'écouter; et plus je prêtais l'oreille, plus je pouvais compter de ces voix d'épouvante qui se répondaient l'une à l'autre dans un lointain infini. Par les chemins, je rencontrais quelques pauvres veuves, quelques vieillards, traînant après eux leur vache ou portant à dos leurs meubles les moins misérables et qui montaient au château pour y demander un asile... Arrivé sur la place de l'église, j'y trouvai la petite colonne des volontaires ralliés sous le drapeau, et qui m'attendaient. Autour d'eux, des groupes de femmes et d'enfants; les enfants, pour la plupart, restaient muets et immobiles d'étonnement. Des épouses ou des jeunes filles pleuraient en serrant les mains de leurs maris, de leurs frères, de leurs fiancés; quelques femmes exaspérées par la douleur et par la haine contre les Russes excitaient ceux qui leur étaient chers à être sans pitié pour d'atroces ennemis. « Il ne fallait pas, disaient-elles, s'inquiéter de les laisser elles-mêmes en arrière; n'avaient-elles pas, elles aussi, des bras robustes pour défendre leurs toits et les berceaux de leurs enfants? Dans tous les cas, elles sauraient bien vendre chèrement leur vie. » A tout cela se joignait cette pâleur des visages, cette expression farouche

des regards qui peignent d'une manière si effrayante les angoisses et les convulsions de l'âme... La nuit approchait; je mis fin à ces douloureux adieux; j'ordonnai aux femmes de s'éloigner, à ma troupe de se mettre en marche, et nous nous enfonçâmes, par des sentiers à peine frayés, au cœur de la forêt. Longtemps un morne silence régna parmi nous. On n'entendait que le bruit étouffé des pas sur l'humide couche de feuilles dont le sol était couvert. Aux premiers rayons du jour, nous fûmes reconnus par les vedettes du petit camp de Czabitszki, sur les bords de la Wilia, et bientôt après accueillis, avec de joyeuses démonstrations, par les deux ou trois mille insurgés déjà réunis sur ce point.

XXXIX

Au quartier général, où je fus immédiatement introduit, je trouvai, outre bon nombre des chefs de notre cercle arrivés avant moi au rendez-vous, quelques-uns des braves gentilshommes du Nord, qui, les premiers, avaient jeté le gant aux Russes, Zaluski, Oginski, Gorecki, intrépide soldat et poëte inspiré, Potocki, qui ne cessait, même au milieu des horreurs de cette guerre, d'avoir le courage calme, et le fougueux Matuszewicz, trop ardent à la vengeance. Je me mêlai à eux; je recueillis avidement de leur bouche une foule de faits dont l'ensemble faisait bien apprécier l'étendue, le caractère de l'insurrection et les espérances qu'elle permettait de concevoir :

« A peine le signal donné, chacun a suivi l'impulsion de son patriotisme et de son courage. En Samogitie, pas un seul district qui n'ait couru aux armes; depuis la Baltique jusqu'aux sources de la Swienta, les Russes, attaqués à l'improviste par des bandes d'insurgés, rompus et frappés d'épouvante, se sont repliés en désordre sur les places fortes de la Courlande, sur Kowno et Wilna. Staniewicz est maître en grande partie du littoral, à l'ouest; il manœuvre pour s'emparer de Polonga, petit port à quelques milles de Memel, et ouvrir ainsi la mer aux espérances des Polonais; à l'est, le mouve-

ment aussi se prononce, et, parmi les chefs qui le conduisent avec vigueur, on cite une jeune héroïne, la comtesse Émilie Plater; au sud, les gouvernements de Grodno et de Minsk se réveillent à leur tour : les convois et les détachements russes ne s'engagent pas impunément dans la forêt de Bialowicz. La Volhynie et la Podolie s'agitent et appellent à leur aide. Dwerniki, le bouillant vainqueur de Stoczek, a entendu cet appel. Il s'est élancé de la place de Zamosc, a passé sur le corps aux Russes, franchi le Bug et rallié à ses bataillons les insurgés Podoliens. Toute terre polonaise prouve à nos oppresseurs qu'elle nourrissait des citoyens et des soldats pour le jour de la lutte suprême. »

Une circonstance, parmi tous ces récits, m'avait vivement frappé... Émilie Plater avait donc accompli son vœu sublime !... A l'avance, j'étais sûr qu'elle l'accomplirait, et qu'au bruit des armes, elle n'offrirait pas seulement à Dieu des pleurs et des prières; mais qu'elle voudrait, malgré son sexe, sa part des émotions terribles et des périls des champs de bataille... Je ne pus cependant m'empêcher de tressaillir, quand j'entendis mêler son nom à celui des intrépides partisans qui, dans le nord de la Lithuanie, avaient les premiers affronté les baïonnettes et les canons russes. Dans la soirée, je vis arriver au camp de Czabitszki, à la tête d'une troupe d'insurgés, Joseph Straszewicz. Malgré le petit levain de jalousie qu'instinctivement j'avais contre lui au fond du cœur, comme ses domaines touchaient à ceux de la jeune comtesse Plater, et que je savais l'intimité de ses relations avec cette famille, je ne manquai pas de l'aborder et de lui faire quelques avances. Il y répondit loyalement, et rien ne me fut plus aisé que de l'amener à me parler avec beaucoup de détails d'Émilie, de son rôle dans l'insurrection samogitienne et de ses premiers suc-

cès. Voici à cet égard, la substance des informations que j'obtins de Straszewicz :

« Comme nous tous, Emilie, dès que la révolution du 29 novembre eût éclaté, s'attendait de moment en moment à voir paraître en Lithuanie une armée polonaise. Bien décidée à donner son sang pour son pays, elle eût demandé à combattre dans les rangs de l'armée libératrice comme simple volontaire. Lorsqu'il fut trop certain qu'aucune initiative vigoureuse ne viendrait de Varsovie, la noble fille comprit aussitôt quelle tâche plus difficile et plus grande lui revenait. Personne, au reste, parmi les gentilshommes lithuaniens, n'était mieux convaincu qu'elle-même que c'était à la noblesse à entraîner les populations par l'exemple de l'élan patriotique et du sacrifice. Elle réunissait, d'ailleurs, toutes les conditions qui pouvaient lui assurer, sur les paysans de ses domaines, un empire irrésistible. Bonne et généreuse, elle était pour eux comme l'image de la Providence. Ils vénéraient, ils aimaient en elle la noble et pieuse dame qui, par un accueil plein d'aménité, relevait et réchauffait le cœur de l'humble et du faible, et qui savait aussi descendre au détail de leurs maux et les soulager de ses propres mains. Enfin, le prestige de sa beauté délicate et fière complétait l'ascendant irrésistible qu'elle exerçait autour d'elle. Comme elle avait soin de vivre le plus possible en contact avec ses paysans, les occasions ne lui manquaient pas de rappeler à ces pauvres gens leurs griefs, quarante années d'oppression, d'injustices et d'avanies trop patiemment endurées, et de faire luire à leurs yeux l'espoir de retrouver quelque jour leur patrie polonaise. En l'écoutant, les uns sentaient mieux leurs souffrances; les autres, leur humiliation; et tous avaient un ardent désir d'en finir avec les Russes. Quelquefois, d'eux-mêmes, ils venaient

à elle et ils lui disaient : « C'est trop souffrir !... Vous « qui êtes notre *seigneur*, dites ce qu'il faut faire, et nous « vous obéirons. »

« Elle leur répondait : « Mes enfants, sachons attendre : « Dieu n'a pas condamné sans miséricorde la pauvre Li- « thuanie. Elle aura son heure !... Mais, quand cette heure « sonnera, soyons prêts ! » Si, poussés à bout par les visites domiciliaires que faisaient incessamment les Russes pour le complet désarmement, ils lui demandaient conseil, elle leur posait, d'un ton de bonhomie, quelque question de ce genre : « Vous souvient-il d'avoir ouï « dire qu'un berger, quand les loups rôdaient autour de « son troupeau, s'était défait de ses chiens et avait jeté « au loin sa houlette ? » Ils la comprenaient à demi-mot ; nulle part on ne mettait plus de soin à soustraire à toutes les perquisitions les fusils et les faux.

« Suivant l'opinion commune, Émilie Plater ambitionnait l'honneur de donner la première, en Samogitie, le signal de l'insurrection. Lorsque, le 24 mars, Gruzewski eut tiré l'épée, peut-être fut-elle un peu désappointée d'avoir été prévenue ; mais à l'instant elle se prit d'une noble émulation, et, cinq jours après, elle-même appelait aux armes les paysans sur ses domaines et sur ceux de sa famille.

« Le dimanche, 28 mars, Émilie Plater, levée avant le jour, descend à la chapelle du château, s'agenouille près du tombeau de sa mère, et y reste longtemps, adressant au ciel ses prières ferventes ; puis elle vient trouver dans sa chambre une amie qu'elle avait alors auprès d'elle, à Antuzow, Joséphine Pruszynskà. Une paire de ciseaux à la main, et avec un sourire d'une tristesse mal dissimulée, elle réclame d'elle un service ; elle la prie de couper sa belle chevelure. « L'heure est « donc venue !... » lui dit la jeune fille en pâlissant. « Elle

« est venue, répond Émilie, et j'ai compté sur ma meil« leure amie pour me donner le baptême de la vie mi« litante qui va commencer pour moi, pour abattre ces « cheveux, qui ne feraient plus désormais que me gê« ner. » Joséphine Pruszynska ne répliqua rien; elle prit les ciseaux d'une main tremblante, il est vrai... et bientôt les boucles blondes d'Émilie tombaient autour d'elle. Quand ce fut fini : « A votre tour ! » dit-elle en s'agenouillant aux pieds de son amie. Émilie refusait de se prêter à son désir : « Oh ! cela ne serait pas loyal, » répliqua la jeune Pruszynska : « service pour service, s'il « vous plaît !... Émilie, j'ai aussi le cœur polonais, je « veux vous suivre, je ferai campagne avec vous, et pas « plus que vous je n'ai que faire maintenant de cet orne« ment dont j'étais peut-être un peu vaine jusqu'ici. » La comtesse Plater résistait encore; mais Mlle Pruszynska, revenant à la charge avec toute la force que donne aux natures les plus douces un dévouement sans bornes, il fallut céder; et ces deux nobles jeunes filles consommèrent par les mains l'une de l'autre leur premier sacrifice !...

« A quelque distance du château d'Antuzow se trouve l'important village de Dousiaty, propriété d'un parent d'Émilie, le comte César Plater. Celui-ci était alors en mission auprès du comité de Wilna; mais, de longue date, il avait préparé ses paysans à se lever en masse contre les Russes, quand le moment serait venu. Dousiaty était le point le plus convenable pour faire rayonner l'insurrection dans toute la contrée; à l'heure où la messe dominicale finissait, Émilie se rend au village, à cheval, accompagnée de son amie et de quelques serviteurs éprouvés. Elle a revêtu des habits d'homme; elle est armée, et tient en main un drapeau aux couleurs nationales. La foule aussitôt se presse autour d'elle. Émi-

lie prononce quelques chaleureuses paroles ; on lui répond par des acclamations enthousiastes : « Aux armes ! « suivons Émilie Plater ! Lithuanie et Pologne ! » Ces cris, mêlés au son du tocsin, retentissent dans tout le village ; propagés de hameau en hameau, ils ébranlent et soulèvent la contrée tout entière. Avant la fin du jour, Émilie est à la tête d'une troupe de sept à huit cents hommes déterminés, dont soixante cavaliers, environ trois cents chasseurs armés de fusils, et le reste, de faux et de tout ce qui leur est tombé sous la main.

« A peine Émilie a-t-elle mis un peu d'ordre parmi sa petite troupe, qu'elle se porte en avant. Une compagnie d'infanterie russe, allant d'Uciany à Dunabourg, lui barre le chemin. Avec une poignée des siens, elle charge impétueusement l'ennemi et le met en déroute. Cependant, le général russe qui commande la place de Dunabourg n'a pas sitôt appris ce mouvement, qu'il veut étouffer l'insurrection naissante, et il détache contre elle une partie des forces de la garnison. Émilie en est informée. Malgré le petit nombre des hommes qu'elle commande, leur inexpérience militaire et le désavantage des armes, elle n'hésite pas ; elle sent trop bien que le prestige de la victoire lui est nécessaire. Les Russes avaient bivaqué près du village d'Ieziorossy. Pleins de dédain pour des insurgés qu'ils supposaient plus occupés de s'embusquer dans les bois que désireux de les rencontrer en plaine, ils étaient loin de s'attendre à être attaqués. Le 4 avril, à la pointe du jour, Émilie Plater lance sur eux ses hardis volontaires, qu'elle électrise en se portant elle-même au plus fort du danger. Surpris et épouvantés, les Russes s'imaginent avoir affaire à des bandes bien plus nombreuses que celles qu'ils cherchaient ; ils lâchent pied après quelques décharges, laissant une soixantaine des leurs

sur le terrain; et la jeune héroïne, ardente à profiter de son succès, entraîne déjà les siens jusque sous les remparts de Dunabourg. »

En terminant ce récit, Straszewicz me confia ce qu'il savait des projets ultérieurs d'Émilie. Dès l'époque où, toute jeune fille, elle habitait le château de Lixna, au voisinage de Dunabourg, elle était déjà frappée de l'importance de cette forteresse dont les Russes travaillaient à grands frais à faire leur principale place d'armes et leur point d'appui pour tenir en respect les provinces polonaises du Nord. Elle pensait, dès lors, que, si les Lithuaniens s'insurgeaient un jour, ce serait rendre à la cause nationale un signalé service, que de faire tomber dans leurs mains cette forteresse et cet arsenal des Russes. Récemment, cette idée avait pris chez elle une nouvelle force, et s'était combinée dans son esprit avec le soulèvement des campagnes voisines qu'elle méditait. Deux circonstances favorisaient d'ailleurs son dessein : d'une part, les travaux inachevés de cette place et la présence de milliers d'ouvriers occupés à en compléter les défenses y rendaient l'ordre et la vigilance plus difficiles; d'autre part, l'École des porte-enseignes, que le gouvernement russe entretenait à Dunabourg, comptait un grand nombre de jeunes Lithuaniens pleins de patriotisme et prêts à se dévouer pour la nationalité polonaise. Deux de ces jeunes gens étaient parents d'Émilie Plater; elle avait habilement fait sonder leurs dispositions; ils avaient accueilli avec ardeur ces ouvertures, et répondaient de leurs camarades. Tout était convenu, les rôles étaient distribués; à la première apparition, devant Dunabourg, d'une colonne d'insurgés, les porte-enseignes se jetteraient sur les corps de garde russes et s'empareraient des portes. — Là s'arrêtaient les informations de Straszewicz; mais,

avec cette foi candide dont les âmes débordaient alors, il ajoutait : « Sans doute, en ce moment, l'héroïne de la Lithuanie a planté son drapeau sur les remparts de Dunabourg! » — Et moi, combien j'étais fier et du grand cœur qu'Émilie révélait à la Pologne, et de cette justice enthousiaste qui déjà lui était rendue!... Mais aussi, par moment, quelles secrètes angoisses me torturaient!... Quand je pensais qu'à trente milles de nous, au fond de la Samogitie, loin de tout secours, cette frêle et intrépide jeune fille, à la tête d'une poignée de paysans mal armés, était aux prises avec des généraux rompus au métier militaire, avec de féroces soldats qui avaient tout pour eux, le nombre, la position, les ressources d'un immense arsenal... Une sueur froide me montait au front; je tremblais pour les jours d'Émilie; je tremblais plus encore d'apprendre qu'elle fût tombée aux mains des Russes!... Parfois j'étais décidé à tout braver pour aller la rejoindre et courir à ses côtés les mêmes hasards... Pour m'en empêcher, il fallut toute la puissance du sentiment du devoir, et un cruel effort sur moi-même.

XL

Nos rangs grossissaient chaque jour. Au commencement d'avril, l'insurrection, formée en deux groupes principaux, étreignait à l'est et à l'ouest les Russes, qui s'étaient réfugiés sous le canon de Wilna. Le petit corps d'armée dont mon détachement faisait partie avait toujours son quartier général à Czabitszki, et comptait environ quatre mille hommes, mais dont la moitié au moins étaient des *faucheurs*. Le groupe de l'est occupait les environs d'Oszmiana. La population de cette petite ville avait fait preuve d'une grande ardeur de patriotisme; soulevée par d'énergiques jeunes gens, elle avait fait mettre bas les armes à la garnison, et rallié à elle les insurgés des campagnes voisines.

A Czabitszki, « marcher aux Russes » était le cri général; mais il fallait un chef qui concentrât sous son commandement tant d'éléments divers, trop exposés à se dissoudre par l'effet ordinaire des rivalités et des défiances. Malheureusement, nous manquions d'hommes qui eussent eu l'occasion de faire preuve, dans un poste élevé, de talents militaires. Notre chef, nous étions forcés de le choisir presque au hasard. Le comte Zaluski, maréchal de la noblesse d'Upita, se recommandait par l'ascendant moral que lui valait sa position, et plus encore sa loyauté et son courage personnel. Nos regards

s'arrêtèrent sur lui. Après une longue résistance, il finit par accéder à nos vœux, et devint notre commandant en chef.

Quant au plan des opérations, il semblait indiqué par la nature des choses. Arracher Wilna aux Russes, les frapper ainsi au cœur de leur puissance en Lithuanie, était d'une importance capitale. Le comité central, qui donnait enfin quelques signes de vie, en jugeait ainsi lui-même, et nous envoyait émissaires sur émissaires pour nous demander instamment de brusquer l'attaque. Mais, par une aberration d'esprit ou une faiblesse de cœur déplorables, le comité prétendait rejeter sur les insurgés des campagnes tout le fardeau d'une si grande entreprise. Nous lui disions : « Vous avez sous la main le peuple d'une grande ville, et pour forteresses vos maisons et le dédale de vos rues; imitez Varsovie. Sitôt que vous serez aux prises avec les Russes, à l'intérieur, nous paraîtrons sous vos remparts, nous en forcerons les portes. » Le comité nous répondait par des doléances sur les difficultés d'un soulèvement populaire, sur le danger d'être bientôt écrasés que courraient les généreux citoyens qui donneraient le signal, etc., comme s'il était plus facile et moins périlleux à nos paysans de passer sur le corps à toute une division russe, et d'emporter, sans aide ni diversion au dedans, des remparts hérissés de fusils et de canons!

Ces pourparlers qui traînaient en longueur, ces faux-fuyants de la faiblesse, humiliaient profondément Zaluski. Plus brave que prudent tacticien, il résolut d'aborder l'ennemi sans le secours de personne, et donna l'ordre de marcher en avant.

La vue des Russes, qui nous attendent dans une forte position, loin d'intimider nos paysans, les anime et les excite à l'attaque. Zaluski lui-même, cédant à son ar-

deur et oubliant son rôle de général, ne donne pas le temps à toute sa troupe de rejoindre; il groupe autour de lui les hommes montés dont il dispose, aborde par une charge impétueuse l'avant-garde ennemie, et la culbute du premier choc. Mais bientôt sa petite troupe est accueillie par le feu meurtrier de la seconde ligne. Les chevaux, d'ailleurs, s'embourbent dans le sol marécageux et détrempé par les pluies. C'en était fait de toute cette cavalerie, si nos chasseurs, arrivant au pas de course, n'eussent arrêté, par un feu bien nourri, le retour offensif des Russes, et permis au général de rallier son monde derrière les haies et les maisons d'Ousianiski. Cette malheureuse échauffourée ne nous coûta qu'un petit nombre de morts et de blessés; mais elle fut d'un effet moral très-fâcheux, en ce qu'elle affaiblit dans nos rangs la confiance, cette force des âmes qui fait souvent plus pour le succès que l'action des forces matérielles.

Le lendemain, par surcroît, nous recevions la nouvelle d'un cruel désastre qui, sur un autre point, anéantissait les espérances de l'insurrection. Pendant qu'une division russe sortait de Wilna pour marcher à notre rencontre, une autre colonne, composée principalement de Cosaques et de Kyrghiz, et commandée par un chef féroce, le colonel Wierzulin, s'était portée à l'est contre les insurgés d'Oszmiana. Ceux-ci eurent, comme nous, l'imprudence de se laisser aller à leur ardeur et d'attaquer les Russes en rase campagne. Foudroyés par l'artillerie, rompus et chargés à coups de lance dans la déroute, ils périrent presque tous. Victorieux, les soldats de Wierzulin pénétrèrent sans résistance dans la malheureuse ville. Il n'y restait que des femmes, des enfants et des vieillards, réfugiés pour la plupart dans la principale église. Les prêtres, revêtus de leurs habits

sacerdotaux, se tenaient aux portes. Impuissants à fléchir, à intimider ces hordes sauvages, ils furent les premiers massacrés; l'église bientôt fut inondée de sang. Quelques femmes furent épargnées d'abord, mais pour subir les derniers outrages et être ensuite froidement égorgées. Cette troupe rentra le lendemain dans Wilna, gorgée de carnage et de butin. Les soldats offraient en vente, et les juifs achetaient des oreilles et des doigts de femme, lambeaux sanglants auxquels tenaient encore des boucles et des anneaux d'or!... C'est ainsi que les Russes, après quarante ans, effaçaient l'infamie de Praga, dont ils avaient fait semblant de rougir devant le monde civilisé!

XLI

Avertis coup sur coup par une funeste expérience, les chefs de l'insurrection lithuanienne reconnurent enfin que la guerre de partisans était notre unique ressource, et que les grands rassemblements devenaient inutiles et même dangereux. Le corps d'armée de Zaluski se divisa donc. Un détachement se porta à l'ouest, sur le Niémen, dans l'espoir de donner la main aux insurgés polonais du palatinat d'Augustow; un autre marcha vers les bords de la Baltique, où des imaginations ardentes croyaient déjà voir venir de la haute mer des vaisseaux, sous pavillon français, nous apportant des fusils par milliers, des munitions et des secours de toute sorte; une troupe, enfin, dont je faisais partie avec les insurgés de Lucsyn et des environs, resta directement sous les ordres de Zaluski, et se porta au nord. Nous remontions vers le berceau et le plus ardent foyer de l'insurrection. Notre but était de renforcer les braves Samogitiens, qui s'efforçaient d'arrêter, par une guerre de détail, les nouvelles masses russes, dont les avant-gardes déjà débordaient de la Courlande. Vers le 20 avril, nous vînmes prendre position à Smilgi, dans le district d'Upita.

Là, au milieu d'une foule de nouvelles, les unes mauvaises, les autres favorables, nous apprîmes avec une

grande douleur la malheureuse issue de l'entreprise d'Émilie Plater sur Dunabourg. Après les deux affaires glorieuses où elle avait battu les Russes, Émilie avait marché rapidement vers cette forteresse. Elle avait le sens trop juste pour se dissimuler l'audace d'une telle entreprise, avec les faibles bandes qu'elle conduisait à l'ennemi ; mais elle comprenait à merveille que c'était là une guerre où il ne fallait pas s'attendre à combattre à armes égales, et où le salut ne pouvait être que dans la témérité heureuse. D'ailleurs, sa marche sur Dunabourg était l'exécution d'une promesse envers les jeunes porte-enseignes, qui n'attendaient que ce signal pour en venir aux mains avec la garnison; c'était sa part d'action et de péril dans une entreprise de haute importance pour le salut commun. Par une déplorable fatalité, le concours de ces courageux jeunes gens devait lui manquer; toutes ses combinaisons étaient déjouées à l'avance. Le commandant russe, soit qu'il fût sur la trace du complot, soit qu'au voisinage d'un pays tout en feu, il craignît de garder au dedans de la forteresse de jeunes militaires que leur nationalité lui rendait à bon droit suspects, la veille même du jour où le mouvement devait éclater, avait fait saisir à l'improviste et désarmer tous les porte-enseignes d'origine lithuanienne, et, sous l'escorte d'un fort détachement de la garde impériale qui se rendait en Pologne, il les avait acheminés vers l'armée de Diebitsch. En même temps, il lançait à la rencontre de la petite troupe d'insurgés une colonne d'infanterie avec du canon. Émilie ne refusa point le combat; il ne lui restait d'autre ressource que de communiquer aux siens une ardeur surhumaine; et, pour cela, elle joua sa vie avec la plus brillante valeur. Mais la supériorité des Russes était énorme; il fallut leur abandonner le terrain jonché de cadavres et

de mourants. L'ennemi en deux jours reprit un à un les villages qu'Émilie avait délivrés; il y exerça d'atroces violences. Dousiaty particulièrement, qui naguère saluait de ses acclamations la jeune héroïne et le drapeau national déployé par elle, Dousiaty était saccagé de fond en comble et livré aux flammes. Émilie, intrépide dans le combat, mais qui avait le cœur navré en face de ces scènes de désolation et de brigandage, avait voulu abdiquer le commandement, et, malgré toutes les représentations, elle avait réuni les débris de sa petite troupe à un parti d'insurgés commandé par le comte César Plater; puis elle s'était enfoncée dans les bois, suivie de son amie, Mlle Pruzynska, et de deux ou trois fidèles serviteurs. On ignorait ce qu'elle était devenue. — En apprenant cette terrible nouvelle, je ne pus retenir quelques larmes de douleur et de rage... Tout le monde, d'ailleurs, autour de moi était consterné; aucun présage plus sinistre ne pouvait se présenter à nos yeux. Il semblait que chacun se dît dans son cœur : « Si Dieu n'est pas avec Émilie Plater, avec qui de nous sera-t-il?... »

La nuit suivante, mon poste était à la grand'garde établie en avant de nos bivacs; je passai là de longues heures de veille, en proie à une mortelle tristesse... Au point du jour, je commençais à sommeiller, quand je fus réveillé par le *Qui-vive?* des sentinelles. Elles signalaient l'approche d'un petit groupe qui venait vers nos cantonnements. Je fus sur pied à l'instant même, et je distinguai deux jeunes cavaliers, précédés d'un paysan qui leur servait de guide. A l'instant où je m'approchais, l'un d'eux, répondant à la sentinelle qui croisait la baïonnette, lui jetait ces mots : « Volontaires samogitiens ! Qu'on nous conduise au chef du poste ! » Cette voix m'était bien connue... « Émilie Plater ! » m'écriai-

je hors de moi de surprise et de bonheur; et je courus lui saisir, lui baiser la main et l'aider à descendre de cheval.

Émilie!... après combien d'années d'absence, je la revoyais! Depuis ce soir d'été où je l'avais quittée à Libau, charmante et rêveuse jeune fille de seize ans, que d'événements! que de traverses dans notre vie! que d'orages au ciel, de souffrances et de déchirements sur la terre!... Combien de pensées fortes et profondes avaient passé depuis lors sous le front d'Émilie! quels battements avaient soulevé sa poitrine! Je la revoyais sous le harnais militaire, jetée en plein dans tous les périls d'une audacieuse insurrection, portant encore sur ses vêtements la trace du fer et du feu des combats!... Cependant, je n'hésitai pas une seconde à la reconnaître. Malgré le sacrifice de ses beaux cheveux, malgré ses traits amaigris, et le hâle qui brunissait son teint, c'était bien elle!... Elle, mon amour et mon rêve, elle dont l'image, fidèlement empreinte au dedans de moi, ne m'avait pas quitté d'un instant, avait rempli le vide de mon cœur et souvent mêlé quelque douceur aux amertumes de mon exil!... Seulement, ses yeux me semblèrent d'un bleu plus sombre; l'expression en était plus fière; la pointe de son regard était plus pénétrante. — Elle-même avait paru tout heureuse de me revoir. Au cri qui lui échappa, au rayonnement de joie qui parut sur ses traits, à son serrement de main, je connus bien la vive et sincère amitié qu'elle m'avait gardée. En ce moment, j'oubliai tout ce que j'avais souffert!... j'étais heureux!...

Émilie me présenta sa compagne dévouée, Mlle Pruszynska. C'était véritablement une beauté, et ses vêtements d'homme n'y gâtaient rien. Par sa taille élancée, par l'extrême délicatesse de ses traits et je ne sais quel

charme féminin mêlé d'un peu de langueur, elle attirait et captivait les regards plus qu'Émilie elle-même. Mais l'ensemble de sa personne ne respirait pas cette énergie de volonté et cette âme de feu qui faisait de la descendante des Plater une héroïne, et, pour ainsi dire, la Jeanne d'Arc de la Lithuanie. Il restait pourtant à Joséphine Pruszynska un lot admirable, l'héroïsme de l'amitié. Il lui avait fait trouver assez de forces pour voir de près les champs de bataille, dont le spectacle lui faisait horreur et brisait son âme. Déjà sa santé en avait reçu un terrible ébranlement. Aussi, bientôt après, fut-elle contrainte de se séparer d'Émilie pour aller rejoindre sa mère dans son château de Troki, et recevoir les soins que son état exigeait.

Je m'étais empressé de conduire Émilie Plater auprès du comte Zaluski. Il la reçut avec des marques d'attendrissement et de profond respect. « Comte, lui dit-elle en l'abordant, vous me voyez au lendemain d'une défaite ! Dieu l'a voulu !... Je le remercie du moins de m'avoir guidée jusqu'aux cantonnements d'un brave et loyal soutien de la Pologne tel que vous. Je ne suis plus rien, moi, qu'un simple volontaire samogitien. En cette qualité, voulez-vous, général, m'accueillir dans vos rangs? » — Zaluski, étonné, n'acceptait pas l'idée qu'elle renonçât au commandement. A son échec d'un jour, il opposait la gloire qu'elle avait eue de battre deux fois les Russes et de donner à tous l'exemple d'un dévouement sans borne; il lui rappelait l'ascendant qu'elle avait exercé et qu'elle conserverait toujours, comme chef, sur des populations dont elle était aimée et admirée. « Comte, vous avez le cœur bon et généreux, lui répondit-elle d'un ton de voix pénétré ; mais ma résolution est prise. Général malheureux, je me fais soldat. La blessure de mon amour-propre, si tant est qu'elle

existe, je ne la sens pas, je vous l'assure... Mais c'est de la Pologne qu'il s'agit; je la servirai jusqu'au bout... Seulement, si vous le permettez, je la servirai sous vos ordres, obscurément et dans la mesure de mes forces.»

L'arrivée d'Émilie Plater au milieu de nous excita une vive sensation. Tous lui témoignaient de grands égards. Au fond des cœurs, les sentiments qu'elle provoquait étaient fort dissemblables. Nos paysans, gens simples et qui, sans aucun mobile personnel, combattaient pour leur religion et leur patrie, avaient pour Émilie Plater cette âme du peuple qui admire naïvement toute grandeur morale. A leurs yeux, elle était comme un symbole et une personne sacrée. Ils lui avaient voué une vénération sans mélange. Si elle venait à passer au milieu de leurs groupes, ils s'écartaient avec respect; sous les armes, ils lui rendaient les honneurs militaires. Parmi les nobles, elle avait la profonde estime des natures d'élite, des hommes qui savent apprécier le patriotisme et le devoir dans leur pure essence. Ceux-là lui tenaient compte d'avoir sacrifié à son pays même ces convenances dont la stricte observation fait tout le mérite et toute la vertu de tant d'âmes vulgaires. Mais le plus grand nombre, je dois l'avouer, n'était pas aussi favorable à la comtesse Plater. Les esprits légers, qui d'abord s'étaient exaltés au récit des exploits de la jeune héroïne, qui déjà l'entouraient du prestige poétique des Clorinde et des Herminie, semblaient tout désappointés de ne trouver chez elle, en réalité, qu'une jeune fille modeste, de dehors simples, ayant horreur de tout rôle théâtral, de tout éclat d'emprunt; d'autres, incapables de juger par eux-mêmes d'un caractère, estimant les hommes selon la fortune qui leur sourit ou qui les maltraite, parce que, en définitive, Émilie, devant les remparts de Duna-

bourg, n'avait pas accompli de miracle, latrouvaient singulièrement diminuée, et ils étaient prêts à lui dénier ses plus incontestables mérites. Plusieurs, enfin, étaient importunés secrètement du bruit qui se faisait autour du nom de cette jeune fille. La triste passion dont ils étaient atteints gênait et refroidissait leur accueil. Rien de tout cela n'échappait à Émilie... Mais son âme, en ce moment, était fermée aux mesquines douleurs.

Je ne la vis perdre patience qu'une fois, et à l'égard de certains donneurs d'avis qui, dissimulant mal leurs pensées mauvaises sous de faux semblants de sollicitude, la pressaient de ménager ses jours si précieux. « N'avait-elle pas, ajoutaient-ils, conquis assez de gloire?... Pour se conserver à la Pologne, elle ferait sagement de reprendre un rôle plus en harmonie avec les forces départies à son sexe, et de continuer à servir son pays comme faisaient quelques courageuses dames qui, dans leurs châteaux, recueillaient les blessés et leur prodiguaient leurs soins. — Vraiment, messieurs, leur répliqua la noble fille, je suis touchée de l'intérêt si vif que vous prenez à ma sûreté personnelle et de l'honneur que vous me faites de me supposer les vertus d'une bonne sœur de charité! Nonobstant, ne trouvez pas mauvais que je persiste à vouloir faire, dans vos rangs, campagne contre les Russes. Hélas! ce n'est pas que j'aie la moindre confiance dans la vigueur de mon bras; et mes armes, vous le savez sans doute, ne sont destinées qu'à ma défense; mais, enfin, j'ai vu de mes yeux que la présence d'une femme sur le champ de bataille n'était pas inutile pour exalter le courage, même de pauvres paysans. Vous, gentilshommes lithuaniens, laissez-moi croire qu'associée à vos dangers et témoin de votre vaillance, peut-être contribuerai-je

en quelque chose au plus grand éclat de vos faits d'armes. » — Après cette réponse, les officieux donneurs d'avis ne jugèrent pas à propos de revenir à la charge.

XLII

Toute cette première journée se passa pour Émilie à conférer avec notre commandant et à recevoir les visites des principaux chefs. Je n'avais fait encore que l'entrevoir. Enchaîné à mon poste, loin d'elle, les heures me paraissaient bien longues. Le soir, enfin, comme j'étais, quelques pas en avant du front de bandière, assis au pied d'un arbre, sur une pente gazonnée, je l'aperçus qui venait à moi. Elle paraissait excédée de fatigue. Je l'engageai à partager mon siége rustique, et elle accepta de bonne grâce. Le camp occupait un plateau nu et élevé. De la crête où nous étions assis, l'œil suivait au loin les inflexions d'une longue et gracieuse vallée, et, par-dessus les cimes des bois, il embrassait un immense horizon. Le soleil se couchait dans un ciel pur et la soirée était délicieuse.

Il était venu, ce moment si longtemps ajourné et que j'avais acheté assez cher!... Il m'était donné enfin de revoir Émilie!... J'étais à ses côtés, comme aux plus beaux jours de ma vie, comme à Libau, comme au château de Luczyn!... et les regards d'Émilie, sans aucune feinte, sans aucun voile, me disaient, mieux encore que des mots n'auraient pu faire, la joie qu'elle avait au fond de l'âme en retrouvant un compagnon de son enfance, le confident de ses pensées,

14.

un ami fidèle, aujourd'hui son frère d'armes au service de la cause sainte de la Pologne... Mon émotion était si vive, qu'elle comprimait les battements de mon cœur; et je pouvais à peine articuler une parole.

Émilie, d'un ton plein de naturel et d'aisance, fit les premiers frais de notre entretien. Elle me parla d'abord, avec le plus vif intérêt, de ma tante Berthe et du bonheur presque effrayant qu'elle avait dû ressentir à mon retour, après m'avoir tant regretté et pleuré... Elle me rappela le souvenir de sa mère... de sa mère, morte dans ses bras. « Et qui vous aimait bien, Witold, » ajouta-t-elle les yeux humides de larmes... Elle m'adressa ensuite quelques questions sur mes années d'exil, mes chagrins, mes distractions... Puis, s'interrompant tout à coup : « Plus tard, plus tard, me dit-elle, quand nous aurons des loisirs, nous reviendrons sur tout cela; aujourd'hui, allons au plus pressé. Luczynski, parlez-moi de la révolution de Pologne, de nos frères de Varsovie!... Parlez-moi de la France, de ce qu'elle sent et de ce qu'elle veut faire pour nous!... » Je m'empressai de lui retracer, en quelques paroles succinctes, tout ce que j'avais vu et appris qui intéressât la cause polonaise; mais, en ce moment, j'aurais trouvé cruel de ne pas effacer pour Émilie, autant que je le pouvais, les ombres du tableau. Ainsi, je lui montrai la partie vive et généreuse du peuple français s'exaltant à l'idée de la résurrection de la Pologne; je lui montrai la révolution, à Varsovie, tout occupée de racheter l'indécision et la faiblesse de ses premiers moments; je lui dis combien, en Gallicie et dans le grand-duché de Posen, était profond encore le sentiment de la nationalité polonaise; je lui peignis des plus vives couleurs ce que j'avais vu, dans mon voyage à travers la Lithuanie, d'horreur pour l'oppression étrangère, d'ardeur pour la délivrance. Enfin, j'essayai

de faire poindre à ses yeux le jour où nos frères, victorieux sur la Vistule et la Narew, franchiraient le Niémen et viendraient nous donner la main. « Ce jour-là, ajoutai-je, les Russes apprendront sur un autre champ de bataille de Grochow, que leur règne détesté est fini, et toute terre polonaise sera libre à jamais! »

Émilie m'écoutait avidement. Au fond, son âme était triste; elle ne donnait à mes paroles tout illuminées d'espérance aucune marque d'approbation; mais il était visible que des tableaux tels que ceux que je lui présentais répondaient trop bien à sa foi dans la cause polonaise, à son amour de la patrie, pour qu'elle ne subît pas, du moins lorsqu'ils passaient sous ses yeux, une sorte de fascination du moment. Et moi, entraîné par mon propre élan : « Émilie, lui disais-je avec véhémence, le grand jour approche, le jour de la justice de Dieu et de la délivrance! Tous les cœurs le sentent venir. Bientôt nous serons citoyens d'une patrie libre, nous serons heureux!... Émilie! dans le bonheur commun, voudrez-vous que ce cœur, qui vous rapporte après tant d'épreuves un amour si fidèle, reste seul malheureux et accablé sous sa peine?... Ne lèverez-vous pas enfin l'interdit si dur qu'autrefois vous avez prononcé contre lui?... Tant de soumission à vos ordres, tant d'années d'exil, et un cœur toujours le même, Émilie! n'est-ce donc rien à vos yeux?... »

Elle se taisait et tenait ses paupières baissées. Son visage était pâle et comme impassible; seulement, un mouvement nerveux très-léger se trahissait au coin de sa bouche, et une respiration précipitée soulevait plus vivement sa poitrine. « Émilie, continuai-je avec tout le feu de la passion, n'aurez-vous pas enfin pitié de moi?... Je vous ai aimée enfant; depuis, vous avez été mon seul rêve et toute l'âme de ma vie. A Libau, vous m'avez

commandé de vous taire mon amour, d'attendre et de souffrir. J'ai attendu et j'ai souffert en silence... mais rien, ni vos duretés, ni le temps, ni les distances, ni l'exil, ni toutes les séductions dont la France et l'Italie ne manquent pas, rien n'a seulement attiédi en moi votre souvenir, n'a seulement effleuré votre image au fond de mon cœur!... Émilie! à la fin ne serez-vous pas touchée d'un attachement si fidèle?... Que faut-il donc pour que vous rendiez amour pour amour?... Oh! parlez!... répondez-moi, de grâce!... ce silence me tue!... »

A ces dernières paroles, Émilie releva la tête, et, attachant sur moi un regard d'une tristesse navrante : « Witold, me dit-elle, vous voulez donc que je connaisse toutes les douleurs?... Craignez-vous qu'il ne me reste trop de forces pour accomplir ce que j'ai promis à la Pologne et juré devant Dieu?... Plus il est doux, cet amour dont vous me parlez, plus il éloigne du sacrifice, plus il rend la mort amère et cruelle!... N'est-ce pas vrai?... Voyez où nous sommes... Le glaive est tiré... l'ennemi est partout sur nos pas, et quel ennemi!... Demain, peut-être, il nous faudra donner pour la Pologne jusqu'à la dernière goutte de notre sang... Non, Witold! encore une fois, pas de ces tendres liens qu'il serait trop cruel de voir briser aussitôt!... Et quel bonheur pouvez-vous attendre de votre destinée unie à la mienne?... Oh! si vous saviez l'état de mon âme depuis ces derniers jours!... J'ai affreusement souffert, Witold! (je ne le dis qu'à vous) j'ai souffert à en devenir folle de douleur!... Dieu déclaré contre nous! le drapeau national, le signe de la délivrance, brisé dans ma main! mes braves paysans, qui avaient tout quitté pour me suivre, tués ou mourants autour de moi!... La joie féroce des Russes, nos villages mis en cendres, et dans les bois,

unique refuge des femmes et des enfants, des scènes lamentables!... J'ai vu tout cela!... O Witold! je n'ai pas cette trempe d'âme, je n'ai pas ce cœur d'airain que vous êtes toujours prêt à supposer chez moi!... Oh! vous, mon ami, ayez pitié... je ne suis qu'une faible femme... épargnez-moi... »

Disant cela, elle se tournait de mon côté et me regardait avec des yeux d'une suppliante éloquence. Tout à coup, sa parole s'arrête, ses traits deviennent rigides, sa vue demeure attachée sur un point de l'horizon avec une fixité effrayante... Le soleil était couché, et la nuit déjà étendait partout ses ombres. Cependant, à notre gauche, vers le nord, dans la direction que suivaient les yeux d'Émilie, une lueur rougeâtre embrasait l'horizon; ses reflets sinistres à travers d'immenses volutes de fumée montaient à la voûte du ciel... A mon tour, je restai frappé de stupeur, et je n'avais pas la force d'articuler une parole. « Encore un village qui brûle! me dit Émilie d'une voix sombre!... Pauvre Lithuanie! ajouta-t-elle en laissant aller sa tête entre ses mains. Quelle guerre!... A quels barbares ennemis tu es livrée!... » — Après un instant de silence: « Witold! reprit-elle en m'apostrophant avec une sorte d'égarement, voyez ces flammes!... voyez ce désespoir!... entendez ces cris!... De quoi me parliez-vous donc tout à l'heure?... Oh! ce serait une impiété!... Tant qu'un soldat russe foulera le sol de mon malheureux pays, moi, j'écouterais des paroles d'amour?.. Non, Witold, jamais... Cette fois encore, je vous demande de m'obéir; mon amitié et mon estime même sont à ce prix! » — Et, comme elle vit la violence de mon chagrin, se reprenant aussitôt, elle ajouta d'une voix pleine de douceur: « Il vous en coûtera quelque chose, Witold. Eh bien, faites encore ce sacrifice à la Pologne. Cela est digne dé votre noble

cœur. » En même temps, elle me tendait sa main que je serrai avec transport... Émilie me remercia d'un regard si reconnaissant, si expressif, qu'en ce moment je ne sentais plus ma douleur; et j'acceptais avec respect toute loi qu'il lui plaisait de m'imposer...—J'étais d'ailleurs vivement préoccupé de l'état où je la voyais. Sa main était brûlante. Ses yeux avaient cet éclat que donne la fièvre. Tout son corps semblait brisé par la fatigue et l'émotion. Il était bien temps qu'elle prît quelque repos. Je la conduisis moi-même vers la cabane de branchages préparée pour elle auprès du quartier général, et je la recommandai aux soins de son amie.

XLIII

Le lendemain, 4 mai, notre colonne se mit en marche dans le but de s'opposer aux horribles ravages que les Russes exerçaient sur toute la contrée. Émilie avait pris rang parmi les chasseurs libres de Wilkomir, troupe d'élite qui avait tenu à grand honneur d'avoir la jeune héroïne sous son drapeau.

Malheureusement, Zaluski, cœur loyal et brave entre tous, manquait des qualités essentielles d'un chef. Cette fois, il négligea d'éclairer sa marche, et vint donner tête baissée, à Prystowiany, dans un corps russe composé des brigades Sulima et Malinowskoi. Exposés, sans pouvoir riposter, à la mousqueterie et à la mitraille, nos faucheurs bientôt se débandèrent. Nos chasseurs aussi essuyèrent d'abord de grandes pertes. Mais, défendant le terrain pied à pied, ils gagnèrent la lisière des bois voisins, où la vivacité et la justesse de leur feu arrêtèrent longtemps l'ennemi. Deux troupes surtout se distinguaient par la ténacité de leur résistance : une compagnie entièrement composée d'étudiants de Wilna qui, étant parvenus à s'échapper de cette ville, nous avaient rejoints à travers mille périls, et les chasseurs libres de Wilkomir. Émilie Plater était avec eux, et, au milieu de la fusillade, leur donnait l'exemple d'un admirable sang-froid et du mépris de la mort. N'ayant en main qu'une

baguette de coudrier, elle allait d'un groupe à l'autre, ranimait ceux qui étaient prêts à faiblir, entraînait en avant ceux qui montraient le plus d'ardeur, recommandait à tous d'assurer leurs coups et de ménager leurs munitions. Exaltés par sa présence et par son exemple, les chasseurs de Wilkomir tenaient ferme et avaient jonché de cadavres russes les abords de leur position. La lutte, sur ce point, se poursuivait avec un acharnement égal de part et d'autre. Tout à coup une rumeur sinistre court de rang en rang : « Notre feu va s'éteindre !... les munitions manquent ! Des cartouches ! des cartouches ! » s'écrient avec angoisse nos braves paysans... Et nous, leurs chefs, mornes et désespérés, nous n'avions rien à leur donner pour qu'ils pussent du moins vendre chèrement leur vie !... Souffrance horrible, s'il en fut jamais ! Et que de fois nous l'avons ressentie dans le cours de cette campagne, où ne manquaient pas les cœurs intrépides, mais où manquèrent trop souvent les armes pour les soldats, et le talent militaire, il faut bien le dire, chez les généraux !...

Il fallut donner le signal de la retraite ; et déjà elle se changeait en une affreuse déroute, lorsque nous entendîmes en arrière et sur la droite s'engager une vive fusillade. Nous vîmes en même temps les Russes s'arrêter. Ils venaient d'être pris en flanc par les bandes de Troki et de Kowno, qui, repoussées la veille sur une ligne parallèle à celle que nous suivions nous-mêmes, étaient bravement revenues sur l'ennemi au bruit du canon. Cette diversion nous sauva. Déconcertés par une attaque aussi imprévue, les Russes cessèrent toute poursuite, et Zaluski, arrivé avant la nuit aux bords de la Doubissa parvint à y rallier la plus grande partie de ses forces.

Mais cette nuit fut, pour moi particulièrement, pleine d'angoisses. Les deux tiers des chasseurs de Wilkomir

avaient rejoint nos bivacs ; Émilie Plater ne reparaissait pas !... Les uns disaient que, forcée de quitter le petit bois qu'elle avait si longtemps défendu, elle était restée prisonnière aux mains des Russes ; d'autres ne doutaient pas qu'elle ne se fût fait tuer avec les quelques hommes déterminés qu'on avait vus au dernier moment se serrer autour d'elle... Chaque heure qui s'écoulait aggravait et confirmait nos alarmes... Vers midi, des clameurs joyeuses s'élèvent aux avant-postes. J'y cours... C'était Émilie qui rentrait dans nos quartiers avec une quarantaine de chasseurs dont plusieurs étaient blessés !... J'appris bientôt à quels dangers elle venait d'échapper. Quand les munitions avaient manqué, sa troupe s'était débandée ; il n'était plus resté auprès d'elle que cinq ou six chasseurs qui ne voulaient à aucun prix l'abandonner. Obligée dans sa fuite de traverser une plaine découverte, Émilie était ardemment poursuivie par des cavaliers russes. Elle entendait plus près d'elle, de moment en moment, leurs hourras furieux, le cliquetis de leurs armes ; à la fin, elle sentait presque au-dessus de sa tête le souffle de leurs chevaux... Par bonheur, en cet instant, elle atteignait une bande de terrain marécageux où les cavaliers perdirent tous leurs avantages. Leurs montures s'enfonçaient dans la tourbe jusqu'aux jarrets. La poursuite se ralentit ; Émilie et ses fidèles compagnons finirent par gagner un épais fourré où l'ennemi, inquiété alors, comme je l'ai dit, par les bandes de l'Ouest, ne songea pas à pénétrer. Elle tombait d'épuisement... et ce fut à peine si elle put se traîner à quatre ou cinq cents pas du champ de bataille, vers la chaumière d'un garde forestier où elle passa la nuit. Le cri des sentinelles russes arrivait distinctement à son oreille. — Le lendemain, au petit jour, elle était sur pied. Guidée par quelques braves

bûcherons, elle s'enfonça dans les endroits les plus secrets de la forêt, rallia chemin faisant une partie de ses hommes débandés, recueillit quelques malheureux blessés, et finit par nous rejoindre sur la Doubissa.

Cette malheureuse journée de Prystowiany avait jeté parmi nos insurgés un profond découragement. Un conseil de guerre, qui fut alors réuni, fit éclater la division parmi les chefs eux-mêmes ; il fut orageux, plein de récriminations, comme il n'arrive que trop souvent dans la mauvaise fortune, et l'on ne parvint à s'entendre sur aucun plan de conduite. Pour la plupart, nous fûmes forcés de déclarer qu'il nous était impossible de retenir sous le drapeau nos paysans, dont les ressources étaient épuisées et qui n'avaient plus qu'une pensée, celle de revoir leurs foyers et de défendre sur les lieux mêmes leurs femmes et leurs enfants contre les affreuses violences des Russes, violences que la renommée exagérait encore. On se sépara donc, après être convenu vaguement de quelques moyens pour se concerter et se réunir de nouveau, en cas d'entreprises qui demanderaient la concentration de nos forces. A vrai dire, cet éparpillement, loin d'énerver l'insurrection, rendit à nos bandes le caractère qui leur convenait le mieux, celui de véritables *guérillas*. En cent endroits, elles inquiétèrent, harcelèrent l'ennemi, coupèrent ses communications, et lui firent subir en détail des échecs très-sensibles. Malheur aux soldats russes qui restaient en arrière, à ceux qui s'égaraient ou qui s'aventuraient par petites troupes au milieu des bois ! Les paysans, qu'exaspéraient la dévastation et l'incendie de leurs chaumières, tombaient sur eux avec furie et ne leur faisaient aucun quartier. Ah ! si toutes les provinces polonaises avaient, comme la Samogitie, allumé contre les Russes cette guerre, où il

semble que ce soit le sol lui-même qui se soulève et s'entr'ouvre sous les pas des envahisseurs, le czar, malgré son orgueil, eût été le premier à offrir la paix à un peuple indomptable !...

XLIV

Après le combat de Prystowiany, la bande que je commandais voulut aussi se dissoudre. J'eus à lutter contre beaucoup de découragements. Si je paraissais dans les rangs, j'étais accueilli par des murmures. Je réunis alors ma troupe, bien diminuée par le feu de l'ennemi, et je lui exposai en quelques mots le vrai de notre situation particulière : « Il nous était impossible, sans tomber infailliblement aux mains de l'ennemi, de retourner défendre nos foyers. Le corps d'armée de Tolstoï, amené du fond de la Russie, occupait en ce moment une zone de plusieurs milles autour de Wilna. Nos villages regorgeaient de soldats; mais ils devaient au voisinage même du quartier général d'être quelque peu ménagés. Quant aux positions fortifiées, telles que le château de Luczyn, les Russes ne s'amusaient pas à en faire le siége. Nous n'avions qu'un parti raisonnable à prendre : ne pas nous dissoudre, rester en force, et choisir le lieu et l'occasion où nous pourrions faire le plus de mal aux Russes. » Je fus compris de mes hommes; ils me promirent résolument de me suivre partout où je jugerais bon de les mener; et, dans tout le reste de cette campagne, il y eut à peine, parmi ma troupe, quelques désertions.

L'occasion que je cherchais ne se fit pas attendre.

Pendant que les chasseurs libres de Wilkomir se comportaient si vaillamment dans toutes les rencontres avec les Russes, leur malheureuse ville tombait au pouvoir de ce même chef de nomades, Verzulin, voué à l'exécration de tous depuis le massacre d'Oszmiana. Une partie des habitants s'étaient réfugiés dans les bois; les autres restaient à la merci d'un ennemi féroce. Chaque jour, quelques-uns de ces derniers s'échappaient, et, le désespoir dans l'âme, venaient implorer du secours. Leurs frères, qui étaient l'élite de nos insurgés, demandaient à grands cris qu'on se joignît à eux pour tomber sur les nomades. Émue plus que personne des supplications et de la détresse de ces braves gens, Émilie Plater mettait tout en œuvre pour retenir et entraîner dans une expédition contre Verzulin ceux des insurgés qui ne s'étaient pas encore dispersés. Quand elle vint me trouver, elle avait déjà la parole de César Plater et des frères Kolisko. Je n'hésitai pas un instant à entrer dans ses vues; Grotkowski et Bilewicz se joignirent à nous, et nous parvînmes à former une troupe d'environ quinze cents hommes. A la nuit tombante, on se mit en marche. Jamais je n'ai vu pareille ardeur; c'était une véritable soif de vengeance. Verzulin ne nous attendait pas et se gardait mal. A la pointe du jour, nous le surprenons dans Wilkomir. Ses Kyrghys sont taillés en pièces. Lui-même ne s'échappe qu'à grand'peine ; il fuit, avec les débris de ses escadrons, sous une grêle de balles, et laisse au loin sa trace marquée par les cadavres de ses nomades. Nous n'avions perdu que quelques hommes, et les acclamations délirantes des malheureux que nous venions de sauver nous mettaient au cœur un bien vif sentiment de joie, compensation éphémère de tant de douleurs déjà éprouvées !...

Wilkomir, par sa situation au centre des populations

les plus braves de la Lithuanie et sur la principale route de Saint-Pétersbourg au Niémen, était marquée comme un des points d'où l'on pouvait le mieux raviver l'insurrection et gêner les Russes dans la marche de leurs troupes et de leurs convois. Nous nous y arrêtâmes quelque temps, dirigeant de là quelques petites expéditions, presque toujours heureuses, vers la Courlande ou vers le cercle de Wilna. Là aussi nous arrivaient quelques recrues, des malheureux qui avaient vu leurs villages saccagés et détruits par les Russes, et qui, plutôt que de se cacher dans les bois, venaient se joindre à nous pour utiliser leurs armes contre un barbare ennemi. Un jour, se présenta aux avant-postes un jeune cavalier qui, par sa tournure et sa tenue élégantes, se distinguait des autres fugitifs et éveilla aussitôt notre curiosité. La souplesse de sa taille, l'extrême délicatesse de ses traits, le timbre charmant de sa voix, donnaient un complet démenti à son vêtement masculin et aux allures militaires qu'il prenait avec une certaine affectation. Ce guerrier, en réalité, n'était autre qu'une jeune fille de vingt ans, d'une noble famille de la Samogitie, Marie Raszanowicz. D'une âme chevaleresque et enthousiaste, la belle Marie avait horreur de l'oppression moscovite, et elle n'avait pu se résigner à vivre à l'ombre des murailles d'un château fort, lorsque tout ce qui avait un cœur polonais se levait en armes pour la délivrance.

Émilie Plater et Marie Raszanowicz, dès leur première entrevue, se lièrent ensemble comme deux sœurs. Tout les rapprochait, leur sexe, l'étrangeté de leur position au milieu de bandes d'insurgés, une même dignité de caractère et d'habiludes, et surtout un même amour de la patrie. Rien n'était d'ailleurs plus différent que l'humeur, les goûts et le genre d'attrait particulier

de chacune d'elles. Émilie, malgré ses formes de frêle jeune fille, et la douceur de ses traits, avait empreints sur son front, dans ses yeux, le sérieux des grandes pensées, l'énergie, et parfois même, quand il le fallait, la sévérité du commandement. Marie, brillante de santé et de fraîcheur, avait l'humeur enjouée, expansive, et, pour ainsi dire, le besoin instinctif de prendre gaiement toute chose. Associée, comme son héroïque amie, à nos travaux et à nos périls pendant le reste de cette rude campagne, elle ne se démentit pas un seul jour. Nourriture grossière, fatigue des marches, perpétuelles alertes, bivacs sur la terre humide, rien n'était au-dessus de ses forces ni capable d'altérer sa bonne humeur. Nos soldats étaient enchantés, quand ils la voyaient paraître dans leurs rangs; par la sérénité, l'épanouissement de son joli visage et par ses vives saillies, elle leur faisait oublier leurs privations ou leur lassitude; et les plus abattus, à son aspect, faisaient trêve à leurs idées tristes. C'était, en outre, un tableau d'un intérêt touchant, que celui de ces deux jeunes filles, riches, nobles et belles, qui, pour leur pays, avaient tout quitté, avaient tout mis en jeu, ce qui fait la douceur et le charme de la vie, et leur vie elle-même, et qui, chaque jour soumises à de nouvelles épreuves, acceptaient, l'une avec tant de calme, l'autre avec tant d'insouciante gaieté, leur part de dangers et de souffrances!

XLV

Nous touchions à la fin de mai ; il y avait déjà deux mois que l'insurrection lithuanienne se soutenait, réduite à ses propres forces et menacée à chaque instant d'être écrasée par les corps d'armée incessamment appelés du fond de la Russie. Si nous avions fait du mal aux Russes, nous-mêmes nous nous étions affaiblis par les combats, les maladies et la désertion. Plusieurs de nos détachements comptaient à peine une centaine d'hommes sous le drapeau, et, pour comble, nos munitions ne se renouvelaient que très-difficilement; tout compte fait, il ne nous restait pas plus de dix cartouches pour chaque fusil. Il était bien temps que du royaume de Pologne on vint à notre aide, ou que quelque grand coup, frappé aux bords de la Vistule, rompît le cercle de fer qui nous entourait, et permît aux victorieux d'envoyer en Lithuanie un général expérimenté avec de bons cadres d'officiers et de sous-officiers, et surtout des armes et des munitions.

Un moment, nous crûmes que le ciel enfin se mettait avec nous !... Nous fûmes pris d'un délire de joie, comme des gens tirés par une main providentielle du fond de l'abîme. Un bruit merveilleux, un cri de victoire avait passé sur nos compagnes ! « C'en était fait de l'armée de Diebitsch ! Skrszynecki avait écrasé les

Russes à Ostrolenka ! » Et, presque en même temps, volait de village en village cette annonce de salut : « Un général polonais, à la tête d'une troupe d'élite arrive parmi nous ! C'est le brave Chlapowski !... Par une marche audacieuse, il a pris à revers les divisions russes, culbuté les détachements qui lui barraient la route. Il accourt jusqu'en Samogitie prêter main forte à l'insurrection ! »

Ai-je besoin de dire aujourd'hui que, d'un côté du moins, la renommée se jouait de nous !... Sans doute, à Ostrolenka, l'armée polonaise avait glorieusement combattu ; elle avait tué aux Russes dix mille hommes, et elle avait couché sur le champ de bataille. Mais, à part ce lugubre honneur des armes, la journée d'Ostrolenka devait être inscrite parmi nos jours néfastes. Les pertes des Polonais balançaient presque celles des Russes, et elles étaient bien moins réparables. C'était là une de ces batailles qui ne rachètent par aucun résultat positif les flots de sang qu'elles ont coûté, batailles désastreuses pour les peuples qui revendiquent leur liberté, car ceux-là ont plus besoin de vaincre que de détruire. Heureusement, l'autre nouvelle, celle de l'arrivée du général Chlapowski à la tête d'une vaillante troupe de soldats polonais, n'était pas une illusion. Il me serait bien impossible de rendre les transports de joie de nos Lithuaniens, lorsqu'un cavalier, sur un cheval tout blanc d'écume, vint à traverser nos cantonnements en jetant sur son passage cette nouvelle. Arrivé au quartier général, il se fit reconnaître. C'était un loyal gentilhomme lithuanien, Constantin Zaleski. Il annonçait que le général Chlapowski avait fait halte auprès de Lida, et qu'il appelait à lui tous les contingents d'insurgés des districts voisins.

Un événement aussi inattendu fait naître d'abord

quelque défiance dans l'esprit de plusieurs chefs; ils redoutent un piége; ils hésitent à quitter leurs positions; mais les plus ombrageux sont bientôt forcés de céder à l'entraînement général. Nos soldats, en un clin d'œil, sans attendre ni ordre ni direction, se sont précipités comme une avalanche sur la route de Lida. Nous sommes obligés de les suivre; mais nous essayons vainement de rétablir quelque ordre dans ce mouvement; quatre milles sont franchis, pour ainsi dire, au pas de course... Tout à coup, pendant que la colonne gravissait une côte assez rapide, des premiers rangs partent des cris confus, des cris d'une joie frénétique, mêlés d'applaudissements. J'étais à côté d'Émilie Plater; je ne l'avais pas quittée pendant toute cette course désordonnée. Ensemble, nous pressons nos chevaux, et nous gagnons en un instant le sommet de la colline. De là, nous découvrons en face de nous, sur la pente d'un coteau dont un vallon étroit nous sépare, la vieille église et les chaumières du village de Gabrielow; un peu au-dessous, nous voyons des tentes alignées, des chevaux au piquet, une miniature de camp; ici, des canons à la gueule noircie par la poudre; là, des fusils en faisceaux, des lances polonaises ornées de leurs brillantes banderoles, enfin, le drapeau des Sobieski et des Kosciuszko, le drapeau de la Pologne, l'aigle blanc déployant encore une fois ses ailes dans les champs de la Lithuanie!... Spectable indescriptible! moment sublime!... Non, ce que je ressentis alors ne s'exprime pas par des mots!... Émilie Plater contemplait comme moi toute cette scène, immobile et en silence; de grosses larmes coulaient le long de ses joues... Bientôt les deux troupes se joignent et se confondent; soldats polonais, insurgés Lithuaniens, se jettent dans les bras les uns des autres, comme des frères qui se retrouvent et qui brûlent de venger en-

semble une injure et un malheur communs. Ces canons qui ont foudroyé les Russes à Stoiczck et à Grochow sont pour nos paysans l'objet d'une profonde vénération et d'une sorte de culte. Ils les entourent, ils les embrassent, ils les adjurent avec une ferveur naïve, comme s'ils étaient des dieux tutélaires, et ils entonnent, en leur honneur, tout ce qu'ils savent de chants guerriers!... D'autres n'ont pas tardé à découvrir les amas de fusils russes dont la petite troupe de Chlapowski a fait ample provision sur sa route; ils jettent là leurs faux, et ils se saisissent de ces autres armes plus sûres avec une joie bruyante.

Combien sont-ils cependant ces braves venus de la Pologne, et qui représentent aux yeux de nos Lithuaniens un symbole de victoire, un gage de salut?... Tout au plus mille ou douze cents. Mais ils sont les envoyés de la mère patrie, mais leur chef nous est connu, comme un homme de guerre résolu, intrépide et formé à la grande école française, à l'école des vainqueurs de l'Europe! Eux-mêmes, pour la plupart, sont de vieux soldats éprouvés par vingt batailles; et tout récemment encore les Russes ont plié devant eux!... En tête de leur colonne marche, comme un bataillon sacré, un groupe d'officiers et de sous-officiers de toutes armes, destinés à devenir pour nous de précieux instructeurs.

XLVI

En quarante-huit heures, Chlapowski avait rallié à lui de nombreux détachements d'insurgés qui mettaient sous son commandement un rassemblement d'environ cinq mille hommes. Sans perdre un instant, il s'occupa de les armer et de leur donner, autant que possible, une organisation militaire. Soldat de métier bien plus que citoyen, au fond il appréciait peu le généreux mobile qui avait fait sortir de leurs chaumières, de leurs huttes dans les bois, tous ces braves paysans; il dissimulait mal son dédain pour leur masse confuse, pour l'étrangeté de leurs allures et de leur équipement, pour les armes grossières que chacun d'eux avait saisies au moment suprême. Il n'eut rien de plus pressé que de rompre ces bandes, de remplir avec leurs débris les cadres de régiments nouveaux, de transformer, en un mot, nos guérillas en troupes de ligne, propres à faire la guerre méthodique.

D'après cette nouvelle organisation, je fus fait lieutenant dans un régiment de lanciers, composé en partie de nobles Lithuaniens, et placé sous les ordres de Matuszewicz. Émilie Plater, fidèle à sa résolution de servir son pays avec un dévouement sans bornes, mais dans une position obscure, ne voulait accepter aucun commandement. Mais les chasseurs de Wilkomir ne consen-

tirent pas à ce qu'elle fût séparée d'eux. Comme ils formaient une compagnie d'élite dans un régiment de création nouvelle, le 25e de ligne, ils la demandèrent avec instance pour capitaine, et elle finit par se rendre à leurs vœux. Dès ce moment, elle n'eut plus qu'une pensée et qu'une sollicitude, celle de faire de sa compagnie une troupe modèle, et de se rendre elle-même digne, à tous les points de vue, de la commander. Avec sa force de volonté que rien ne rebutait, elle se mit à apprendre non seulement les manœuvres militaires, mais encore les détails les plus arides de la discipline et de l'administration. L'activité, l'esprit de suite et le complet oubli de soi-même qu'elle montra dans ces labeurs si étrangers aux goûts et aux habitudes de son sexe, frappaient d'admiration même les vieux et excellents officiers dont elle ne se faisait pas faute de réclamer les conseils.

L'époque dont je m'occupe en ce moment (à peu près tout le mois de juin 1831) fut, au milieu des jours si sombres qui marquèrent l'insurrection lithuanienne, comme une magnifique éclaircie. Nous étions encore dans la joie dont nous avait enivrés l'arrivée au milieu de nous du général Chlapowski, quand, tout à coup, nous recevons l'annonce certaine que toute une division polonaise, forte de plus de 8,000 hommes, après la *victoire* d'Ostrolenka (on appelait encore, en Lithuanie, cette sanglante journée une victoire), s'est détachée de la gauche de l'armée nationale, a traversé tout le palatinat d'Augustow, passé le Niémen près de Kowno, et vient à marches forcées à notre secours. En effet, le général Gielgud, après Ostrolenka, séparé par des masses ennemies du gros de l'armée polonaise, qui se repliait sur Praga, avait reçu l'ordre du généralissime, de manœuvres pour se porter sur les derrières de l'armée russe et

se jeter en Lithuanie. Gielgud, admirablement secondé par son lieutenant, l'intrépide Dembinski, avait bien rempli ces instructions. Cerné par les divisions du général Sacken, au pont de Raygrod il leur avait passé sur le corps, après un glorieux combat, et, tenant ensuite à distance tout ce qui essayait de l'arrêter, il venait d'entrer, avec sa colonne victorieuse, sur le territoire lithuanien ; il n'était plus qu'à quelques milles de nous, à Kiedeny... Oh! alors, l'exaltation, parmi notre petite armée, fut au comble! Les espérances n'avaient plus de limites; on aurait accusé d'être un mauvais citoyen celui qui, dès ce jour, n'aurait pas vu la Lithuanie et la Pologne se donnant la main pour effacer quarante années d'oppression, et rejeter le Moscovite dans ses glaces du Nord!...

Le sort, il faut en convenir, a quelquefois de cruelles dérisions! En ce moment-là même, nous étions conduits à notre perte par ces chefs de qui nous attendions notre salut!... Pour nous accabler, nous, malheureux Lithuaniens, à tant de causes de destruction qui nous menaçaient, venaient se joindre encore les plus misérables des passions humaines! Gielgud, général divisionnaire, était hiérarchiquement le supérieur de Chlapowski. En lui notifiant son arrivée, il lui donna l'ordre de se rallier à lui avec toutes les forces dont il disposait. Chlapowski obéit en soldat, esclave de la lettre des réglements militaires ; mais la blessure de son orgueil fut profonde; et l'orgueil malheureusement était à peu près l'unique ressort de cette âme, ambitieuse sans grandeur. L'autorité solitaire, absolue, qui eût flatté sa passion d'être au premier plan, en vue à tous les regards, maître de sa volonté et de celle des autres, eût rendu ce général capable de s'élever à la hauteur des plus difficiles entreprises. Rejeté au second rang, il n'apportait plus qu'un cœur fermé à l'amour du pays et au senti-

ment de la vraie gloire ; il ne savait pas se défendre des douleurs et des mauvaises pensées de la jalousie ; il se réservait le détestable plaisir de voir son chef plier sous le fardeau et tomber de faute en faute!...Gielgud, de son côté, était homme à donner de telles satisfactions à celui qu'offusquait sa position supérieure. Naguère encore favori de Constantin, sans talents militaires, il avait eu cet avancement que les cours ne refusent jamais à l'intrigue obséquieuse. Esprit vain, étroit, préoccupé avant toute chose de la crainte que son autorité ne fût par quelque point méconnue ou amoindrie, Gielgud n'avait par lui-même aucune vue, aucune initiative, et entrait aussitôt en défiance de toute idée mise en avant par un de ses inférieurs. Cependant nous sommes tous restés convaincus qu'un esprit ferme, noblement inspiré, appuyant par l'abnégation de sa conduite la valeur de ses conseils, l'aurait dominé sans beaucoup de peine. Chlapowski ne comprit pas la dignité de ce rôle. N'écoutant qu'un égoïsme coupable, il aima meux se renfermer dans une indifférence et une nullité calculées ; il aima mieux laisser Gielgud se perdre, et avec lui sa petite armée et la cause lithuanienne !...

Ici, mon cœur se serre et la plume s'échappe de mes doigts... Au point où j'en suis arrivé, mes souvenirs ne m'offrent plus qu'une série accablante de fautes, de crimes devrais-je dire, et de désastres irréparables... Je laisse à ceux qui plus tard écriront, dans le calme de leur pensée et de leur cœur, l'histoire de mon infortuné pays, je laisse à ceux-là le soin de retracer un à un ces sombres tableaux. Je n'en esquisserai ici que ce qui sera nécessaire pour achever de faire connaître les péripéties de ma destinée.



XLVII

Gielgud avait dans la main une armée de vingt mille hommes dont la moitié étaient les meilleures troupes du monde, dont l'autre moitié avait tout l'élan du patriotisme et ce désespoir farouche de l'homme qui sait bien que, s'il est vaincu, le lendemain il n'aura plus de patrie, plus de famille, plus de toit, ni une pierre pour reposer sa tête. De tant de braves gens, l'incapable Gielgud ne sut que faire !... Le temps était précieux, les Russes ne se trouvaient nulle part en force : leurs colonnes étaient affaiblies par de nombreux détachements. Ils étaient, d'ailleurs, terrifiés par l'apparition, sur la rive droite du Niémen, d'un corps de l'armée polonaise. Au lieu de courir à eux l'épée haute et d'emporter peut-être Wilna dans ce premier moment de trouble, Gielgud tenait des conseils, passait des revues, recevait des hommages et s'admirait avec son cortége des plus nobles seigneurs de la Lithuanie. Il s'amusa même à créer un fantôme de gouvernement, à distribuer des places et des dignités...

A la fin, l'indignation de l'armée éclata. Officiers et soldats demandaient hautement que Chlapowski prît le commandement suprême. Le brave Dembinski lui-même sommait, au nom du salut de la Pologne, ce général de se rendre aux vœux de l'armée. Chlapowski ré-

sista. Gielgud, resté maître de diriger les opérations militaires, ne sut que faire avancer ses troupes gauchement, et en trois corps séparés, à l'attaque des formidables retranchements dont les Russes avaient eu le temps de couvrir Wilna. Là, il fit inutilement écraser par les feux de la grosse artillerie des milliers d'hommes dont le trépas héroïque honorait sans doute la Pologne, mais ne la sauvait pas... Après ce déplorable échec, courant le pays sans plan de campagne arrêté, il fatigua et démoralisa ses troupes par des marches et contre-marches sans but ou pour des résultats insignifiants. Puis il se mit en tête d'emporter Zawle, bourgade sans importance par elle-même et sans valeur comme point stratégique. Quelques milliers de Russes retranchés là, dans des maisons ou derrière des barricades et des murs crénelés, s'y défendaient à outrance. Gielgud ne sut que lancer ses bataillons, les uns après les autres, contre ces retranchements d'où partait la fusillade la plus meurtrière. Après quelques heures de ce combat trop inégal, les munitions étant épuisées, il donna le signal de la retraite, laissant les rues de cette misérable bicoque jonchées des cadavres de ses plus braves soldats.

Tant d'ineptie et les revers humiliants qui en étaient la conséquence épuisèrent la patience de nos troupes et les jetèrent en pleine révolte. Une assemblée tumultueuse des soldats destitua violemment Gielgud de son commandement en chef, et chacun se rangea, à sa fantaisie, sous la conduite de l'officier qui lui inspirait le plus de confiance. Les uns suivirent Dembinski, qui, à force d'habileté et d'audace, s'enfonçant au sud de la Lithuanie, passant avec une poignée d'hommes au travers des réserves de la grande armée Russe, exécuta une des plus belles retraites des temps modernes et fi-

nit par ramener sur la Vistule quelques-uns de nos débris. D'autres, toujours séduits par l'illusion de trouver sur le littoral le pavillon français, les secours et l'appui souverain de la France, marchèrent vers la Baltique sous la conduite de Rohland. La plus grande partie se rangea sous les ordres du général Chlapowski. Les tristes mystères de son âme n'étaient pas encore entièrement dévoilés; ses talents militaires étaient incontestables, et il annonçait qu'il voulait à tout prix se faire jour jusqu'au Niémen, et nous conduire sur le territoire polonais. Émilie Plater et moi, nous nous joignîmes à la colonne qui le reconnaissait pour chef.

J'avais été séparé d'Émilie pendant la courte et désastreuse campagne de Gielgud. Le 25ᵉ régiment, où elle servait, engagé souvent, avait perdu plus de la moitié de ses hommes par le feu de l'ennemi. Les occasions n'avaient pas manqué à la jeune héroïne de montrer la trempe de son âme. A la suite d'une affaire très-chaude que sa compagnie avait eue, dans la forêt de Schawlani, en défendant un convoi surpris par les Russes, l'ordre du jour cita « *le capitaine Émilie Plater* comme ayant fait preuve, dans cette action, d'une grande bravoure personnelle et de remarquables qualités de commandement. » On admirait aussi sa constance à supporter, comme le plus dur soldat, les fatigues et les privations de tout genre. Elle-même se vantait de ne les point sentir et de s'être fait un corps de fer, comme il convient à ceux qui ont pris le métier des armes. Mais je fus loin d'en juger ainsi, quand je la revis après une séparation de plus d'un mois. Je fus frappé de l'amaigrissement et de la pâleur de son visage. Si son maintien et sa démarche conservaient un air d'aisance et de fermeté, il me semblait voir sur ses traits des symptômes d'épuisement. Ses yeux avaient un éclat

extraordinaire, mais un éclat métallique et qui dénotait la fièvre. Enfin, je reconnaissais à des signes trop évidents que sa force n'était que factice et qu'elle ne se soutenait que par l'effort de sa volonté, que rien ne pouvait abattre.

Ce fut au bivac de Kourszany, au milieu du tumulte, des cris de fureur et des imprécations qui assiégeaient la tente de Gielgud que je revis Émilie Plater. Elle m'aperçut la première, et vint à moi avec empressement.

—« Quelle pente nous descendons, Witold!... me dit-elle d'une voix pleine de tristesse.

— Honte et malheur au misérable qui nous a trahis! m'écriai-je; car j'étais alors, comme la plupart d'entre nous, exaspéré contre notre inepte général.

— Vous êtes trop exaucé!... reprit-elle. Mais laissons-là ce malheureux Gielgud. Songeons à remonter de l'abîme où il nous a jetés.

— Quel parti, quelle direction prenez-vous? lui dis-je.

— Je n'en connais pas deux, me répondit-elle. Puisqu'il y a encore sous Varsovie une armée polonaise, c'est là qu'est la patrie; c'est là qu'il faut aller... à tous risques!

— Avez-vous confiance entière en Chlapowski?

— Je n'ai foi qu'en Dieu et en la justice de notre cause!... Mais il nous faut un chef. Chlapowski promet de nous conduire en Pologne; je le suivrai. »

Émilie avait conservé tout son calme; mais il y avait, dans ce calme même, une sorte de douleur solennelle qui fit sur moi une profonde impression. En ce moment, Marie Raszanowicz vint se mêler à notre entretien. Tant de revers semblaient n'avoir pas effleuré son âme vaillante, et comme elle appréciait mieux que tout autre les tortures morales qu'endurait son amie, en sa pré-

sence et pour la distraire de ses chagrins, elle affectait une sorte d'insouciance et de gaieté railleuse. C'est ainsi qu'en cet instant même, elle essaya quelques plaisanteries auxquelles prêtaient assez notre camp avec son étrange désarroi, la stupeur de Gielgud, tombé du piédestal sur lequel se guindait sa nullité prétentieuse, et enfin le désappointement de ses créatures, qui voyaient fondre comme une neige de printemps leurs grandeurs éphémères... Mais sa verve moqueuse ne parvenait pas à amener, sur nos lèvres, même l'apparence d'un sourire. S'impatientant à la fin : « Vous voilà tous deux, nous dit-elle, sombres comme des oiseaux de nuit !... La belle affaire ! Croyez-vous que, s'il ne s'agissait que de prendre des airs lugubres, cela me serait plus difficile qu'à vous-mêmes ?... Ah ! la pauvre Marie, si elle voulait, serait parfaitement en droit de vous dire aussi : « Et moi, suis-je « donc sur des roses ! » — Elle se tut, en détournant la tête comme un enfant mutin. Mais nous avions bien vu que ses paupières étaient gonflées de larmes... Rien n'émeut autant que le cachet de la douleur sur ces figures qui semblent prédestinées à refléter le bonheur et la joie. Émilie tendit vivement la main à cette amie si dévouée... et celle-ci, au bout de quelques instants, avait repris son air enjoué et ses vives saillies.

XLVIII

Cependant Chlapowski avait bientôt, d'une main ferme, rétabli quelque ordre dans la colonne qui le reconnaissait pour chef. Il avait commandé qu'on incendiât un grand nombre de fourgons chargés de bagages, qu'il était impossible d'emmener avec soi dans une marche rapide; et tous nous avions souscrit à ce sacrifice. Confiants dans son habileté et dans sa vigueur, nous nous laissions conduire par lui, persuadés que, selon sa promesse, il nous menait par Nowe-Miasto et Jurborg vers la frontière de Pologne. Tout sembla d'abord favoriser notre retraite. Le temps était redevenu magnifique; sortis d'affreux bourbiers, nous avançions sur de bonnes routes, et l'ennemi ne paraissait nulle part. Une canonnade lointaine, sur notre droite, semblait annoncer que les Russes, abusés sur les mouvements de la colonne principale, s'égaraient à la poursuite du petit corps de Rohland, qui remontait vers le nord-ouest. Enfin, après deux jours d'une marche que rien n'avait traversée, nous pensions toucher au palatinat d'Augustow. L'espoir et la joie même reparaissaient dans nos rangs. Nos cœurs, qui s'étaient douloureusement serrés à la pensée d'abandonner la Lithuanie en proie aux Russes, se ranimaient alors et s'échauffaient par la perspective d'al-

ler aider nos frères à gagner, sur la rive polonaise, quelque grande bataille, et de revenir ensuite avec eux sur le sol natal en libérateurs. C'était là ce qui défrayait, pendant la route, les conversations des soldats comme des chefs. De minute en minute, nous nous attendions à découvrir le cours du Niémen et, par delà, les plaines du royaume de Pologne... Cependant, quelques-uns d'entre nous avaient observé, avec une secrète inquiétude, le front soucieux de Chlapowski. Entouré de deux ou trois officiers, ses affidés, il tenait tout le reste à l'écart. Rien ne transpirait de son plan et de ses moyens d'exécution. Dans une halte, il avait fort mal accueilli un noble Lithuanien qui s'était hasardé à lui poser quelques questions sur la route qu'il nous faisait suivre. Enfin, le matin du troisième jour, on avait remarqué qu'il expédiait en estafette, pour une destination inconnue, un officier d'ordonnance.

Vers le soir de ce même jour, tout à coup nous apercevons avec une stupeur indicible, sur le bord d'un ruisseau, des poteaux indicateurs avec des inscriptions allemandes ; et nous voyons, à travers un rideau d'arbres, de longues lignes de soldats sous les armes, avec un uniforme et un drapeau que nous reconnaissons trop bien !... Plus de doute !... C'est la frontière de Prusse qui est devant nous !... A cette vue, chacun croit rêver. L'étonnement paralyse d'abord toute autre émotion... Chlapowski, profitant de ce premier moment de trouble, parcourt à cheval les rangs. Sur son passage, il déclare à haute voix « qu'une fatale nécessité le contraint ; qu'il y a impossibilité absolue de nous frayer un chemin jusqu'en Pologne ; que nous sommes cernés par 30,000 Russes des corps de Sacken, Palhen et Tolstoï ; qu'en cette extrémité, son devoir lui prescrit de profiter de l'unique moyen qui lui reste de sauver ses troupes d'une

destruction inévitable ; et que, pour cela, il les place sous la protection de la Prusse. »

Il faut renoncer à peindre l'effet produit au milieu de nous par ces paroles... Les rangs sont aussitôt rompus, on s'interpelle, on s'interroge les uns les autres, avant de croire à quelque chose, avant de prendre un parti... Déposer les armes! désespérer de la Pologne! se rendre aux Prussiens!... cela nous paraît monstrueux, impossible!... Cependant, cette frontière allemande, ces Prussiens sous les armes qui semblent là pour nous recevoir, ce n'est pas un rêve!... Les uns tombent dans l'abattement, les autres sont saisis de fureur. Les soldats frappent violemment la terre avec la crosse de leurs fusils, des officiers brisent leur épée... Je vois Émilie Plater venir à moi, l'œil étincelant, la lèvre frémissante : « Chlapowski est un traître, me dit-elle; nous sommes vendus comme un vil troupeau!... Mais je veux le voir, je veux lui parler... » Et, prompte comme l'éclair, elle pousse son cheval vers le groupe d'officiers consternés au milieu duquel le général pérorait avec chaleur. Plein de trouble et d'inquiétude, je la suis. Quand elle est en face de Chlapowski, la jeune comtesse l'interpelle avec une extrême hauteur : « Général, où nous conduisez-vous?... que signifient ces soldats prussiens?... oseriez-vous bien faire de nous leurs prisonniers?... » Chlapowski, avec tout l'orgueil du commandement offensé, veut lui imposer silence. « Vous m'entendrez, général! s'écrie-t-elle du ton le plus véhément. Les droits du commandement, vous ne les avez plus! Pour la Pologne, nous vous aurions suivi jusqu'à la mort... Mais, quand vous nous livrez aux Prussiens, moi, la première, je déclare ici ne plus vous reconnaître pour mon chef!... Vous n'avez pas le droit de trahir la patrie!... vous n'avez pas de droits sur notre honneur! » Chlapowski était blême de co-

lère. S'adressant au groupe indécis qui l'entourait : « Je dédaigne, dit-il, les injures d'une femme !... Je sais à point nommé notre position... L'honneur militaire n'ordonne pas que je dévoue à une inutile boucherie mes soldats, mes frères d'armes. — Général Chlapowski ! lui répliqua Émilie Plater avec l'expression d'un mépris suprême, vous ne me tromperez pas ; je lis dans votre âme... Il fut un temps où vous comptiez moins soigneusement le nombre des ennemis !... La situation désespérée dont vous parlez, c'est vous qui l'avez faite !... Allez aux Prussiens, si bon vous semble. Moi, et tous ceux qui ont horreur des traîtres, nous irons droit aux Russes, pour leur vendre le plus cher possible notre sang et notre vie, désormais perdus pour la Pologne... et perdus par votre faute ! » Là-dessus, elle s'éloigna du groupe, tout ému des paroles accusatrices dont elle venait d'accabler un indigne chef...

Gielgud ne quittait pas alors Chlapowski, et semblait comme abattu sous le poids de sa responsabilité. Le malheureux était encore, bien plus que son successesseur, l'objet de l'exécration des troupes, qui avaient eu le temps de le juger à l'œuvre. Le lendemain du jour dont je parle, lorsque arrivèrent les débris du corps de Rolhand, qui, après avoir été se heurter contre des forces supérieures, se voyaient à leur tour réduits à livrer leurs armes aux Prussiens, un officier, enivré de fureur, fanatisé par la pensée qu'il y avait à faire justice d'un traître, dès qu'il aperçut Gielgud, courut à lui le pistolet au poing, l'ajusta, et l'étendit roide mort.

Cependant, après les injonctions de Chlapowski, un déchirement cruel s'était opéré dans notre petite armée. Le plus grand nombre, mornes et désespérés, avaient suivi l'impulsion de leur chef, franchi la frontière, et, la rougeur au front, déposé leurs armes en

faisceaux devant les soldats étrangers à la garde desquels Chlapowski les remettait... Les autres, avec des imprécations et des mouvements de dégoût et de rage, s'étaient rejetés en arrière... puis ils s'étaient dispersés comme les malheureux qui, dans un naufrage, luttent chacun de leur côté contre les flots et la mort implacables... Ceux-ci allaient instinctivement vers leurs foyers, au risque de n'y rencontrer que l'incendie et le massacre; ceux-là se jetaient à l'aventure dans les bois, pour y disputer, aussi longtemps qu'ils le pourraient, leur vie contre la faim, les loups et les partisans russes lancés à leur poursuite.

XLIX

Émilie Plater, Marie Raszanowicz, le comte César Plater et moi, nous nous étions cherchés et enfin retrouvés dans ce sauve qui peut général. Nous n'hésitions pas sur le but où il nous fallait tendre; mais nous étions incertains sur la route à suivre pour gagner le Niémen. Un insurgé, un homme à barbe grise, d'une franche et énergique figure, nous observait à quelques pas. Tout à coup cet homme vient à nous : « Vous êtes de braves seigneurs, vous autres, nous dit-il; c'est en Pologne que vous voulez aller... et moi aussi, c'est là que j'irais volontiers!... mais j'ai une femme et des enfants qui se meurent de misère dans les bois!... Du moins, si cela vous convient, nous ferons route ensemble jusqu'auprès de Kowno. Je suis du pays, je connais des sentiers où un Russe n'a jamais passé, et, s'il plaît à Dieu, je trouverai bien moyen de vous faire traverser le Niémen, quoique, à vrai dire, cela ne soit pas chose aisée, car ces Russes maudits ont enlevé toutes les barques de la rive droite. » Cet homme avait une de ces physionomies dont la rudesse honnête inspire vite la confiance; nous acceptâmes cordialement sa compagnie et ses offres de service.

Notre guide improvisé était un robûste marinier des environs de Kowno; son industrie principale consistait

à louer ses bras pour conduire les immenses trains de bois qui descendent jusqu'aux ports situés à l'embouchure du fleuve dans la Baltique. Quoiqu'il fût bien près de la vieillesse, sa haine de l'étranger lui avait fait tout quitter pour prendre les armes, dès que l'insurrection avait éclaté... Et maintenant, il considérait encore comme un devoir de risquer sa vie pour rendre à la Pologne quelques défenseurs de plus. Le nom de ce brave homme, je voudrais du moins le signaler ici au respect de ceux qui liront ces pages, et je ne le peux pas!... Non, après tant d'années, je n'oserais encore nommer hautement ce sauveur de quelques proscrits : le gouvernement russe m'entendrait. Oppresseur inexorable, parce qu'il est toujours inquiet, pardonnerait-il, même à présent, à celui qui, un jour, lui a soustrait des victimes?... (1) Trop d'exemples de ses longues rancunes me défendent de tenter à cet égard un essai.

Le Lithuanien ne s'était pas vanté hors de propos; il connaissait le pays jusque dans ses moindres recoins. Après deux jours de marche par des sentiers à peine frayés, mais où nous n'avions pas à craindre de mauvaises rencontres, nous arrivâmes à peu de distance du Niémen, dans un dédale de bois et de ravins presque inabordable. Là, nous tombâmes au milieu d'un groupe lamentable de femmes et d'enfants, entourés de quelques bestiaux, de quelques restes de leur pauvre mobilier, et à peine abrités sous des huttes de branchages; c'étaient les débris de la population du village même de notre guide. Quand la colonne de Gielgud avait pénétré en Lithuanie, la plupart des hommes valides de ce village avaient pris les armes pour suivre celui qu'ils regardaient comme un libérateur; mais bientôt, profitant

(1) Voir l'avant-propos.

de leur absence, une horde de Bourlaks, établie dans le voisinage, s'était jetée sur le village, avait massacré ses rares défenseurs, pillé et brûlé l'église et toutes les habitations. La masse des femmes et des enfants ne leur avait échappé qu'à la faveur des bois.

On peut juger de la joie de notre guide, lorsqu'il se retrouva au milieu de tous les siens, que la mort par le fer ou par la faim avait épargnés jusque-là!... Mais à peine avait-il reçu leurs premiers embrassements, que, sans tenir compte de leurs lamentations, il se mettait de nouveau à l'œuvre pour tenir sa parole et nous conduire, au delà du Niémen, sur la terre de Pologne. Dès le soir même, il partit pour aller reconnaître le terrain. Ni l'une ni l'autre rive du fleuve n'étaient sûre en ce moment; des pulks de Cosaques, éclaireurs du corps de Pahlen, surveillaient la rive gauche, et, du côté de la Lithuanie, il y avait à craindre les Bourlaks qui rôdaient dans les environs, achevant de dévaster tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage. A son retour, cependant, notre guide n'avait rien perdu de sa confiance; il nous promit de nouveau qu'avec l'aide de Dieu, avant trois jours il nous remettrait en sûreté dans le palatinat d'Augustow. Pour tenir sa promesse, il alla s'établir pendant vingt-quatre heures sur le bord d'une petite rivière qui longeait la forêt, et se déchargeait un peu plus loin dans le Niémen. Là, armé de cette bonne hache que nos Lithuaniens, comme les paysans russes, portent d'ordinaire à leur ceinture, et dont ils savent si bien se servir, il abattit un certain nombre de jeunes arbres et les coupa par tronçons. Ces tronçons, fortement rattachés ensemble par des liens de branches de saule, il les poussa à la rivière, et, avant la fin de la seconde journée, il avait organisé un radeau capable de nous porter sur la rive gauche du Niémen, à la condi-

tion d'être manœuvré par une main aussi habile que vigoureuse. La nuit venue, il poussa une nouvelle reconnaissance du côté du fleuve pour s'assurer quels points de la double rive étaient le moins surveillés.

Pendant ce temps, qui nous parut bien long, nous restâmes au cantonnement, au milieu de ces enfants et de ces femmes, dont les plaintes nous navraient le cœur. L'argent que nous pouvions leur donner dans le moment ne leur était guère utile, car ces malheureux manquaient de tout, même de pain. Il y avait là de pauvres créatures, exaspérées par leurs souffrances et celles de leurs familles, pour qui l'idée de patrie était totalement effacée, et qui maudissaient à chaquè instant, devant nous, « la guerre dont les *nobles* avaient donné le signal. »

Enfin, le soir du troisième jour (c'était le 10 juillet), le Lithuanien vint nous avertir que tout était prêt et qu'il n'y avait pas une minute à perdre. Nous étions tous joyeux de cette annonce : cependant, comme un affreux orage était alors déchaîné, et qu'au milieu de la nuit la plus noire, la pluie tombait à torrents, je hasardai une objection dans l'intérêt des deux jeunes filles qui devaient affronter avec nous un ciel semblable... « C'est du temps superbe, vous dis-je, répliqua le marinier. Mieux vaut la pluie, mieux vaut le tonnerre que les partisans russes. » Il fallut bien me rendre à cet avis. Nous nous mîmes donc en marche, sans qu'Émilie Plater et sa compagne montrassent moins de résolution que nous-mêmes. Arrivés au bord de la petite rivière, nous prîmes place dans le radeau, sur quelques fascines qu'y jeta notre guide, et, nous abandonnant au courant, nous eûmes bientôt atteint le Niémen. Là, les difficultés augmentèrent, et le péril se montra. Grossi par les eaux torrentielles qu'il recevait de toutes parts, le fleuve grondait

d'une manière effrayante et secouait rudement, sur la crête de ses vagues, notre pauvre radeau. La rive que nous quittions était plongée dans d'épaisses ténèbres. Sur la rive opposée, on voyait briller deux ou trois lumières qui annonçaient des habitations, peut-être des postes russes... Nous gardions le plus profond silence, mais plus d'une émotion faisait battre nos cœurs!... Notre guide aussi se taisait. Seulement, il était facile de reconnaître à la précision et à l'énergie de ses mouvements qu'il avait confiance dans sa force et dans son habileté à manier un aviron. Il connaissait d'ailleurs à merveille le fleuve qu'il nous faisait en ce moment franchir. A l'endroit où nous étions, son cours est très-sinueux, ce qui établit plusieurs courants portant d'une rive à l'autre, et le Lithuanien comptait bien en profiter pour l'aller comme pour le retour. Enfin, une assez forte secousse nous annonça que nous venions d'aborder; et nous sautâmes lestement à terre...

Un vif sentiment de bonheur et de joie dilatait nos poitrines. Nous touchions donc enfin cette terre où la Pologne vivait encore, où soixante mille braves soldats, décidés à la défendre jusqu'à la mort, tenaient en échec toutes les armées du czar!... Notre second mouvement fut celui de la reconnaissance envers notre guide si généreux et si dévoué. Nous lui adressions à demi-voix mille remercîments : « Chut! nous dit-il; du calme!... Tout n'est pas fini. » Et, disant cela, il attachait solidement son radeau à un tronc d'arbre de la rive. « Vous n'êtes pas encore sauvés, mes braves seigneurs; et c'est bien le moins que je vous conduise, au delà de la ligne des vedettes russes, dans un lieu où vous puissiez passer tranquillement le reste de la nuit. » Là-dessus, il nous recommanda de le suivre en faisant le moins de bruit possible. Nous marchâmes en effet sur ses pas, pendant

une heure environ, sans quitter la bordure d'un vaste étang, et par le plus détestable chemin. Nos pieds, à chaque instant, s'enfonçaient dans la vase ou s'embarrassaient dans les herbes marécageuses. Enfin, le Lithuanien s'arrêta devant une cabane informe que nous distinguions à peine. « C'est ici ! nous dit-il ; baissez-vous. » — Et nous entrâmes à tâtons dans une hutte à l'usage des paysans des villages voisins, lorsqu'ils viennent extraire la tourbe de ces marais. Rien de plus misérable que cette hutte ; mais, enfin, son toit nous abritait contre la pluie, et, harassés de fatigue, nous pûmes, du moins, nous étendre sur une litière de roseaux, à peu près secs, qui en recouvrait le sol. Notre guide plaça près de nous quelques provisions qui nous vinrent bien à point pour réparer nos forces, et, comme nous insistions pour qu'il pensât lui-même au retour pendant que la nuit était encore bien sombre, il se décida à prendre congé de nous. Après quelques dernières instructions sur la route à tenir et sur les précautions nécessaires pour ne pas tomber dans les cantonnements russes, il nous fit ses adieux, en secouant avec une formidable énergie la main de chacun de nous, et en nous disant de sa rude voix altérée par l'émotion : « Au revoir ! mes bons seigneurs, au revoir ! que Dieu vous garde, et qu'il sauve la Pologne !... » — Je n'ai jamais vu dévouement plus entier et plus noble dans un cœur plus simple. Nous sentions que le peu d'argent qu'il était possible de laisser à ce brave homme pour l'aider à rebâtir sa chaumière ne nous acquittait pas envers lui ; et, sur la porte de la hutte, au moment du dernier adieu, nous l'embrassâmes tous avec une vive effusion.

L

Quand le jour fut venu, ce ne fut pas sans une sorte de frayeur que nous pensâmes à nous aventurer dans ce pays inconnu et de toutes parts occupé par l'ennemi. Malgré le soin que nous avions pris de revêtir la grossière tunique de paysan polonais et de cacher le mieux possible nos armes, nous n'avions guère de chances de nous soustraire aux Russes, si nous venions à être aperçus d'eux. Il nous fallait avant tout éviter leur rencontre, et pour cela, d'après l'avis de notre guide, nous nous enfonçâmes, loin des routes praticables, dans une zone basse et humide qui s'étend, à l'ouest du Niémen, dans la direction de Mariampol. Là, nous nous glissions, tantôt à travers les roseaux, tantôt parmi les halliers. Si nous approchions d'un hameau ou de quelque chaumière à l'écart, César Plater ou moi, nous allions à la découverte, et nous cherchions à entrer en rapports avec les habitants, soit pour recueillir des renseignements sur les positions occupées par les Russes, soit pour nous procurer des aliments. Nous trouvions, d'ordinaire, les pauvres paysans ruinés et presque affamés par les réquisitions incessantes dont on les frappait, pleins de colère, mais plus encore de terreur; car, depuis six mois, ils avaient compté tant de divisions, tant de régiments et tant d'escadrons russes, qu'ils désespéraient que les dé-

fenseurs de la Pologne pussent venir à bout de ces multitudes d'ennemis. La plupart du temps, nous ne craignions pas de nous ouvrir à eux, de leur confier que nous étions des insurgés lithuaniens cherchant à joindre, à tout prix, l'armée nationale, pour courir avec elle les dernières chances de salut... Ces braves gens nous témoignaient alors un intérêt profond. Ce qu'ils avaient de vivres, ils le partageaient avec nous; ils nous servaient de guides, la nuit, pour nous faire passer impunément au travers des cantonnements russes; le jour, ils nous apportaient dans les bois tout ce qui pouvait rendre nos bivacs plus supportables.

Pendant six jours de fatigues et d'alertes continuelles, aucun accident fâcheux n'avait contrarié notre marche. Nous cheminions lentement; cependant nous étions arrivés au cœur du palatinat d'Augustow. Le soir du sixième jour, au moment de nous remettre en route, je vis Émilie Plater se lever péniblement, chanceler en faisant quelques pas, puis se laisser aller sur le bras de son amie, sans pouvoir avancer plus loin... J'accours près d'elle et je suis effrayé de sa pâleur! Une sueur abondante coulait de son front; elle respirait à peine; un violent frisson agitait tous ses membres. Nous la faisons asseoir sur une botte de paille; elle y reste à demi étendue et presque en défaillance... Marie Raszanowicz lui prodigue ses soins avec la tendresse d'une sœur. Le paysan qui devait nous servir de guide cette nuit-là, ému de compassion, s'approche d'elle, et lui porte aux lèvres sa gourde d'eau-de-vie... Émilie tressaille; elle se ranime un peu; elle promène sur nous ses yeux vagues et où la vie semble près de s'éteindre : « Merci, mes amis!... nous dit-elle; mais partez sans moi... J'ai les pieds meurtris... j'éprouve une lassitude générale... je sens que je ne puis plus vous suivre... Vous qui vous portez bien, partez, je

vous en prie!... » — Ce ne fut qu'un cri parmi nous pour lui répondre : que la laisser seule en cet état, l'abandonner ainsi, c'était impossible! — « Ne craignez pas pour moi, nous dit-elle... Ce brave homme (montrant le guide) trouvera bien dans le voisinage quelque chaumière où l'on consentira à me recevoir. — Il y a la mienne d'abord! dit le paysan dont l'attendrissement était visible. Ma femme et mes filles vous soigneront bien, ma jeune dame!... vous permettez?... C'est que je vois bien qui vous êtes... malgré cet habit et vos armes!... »

César Plater et moi, nous échangeâmes un regard. Évidemment, dans cette cruelle conjoncture, ce que proposait le paysan polonais était le meilleur, ou plutôt, le seul parti qu'il y eût à prendre. — « Nous acceptons avec reconnaissance, pour cette jeune dame, votre hospitalité, lui dis-je. Vous êtes un homme de cœur, et Dieu vous récompensera! » — Puis nous nous mîmes à l'œuvre avec lui pour faire, au moyen de quelques branches d'arbre, d'un peu de paille et de nos souquenilles étendues par-dessus, une sorte de litière sur laquelle nous transportâmes, jusqu'à la chaumière de notre guide, la pauvre Émilie. Pendant le trajet, aux dernières lueurs du crépuscule, j'observais l'altération de ses traits, qui augmentait à vue d'œil, et le balancement de sa tête, qu'elle laissait aller avec tous les signes d'une prostration complète... Une horrible angoisse alors me serra le cœur... Les sombres pressentiments de ma tante, le tableau des souffrances morales et des fatigues au-dessus des forces d'une femme qu'avait endurées Émilie depuis plusieurs mois me revenaient à l'esprit. « Mon Dieu! serait-il possible!... disais-je à voix basse, en élevant les yeux au ciel... » Et quelles ardentes prières je lui adressais du fond de mon cœur pour qu'il épargnât du moins cette vie qui m'était si chère, cette

vie employée à défendre tout ce qui est noble et bon, tout ce que le ciel doit aimer et protéger ici-bas !...

La cabane où, après une demi-heure de marche, nous pûmes enfin déposer Émilie Plater, offrait l'image d'une misère profonde. Mais quelles excellentes créatures que la femme et les filles de notre guide !... Elles reçurent la jeune malade et elles lui donnèrent les premiers soins avec cette chaleur et cette délicatesse d'âme qui ont un caractère si touchant chez de simples et pauvres paysannes. Dans cette cabane, il n'y avait pas même un lit. On y couchait, l'hiver, au-dessus du massif de maçonnerie qui enferme le poêle ; l'été, sur les larges bancs adossés aux parois de la principale pièce. Ce fut sur un de ces bancs, et à l'aide de quelques vieilles peaux de mouton, que notre hôtesse improvisa une couchette pour la malade ; Marie Raszanowicz passa toute la nuit auprès d'elle, tandis que le guide, César Plater et moi, nous nous étions jetés sur un peu de fougère, dans un réduit voisin.

Au matin, l'état d'Émilie nous parut empirer. Elle ne parlait plus, avait une fièvre ardente et quelques symptômes de délire. Nous étions au désespoir de la voir si gravement malade, au milieu du plus complet dénûment et privée de tous les secours de l'art !... Il n'y avait de médecin, à plusieurs milles à la ronde, que dans la petite ville de... alors occupée par les Russes !... Mais, en questionnant notre hôte sur le pays, sur la part qu'il avait prise à la révolution et à la défense nationale, j'avais fait une précieuse découverte. Le village où nous nous trouvions forcément arrêtés était la propriété d'une famille noble, dévouée de tout cœur à la cause polonaise. Deux jeunes gens de cette famille avaient pris les armes à la première nouvelle de l'insurrection de Varsovie. L'un d'eux avait péri glorieusement au combat

d'Iganie. Le père, retenu par son grand âge, n'avait pas cessé d'habiter son château, qu'on apercevait, à une demi-heure de marche du village, sur une élévation couronnée de bois... C'était là qu'il nous fallait trouver un asile pour Émilie!... Je n'hésitai pas; je communiquai ma pensée au comte Plater, qui l'approuva vivement, et, bientôt après, j'arrivai à la porte du château. Je trouvai dans le propriétaire de ce domaine un vieillard plein d'aménité, mais tout entier à la douleur où le plongeait la perte de son fils. Cependant je n'eus pas plus tôt prononcé le nom d'Émilie Plater et parlé de la maladie grave dont elle venait d'être frappée, au moment où nous tentions de nous faire jour jusqu'à Varsovie, qu'il témoigna pour le sort de la jeune héroïne le plus vif intérêt et réclama l'honneur de lui offrir l'hospitalité. Il donna des ordres en conséquence ; et, avant midi, la malade, transportée par les gens du château avec tous les soins imaginables, se trouvait dans un bon lit, entourée de prévenances et ne manquant de rien; un médecin était à son chevet. C'était pour nous un immense soulagement!...

Empressés à questionner le médecin quand il quitta la chambre d'Émilie, nous pûmes juger à ses réponses presque évasives qu'il était inquiet, et que, s'il n'apercevait pas de danger de mort imminent, du moins la constitution de la jeune comtesse lui semblait bien profondément altérée, et qu'il craignait que la fièvre n'usât bientôt le peu de forces qui lui restaient...

Accablé d'une mortelle tristesse, le soir de ce même jour, je me tenais dans une chambre voisine de celle d'Émilie, lorsque Marie Raszanowicz vint à moi les yeux pleins de larmes. Elle m'apprit que la malade avait repris toute sa connaissance; mais qu'elle était de plus en plus dans un état de faiblesse effrayant. « Émilie

vous demande, ajouta-t-elle ; Émilie veut vous parler. » — En recevant ce message, je sentis le sang refluer vers mon cœur. Je tremblais en entrant dans sa chambre, en approchant de son lit!... Sa figure, animée et colorée par la fièvre, n'avait pas ce cachet funèbre que je craignais tant d'y découvrir, et ses yeux, quoique enfoncés dans leurs orbites, avaient retrouvé tout leur éclat. Seulement, sa respiration était courte et pressée, et sa voix d'une faiblesse extrême. Elle me fit signe de m'asseoir près d'elle, mit sa main brûlante dans la mienne, et, sans parler, attacha sur moi quelque temps un regard... qu'il ne m'est pas possible d'oublier !... Dans ce regard, son âme tendre et accablée de douleur était passée tout entière. — « Witold ! me dit-elle enfin, Dieu ne l'a pas voulu !... mes pressentiments ne me trompaient pas... Ah ! sans doute, bien des choses rapprochaient nos âmes... Ce ne sera pas sur cette terre... Witold !... mais au ciel !... et à jamais !... » — Mille sentiments se pressaient en moi !... Mais, incapable d'articuler une parole, je détournais la tête pour lui cacher mes larmes... « Prenez courage, Luczynski !... reprit-elle. Vivez pour la Pologne !... partez !... vous et César Plater, partez !... Marie me restera... » Et, disant cela, elle cherchait des yeux son amie, qui s'était jetée à genoux, et, la tête dans les mains, sanglotait à quelques pas de son lit. — A cette idée d'une séparation, d'adieux éternels sans doute, j'étais épouvanté... mes idées se perdaient... je prononçais des mots sans suite... — « Witold ! me dit-elle en accentuant aussi fortement qu'elle le pût ses paroles, Witold !... vous m'aimiez !... Aujourd'hui, faites ma dernière volonté... soyez à la grande bataille sous Varsovie... c'est ma dernière espérance aussi !... Adieu ! Witold !... ne m'oubliez pas !... »

LI

Huit jours plus tard, comme Émilie l'avait voulu, comme elle me l'avait ordonné... j'étais à Varsovie !... Comment y étais-je parvenu ? comment avais-je échappé à tous les périls dont ma route était semée ?... Je l'ignorais presque. Pendant ces huit jours, j'avais eu à peine conscience de mes actions... Lorsque nous nous étions trouvés, César Plater et moi, hors du château de... le cœur navré de douleur, mais certains du moins de laisser l'héroïque jeune fille aux soins de l'hospitalité la plus généreuse, il avait fallu encore nous quitter l'un l'autre, pour diminuer les risques de notre entreprise et passer plus facilement au milieu de l'armée russe !...

Quand je me retrouvai seul, j'osai à peine interroger l'état de mon âme ; il était effrayant !... rien ne me touchait plus ; j'allais à l'aventure. Ma liberté, ma vie m'importaient peu... je n'avais plus qu'une sensation, celle d'une immense douleur dont rien ne pouvait me distraire... j'étais comme anéanti sous cette horrible menace de perdre celle que j'aimais depuis mon enfance de toutes les forces de mon âme... Je ne me pardonnais pas de m'être laissé entraîner loin de son lit de douleur, et de m'être ainsi privé volontairement de ses derniers regards, des derniers battements de son cœur !... et non-seulement j'avais un profond dégoût de la vie, mais

mon pays même, il me semblait que je ne l'aimais plus... et que j'assisterais indifférent à sa défaite ou à son triomphe!... Ce voyage à Varsovie ne cachait-il pas à son tour quelque amère dérision du sort?.., Le sort m'y appelait sans doute pour assister à l'agonie de la Pologne, comme il m'avait convié aux funérailles anticipées de la femme qui avait tout mon amour!... Quelquefois je faisais un effort inouï pour échapper à l'affreuse étreinte qui me broyait le cœur. « Non! non! me disais-je, Émilie, si jeune, si pleine de vie, ne peut mourir encore!... » Je repassais dans mon esprit les fatigues et les périls des champs de bataille auxquels elle avait échappé; je songeais à toutes les ressources de la nature et de l'art, aux soins intelligents et empressés dont elle était entourée... Pour un instant, je me reprenais à espérer... Hélas! c'était rapide comme l'éclair!... et je retombais bientôt dans ma douleur morne et sans consolation.

Avec une semblable disposition d'esprit, ce fut par une sorte de prodige que j'échappai aux mains des Russes, car je négligeais les précautions les plus vulgaires. Cependant, au voisinage de Lomza, lorsque déjà j'avais fait plus de la moitié des soixante milles qui séparent Kowno de Varsovie, l'imminence du danger devint telle, qu'elle me tira de ma torpeur. Non-seulement j'avais devant moi la grande armée russe, commandée alors par Paszkiewicz, qui, changeant le théâtre de la guerre, portait toutes ses forces sur la rive gauche de la Vistule, mais encore je voyais autour de moi les routes encombrées de nouvelles troupes arrivant du nord-est. C'était le corps d'armée de Kreutz, qui, ayant eu bon marché des faibles débris de l'insurrection lithuanienne, marchait vers le cœur de la Pologne pour aider à lui porter les derniers coups. Je ne pouvais faire un pas

sans me heurter à quelques détachements russes. Une seule chance de salut me restait : je remarquai que les longs convois de bagages, de vivres et de munitions que le corps d'armée de Kreutz menait avec lui était conduits par des paysans polonais mis en réquisition. Je saisis le moment d'une halte au milieu d'un village pour aborder un de ces hommes. J'avais observé qu'il était seul pour diriger deux voitures, et je le questionnai à cet égard. Il m'apprit d'un air chagrin que, tenancier d'une ferme aux environs d'Augustow, il avait été mis en réquisition, avec ses deux attelages, pour conduire les fourgons russes, mais que son domestique, maltraité pendant la route par les Cosaques de l'escorte, avait disparu dès la première nuit. « Je m'offre pour le remplacer, lui dis-je sur-le-champ ; j'ai l'habitude des chevaux... Et vous, ajoutai-je à voix basse, si vous avez le cœur polonais, vous ne me rebuterez pas!... Je suis noble lithuanien, et je vais rejoindre l'armée nationale, sous Varsovie... Un éclair de joie brilla dans les yeux de cet homme, il me serra furtivement la main, et ne me dit que ce mot : « Accepté ! » Mes grossiers vêtements, mon teint hâlé, le désordre de ma barbe et de mes cheveux étaient bien de nature à faire illusion. Confondu avec les autres charretiers du convoi, mêlé aux troupes de Kreutz, avec elles je traversai le palatinat de Plok et passai le pont jeté par les Russes sur la Vistule. Je pénétrai ainsi jusqu'aux environs de Modlin, où les deux armées, moscovite et polonaise, se massaient, comme si elles étaient à la veille d'une bataille décisive.

Pour moi, le moment de tout risquer était venu. A prix d'or, j'obtins d'un juif de la petite ville où notre convoi s'était arrêté, un uniforme d'officier russe et un cheval, et je me lançai hardiment au travers des divi-

sions russes; comme je parlais bien leur langue, je me fis passer pour officier d'ordonnance du géneral Kreutz envoyé en estafette vers le généralissime Paszkiewicz... Arrivé sur le front de bataille, je fis prendre le galop le plus vif à mon cheval, et, m'échappant par la droite, au milieu d'une vingtaine de coups de fusil qui ne m'atteignirent pas, je gagnai un village occupé par un détachement de cavalerie polònaisé... J'entrai à Varsovie le lendemain.

LII

Je ne me sens pas le courage, même après quinze ans écoulés, de retracer les scènes navrantes dont je fus témoin dans ces jours néfastes. C'était véritablement les convulsions de l'agonie!... Certes, il restait autour du drapeau de la Pologne assez de cœurs vaillants pour lui faire un rempart, pour reporter la terreur dans les rangs moscovites, et honorer à jamais le désespoir d'un peuple. Mais un chef manquait, un homme qui eût à un assez haut degré la puissance, la vertu du dévouement pour s'emparer, à tous risques personnels, de ce noble désespoir et le faire terrible comme la foudre. Il arrivait alors ce qui se voit trop souvent dans les crises révolutionnaires, à l'éternelle honte de ceux qui, par leur position, leurs précédents et la confiance des masses, sortent de ligne : aux uns manquait le courage, non pas de risquer leur vie, mais d'engager leur responsabilité dans un effort d'énergie suprême; les autres, trop facilement résignés à la chute de leur pays, cherchaient déjà des yeux sur quel débris du naufrage ils sauveraient leur fortune.

L'armée avait encore à sa tête un habile et vaillant homme de guerre, le général Skrzynecki; mais l'âme de Skrzynecki était atteinte de ce mal dissolvant qui, chez un chef politique, équivaut à la mort : il n'avait

pas foi dans le succès de la cause dont le salut reposait sur lui ! Depuis Ostrolenka, il ne savait plus que désespérer de la Pologne; il lui semblait qu'une dernière bataille ne pouvait-être que le tombeau de son armée et de sa propre gloire. Ses désolantes pensées se lisaient trop bien dans ce sourire hautain et amer avec lequel il accueillait les acclamations frénétiques de ses soldats, qui lui demandaient de les conduire à l'ennemi. Enfin les troupes se mutinent; elles déposent leur général. Elles élèvent pour un jour sur le pavois, et puis elles renversent les uns après les autres des généraux plus croyants, plus résolus peut-être, mais inhabiles à manier toute une armée. A Varsovie, le mot funeste de « trahison » circule... nourri de soupçons, le peuple se prend tout à coup d'une aveugle fureur. Comme il se croit abandonné, il veut se venger par avance; il cherche ses victimes; il lui faut du sang !... Dans sa rage, il enfonce les portes des prisons, et massacre des malheureux incarcérés comme traîtres, d'anciens suppôts du despotisme moscovite !...

Cependant le cercle de fer se rétrécit autour de nous. Varsovie est investie de toutes parts... Le danger de la patrie réveille la véritable énergie dans les âmes. Pendant deux jours, nos braves soldats se battent, un contre trois, avec un indicible acharnement. Nos défenses, élevées à la hâte, sont écrasées par le feu supérieur de l'artillerie russe. Mais, derrière elles, il y a une héroïque armée, il y a tout le peuple de Varsovie qui demande à grands cris des armes !... Tout à coup l'on apprend que le général Krukowiecki, le président même du gouvernement, à l'insu de ses collègues, a signé une capitulation !... Tous les cœurs sont indignés !... mais la résistance devient inpossible... C'en est fait de Varsovie et de la révolution polonaise !... La confusion est au com-

ble. Les différents corps de l'armée se dispersent; ils sont réduits à l'impuissance de prolonger la lutte. Plutôt que de rendre leur armes aux Russes, la plupart franchissent les frontières allemandes, et se condamnent eux-mêmes à l'exil!... A ceux qui ne croient pas à la vitalité sainte des peuples, encore une fois il fut permis de dire : « Il n'y a plus de Pologne!... »

Le 6 septembre, soldat d'un bataillon de volontaires, j'étais dans la grande redoute de Wola. J'y fis mon devoir. Je vis les exploits de Bem, honneur et espoir de nos armes... Je vis mourir en héros le généreux Sowinski... Sous le feu terrible des batteries russes qu nous couvraient de boulets et de mitraille, j'attendais la mort... Le soir, on m'emporta gravement blessé; j'avais été atteint à la jambe droite d'un biscaïen. Un jeune volontaire qui m'avait vu tomber à son côté, fils d'un riche commerçant de Varsovie, ne voulut pas que j'eusse d'autre asile que la maison de son père. J'y fus admirablement traité et soigné, et j'y restai plusieurs mois, caché à tous les yeux, jusqu'à mon entier rétablissement. Ce fut encore au dévouement et à l'esprit délié et hardi de mon jeune compagnon d'armes qu'au printemps de 1832, je dus de pouvoir gagner en sûreté la frontière de Saxe. Mon nom figurait aux premiers rangs des nobles lithuaniens proscrits par le gouvernement russe!... Je m'acheminai vers la terre hospitalière de France...

A Paris, je ressentis un instant quelque joie; je retrouvai César Plater!... Avec quelle anxiété fiévreuse, je ui demandai des nouvelles d'Émilie!... Il baissa la tête... « Morte! me répondit-il, morte, le 22 décembre, sous le toit étranger où nous l'avions laissée!... »

Pendant ma convalescence, à Varsovie, par bien des moyens j'avais cherché à obtenir des renseignements

sur le sort d'Émilie, mais en pure perte... Partout où les Russes dominent le silence règne!... Varsovie et toute la Pologne étaient alors plongées dans ce mortel silence...

Le comte Plater m'avait donné à lire la lettre par laquelle, depuis son arrivée en France, il avait connu les derniers moments et la mort d'Émilie. — Après notre départ du château de..., elle s'était quelque peu ranimée; mais une fièvre lente ne cessait pas de miner ce qui lui restait de forces. D'une douceur et d'une résignation inaltérables, elle ne se plaignait jamais; jamais non plus elle n'entretenait Marie Raszanowicz de ses souvenirs poignants ou de ses pressentiments sinistres. Seulement, dans des rêves agités et qui tenaient du délire, elle prononçait souvent ce mot : « Varsovie !... » — On lui cacha le plus longtemps possible la chute de cette capitale, et la ruine complète de la cause polonaise... Mais son inquiétude redoublait visiblement. Elle fit quelques questions qui trahissaient ses secrètes angoisses... On prit enfin le meilleur parti, celui de lui dire tout!... Émilie leva les yeux au ciel comme le Christ attaché à la croix... et elle ne prononça pas une parole.

Depuis ce jour jusqu'à l'époque de sa mort, trois semaines s'écoulèrent; mais elle semblait n'être déjà plus de ce monde... Un peu de vie ne se montrait chez elle que pour écouter un vieux prêtre qui venait parfois lui apporter de pieuses consolations et lui parler du ciel; ou bien pour donner cours à quelques effusions de son cœur envers Marie et le vieux gentilhomme, qui tous deux s'efforçaient de rendre ses derniers moments moins amers...

Le 21 décembre, vers le soir, elle sentit la vie l'abandonner. « Marie! je ne vous vois plus!... » dit-elle tout à coup à son amie, en essayant de saisir sa main... Et elle expira...

On l'enterra avec mystère dans le parc du château, au pied d'un peuplier. Sur l'écorce de l'arbre, le bon vieillard qui lui avait fermé les yeux grava lui-même ces simples mots : *To Polka* (ici est une Polonaise). Une petite croix de bois fut plantée sur sa tombe... Il n'y a pas encore d'autre monument élevé à la mémoire de l'héroïne de la Lithuanie !...

LIII

Ma tante Berthe me restait... je n'avais plus qu'elle au monde!... Dieu sait combien je l'aimais!... Depuis qu'Émilie n'était plus, depuis que la Pologne était tombée, mon cœur s'était réfugié tout entier dans cet amour de fils... Quelles tortures encore de ce côté-là m'attendaient!... Je fus quinze mois sans recevoir de cette seconde mère la moindre nouvelle, le moindre signe de vie!... Fidèle à ses maximes, le gouvernement russe veillait à ce que ses proscrits, sur la terre étrangère, s'ils s'abritaient contre ses vengeances, restassent du moins sans consolations... et sa police le servait trop bien! Enfin, au commencement de 1833, j'appris qu'un réfugié polonais qui avait tout récemment quitté la Lithuanie, les environs mêmes de Wilna, venait d'arriver à Bruxelles. Un secret instinct me disait qu'il pourrait me donner des nouvelles de Luczyn, que peut-être il m'apportait une lettre de ma tante... Je n'hésitai pas; j'allai sur-le-champ le trouver en Belgique.

Jean Koszutski, jeune patriote du grand-duché de Posen, officier de l'escadron de lanciers qui, dans l'armée polonaise avait reçu le nom de cette province, faisait partie de la brigade Dembinski, dans le corps de Gielgud, quand il marcha au secours des Lithuaniens. Blessé à la brillante affaire du pont de Raygrod, trans-

On l'enterra avec mystère
pied d'un peuplier. Sur l'é … au moment de la désas-
lard qui lui avait fermé … ux mains des Cosaques
simples mots : *To Po* … ntreprit de le sauv
petite croix de bois … ans le château
pas encore d'autr … érison fut d
l'héroïne de la … quitter s
ltendre
lont
… ; et le pa
… me lui assignait la Belgique
. — Mes pressentiments ne m'avaient pas …
Les hôtes dont l'admirable dévouement avait sauvé … officier polonais connaissaient ma famille. Par eux, ma tante Berthe avait été prévenue de son départ, et elle lui avait fait remettre pour moi un peu d'argent et une lettre.

Cette lettre (ou plutôt, grâce à Dieu! ce cahier) que je baisai avec transport, était une sorte de journal où ma tante, depuis qu'elle me savait proscrit, avait, à diverses reprises, épanché, en s'adressant à moi, sa tendresse et sa douleur. — La dernière page avait été écrite à l'instant où elle apprenait que ces effusions de son cœur pouvaient enfin m'aller chercher au fond de mon exil; c'est la seule que je transcrirai ici; elle résume toutes les autres.

« Wilna, 16 janvier 1833.

« Witold! mon cher fils! voici enfin un rayon de bonheur! un retour de la clémence divine!... Ces feuilles où tant de fois, depuis que je vous ai perdu, j'ai écrit toutes les émotions de mon âme, enfin, elles vous parviendront! j'en ai le ferme espoir. Un de vos compa-

gnons d'armes, … de vous les por… « Il faut enc… her Witold !.. …rès le sequ… …zar a pa… …rd'hui …t be… q…

…oi à vous, soyez-en sûr, à chacune …core à vivre. Adieu, Witold ! Ai… …e votre bonne mère !

« BERTHE MALINOSKA.

… vous remettra, de ma part, … une partie de mes épar… …'en user. Vous savez … Et vous, à votre âge, … souffrir du dénû… …e fois de toutes

…manœuvres de… compensé. Le mêm… tion conférait à M. Yag… de Luczyn !… Witold ! vous plus terribles ; acceptez encore … résigné aux volontés de Dieu. Et pu… …ns simulta… bonheur des méchants passe vite. Vous … …ite qui se ma ferme espérance, vous verrez renaître la … …ge agi… et vous rentrerez un jour sous le toit de vos aïeux … …lantes livré et purifié !… … tant

« Ne soyez pas inquiet à cause de moi. Sans doute, …es il m'a été douloureux de quitter Luczyn, où je vous ai vu au berceau… Mais j'avais quelques petites économies ; je me suis retirée à Wilna, dans un quartier de maison, chez de braves gens qui font tout ce qu'ils peuvent pour que je sente moins les rigueurs de ma position. Browner voulait à toute force me suivre et continuer à me servir dans ma retraite. Pauvre Browner! écrasé par sa douleur, depuis surtout qu'on annonçait l'arrivée d'un autre seigneur à Luczyn, il n'était guère capable de me rendre quelques soins ! Mais refuser son offre, lui ôter cette dernière consolation, c'eût été trop cruel… Il ne devait pas connaître, ce bon et vieux serviteur, un autre toit que celui des Luczynski !… Le

matin même du jour où il allait quitter le château, on le trouva dans son lit, mort d'une apoplexie foudroyante. Vous lui donnerez quelques larmes, Witold !... car il vous aimait bien !

« J'entends dire partout qu'en France il y a bon nombre d'âmes élevées, généreuses, et qui savent compâtir à de nobles infortunes comme la vôtre, Witold. Fasse le ciel que vous rencontriez de ces âmes-là ! Puisse-t-il permettre que de nouvelles affections comblent un peu le vide qui s'est fait dans votre cœur !... C'est mon vœu le plus ardent ; je le demande à Dieu tous les jours !...

« Il y a un raffinement de cruauté à interdire à de malheureux proscrits et à leurs familles de pouvoir, du moins, s'écrire !... J'ai bien de la peine à pardonner cela au czar ! Peut-il faire son bonheur de la souffrance des mères ?... Sans doute, nous trouverons de loin en loin des hommes, comme ce Polonais du grand-duché de Posen, qui ne craindront pas de se charger d'une lettre... Que je serai heureuse, Witold ! quand je recevrai, quand je lirai quelques lignes écrites de votre main !... Pourtant je frissonne à l'idée que notre correspondance pourrait être saisie !... Quel malheur, si nous allions attirer sur d'autres la persécution !...

« Je ne vous le cache pas, Witold, je me disais que ma place était auprès de vous, puisque vous souffrez et que vous êtes tout ce qui me reste à aimer dans ce monde ! J'ai voulu vous aller rejoindre en France ; mais la permission m'en a été durement refusée... Il faut bien que je me résigne !... Pauvre vieille femme que je suis devenue ! je n'ai plus assez d'énergie ni de santé pour braver tous les risques d'une fuite clandestine, ni même pour supporter un aussi long voyage, sans doute !...

« Adieu, Witold ! mon cher fils ! pensez à moi sou-

vent! moi, je penserai à vous, soyez-en sûr, à chacune des heures que j'ai encore à vivre. Adieu, Witold! Aimez-moi toujours comme votre bonne mère!

« BERTHE MALINOSKA.

« *P. S.* Notre compatriote vous remettra, de ma part, un petit rouleau qui contient une partie de mes épargnes. Ne vous faites pas faute d'en user. Vous savez qu'il me faut bien peu pour vivre. Et vous, à votre âge, dans l'exil, vous devez cruellement souffrir du dénûment où vous vous trouvez!...

« Adieu, je vous embrasse encore une fois de toutes les forces de mon cœur. »

Après la lecture de cette lettre, les émotions simultanées d'une douce joie et d'une douleur poignante qui se combattaient en moi me jetèrent dans une étrange agitation; je n'en sortis qu'après avoir versé d'abondantes larmes... Je relus dix fois ces pages qui me faisaient tant de bien et tant de mal!... Mais, alors, les idées sombres et les sentiments amers prirent le dessus et s'emparèrent de moi avec une violence inouïe. La nuit était venue: il me fut impossible de fermer les yeux... Mon front brûlait, le sang battait dans mes artères d'une manière effrayante... J'avais au cœur une sorte de rage... Oh! si les puissants de la terre, qui se jouent de l'humanité et de la justice, se réveillaient en sursaut de leur sommeil pour entendre les cris d'angoisse et de désespoir des malheureux qu'on torture en leur nom, les cheveux leur dresseraient sur la tête, et la vengeance de Dieu commencerait pour eux dès ce monde!...

Je ne l'oublierai jamais, cette nuit que je passai à Bruxelles!... Cette nuit du 8 février!... Tous mes malheurs, tous mes deuils, ceux de ma famille et ceux de

matin même du jour où il '
le trouva dans son lit, mor' ıes yeux... Ils passaient
Vous lui donnerez que' s funèbres... Je voy'
vous aimait bien! ıt en maître au
« J'entends dire ılère et de d'
nombre d'âmes él ·re... Tho·
pâtir à de noble nsevel'
Fasse le ciel ıort
Puisse-t-il p' ou
blent un ' ,oyais!... je leu.
C'est mo .. et il me semblait entendre
tous le ..... Ces cris, ils s'échappaient de ma p
« ..chirée!... Au matin, je me levai pâle et épuisé,
m' ..mme si j'avais soutenu contre l'ange des ténèbres
r ..e lutte mortelle...

ᵌchauffera et inondera de bon-
urs polonais!... Près de m'é-
on Dieu, toi qui ne veux pas
!... Je te salue, ô ma pa-
de tes ruines!

Pourtant, il manquait quelq
malheur!... De retour à Paris, je
sée : trouver quelque moyen de corresp
avec ma tante. Pour cela, je fis taire mes rép
je sortis de ma retraite, j'étendis mes relations..
famille illustre qui connaît elle-même les amertumes
l'exil, et prête à ses compatriotes malheureux son infa-
tigable patronage, m'aida de tout son pouvoir... J'écri-
vis lettres sur lettres, et j'eus la certitude que plusieurs
étaient parvenues à Wilna. Cependant, il ne me venait
aucune réponse!... j'étais dévoré d'inquiétude... Un jour,
j'appris que mon sacrifice était consommé!... au mois
de mars 1834, Berthe Malinoska était morte en pronon-
çant mon nom... et priant encore Dieu pour moi... ce
Dieu inexorable!...

Quelque temps après, je recevais, de l'honnête famille qui avait veillé sur les derniers jours de ma tante, un petit paquet contenant un médaillon, une boucle de cheveux blonds, et un mandat de deux milliers de francs sur un banquier de Paris... C'étaient ses cheveux et son portrait que Berthe, autrefois, à vingt ans, et au moment d'entrer au noviciat des filles de Saint-Vincent-de-

Paul, avait donnés à ma mère !... Cet argent représentait la valeur de son modeste mobilier, secrètement réalisée, pour que le fisc russe ne s'en emparât point !...

Il y a un cri qui souvent échappe aux malheureux, et que le monde ne comprend guère : « On ne meurt donc pas de douleur !... » Oh ! comme ce cri de l'extrême souffrance est vrai !... Quel est le malheur que je n'aie senti ?... Nos oppresseurs encore une fois l'emportent !... je n'ai plus de patrie !... ils sont morts, tous ceux que j'aimais !... j'ai tout perdu, tout souffert !... et je vis encore !...

Je l'avoue, cependant, j'ai quelquefois plié sous le poids de mes maux... j'ai été assailli de mille doutes, en proie à un trouble affreux... Aux noms de justice et de Providence, je riais d'un rire amer... mais Dieu ne m'a pas abandonné !... il est venu à mon secours, il m'a donné le temps et la force de me recueillir. J'ai dit avec Silvio Pellico : « Il faut, ô divine Providence ! il faut qu'il y ait une autre vie pour ceux qui ont tant souffert dans un monde si injuste ! » — Le calme est rentré dans mon cœur. Avec ma foi j'ai retrouvé mon courage.

Et mon pays, l'abandonneras-tu, mon Dieu ?... Non !... de ce côté aussi j'ai foi... et j'attends. J'ai la foi d'Émilie Plater !... Les desseins d'en haut, je crois les entrevoir, et je m'incline devant eux... S'ils permettent que des hommes, que des générations même soient abîmés dans le malheur, ils ne permettent pas que les grandes races disparaissent de la terre. N'est-ce pas, divine Providence, ce sont là tes décrets ?

Ceux qui sont morts ne sortiront pas de leurs tombeaux... mais la Pologne n'est pas morte ! Je ne verrai pas, moi, le jour de la justice... mais il se lèvera sur

tout un peuple!... Il réchauffera et inondera de bonheur des milliers de cœurs polonais!... Près de m'éteindre, je te remercie, ô mon Dieu, toi qui ne veux pas que les nationalités périssent!... Je te salue, ô ma patrie! qui vas bientôt te relever de tes ruines!

FIN

— Troyes, imp. et stér. de G. Bertrand. —

DATE DUE			
FEB 23 1992 — ILL			

